

Chapitre 1 : Destin apocalyptique ?

« Yann ? »

« Yann Corbel ? »

Une épaisse fumée s'est propagée autour de moi. Je me suis réveillé avec une douleur à la tête, dans de la poussière de craie qui me piquais les yeux. J'ai aperçu à ma droite un mouchoir teint de blanc au fur et à mesure des années. Quelques camarades me dévisageant, et je dois dire que je n'aime pas trop ça...

« Yann ! Ce n'est pas parce que c'est la veille des grandes vacances qu'il faut s'endormir en classe ! Je pourrais encore vous mettre en retenue vous savez ! » S'écria Madame Durand, professeur de mathématiques.

« Pardon Madame, ça ne se reproduira plus avant l'année prochaine je vous le promets ! » Répondis-je avec ironie.

N'ayant pas envie de s'énerver, elle se retourna et continua son cours en laissant échapper un léger grognement. Les quelques camarades qui me dévisageaient se retournèrent en ricanant. Mais bon sang ! Quelle idée de faire cours la veille des vacances ! Ce 3 juillet 2012, pendant la dernière heure de cours qui plus est ! A faire des mathématiques ! Normal que je m'endorme. Ou bien, j'ai trop usé de la boisson la veille ? Pour l'anniversaire d'un ami, ça ne se refuse pas.

En regardant l'horloge, j'ai vu qu'il restait 5 minutes à tenir. A tenir devant des vecteurs et autre termes qui me laissaient complètement indifférent. Ce que je voulais faire plus tard ? Rien si possible. J'ai juste 17 ans, je verrai tout ça plus tard. J'ai bien le temps !

Le temps... Oui, ce temps qui ne passe pas malgré mes implorations ! Un ami m'a interpellé :

« Bah alors, tu n'as pas assez dormi ? » murmura-t-il.

« Oh non, j'ai bien dormi. Mais ses vecteurs sont réellement un remède contre l'insomnie ! Elle devrait faire breveter ses cours ! »

« Yann ! Vous me croyez sourde en plus ?? Petit insolent ! Vous l'aurez bien mérité ! Vous resterez 1 heure supplémentaire à nettoyer la salle ! Vous rendrez service à la femme de ménage comme ceci, et vous ferez quelque chose dans votre vie, pour une fois ! » Grogna-t-elle.

Des rires moqueurs se font entendre, très vite dispersés par la sonnerie du lycée. Mme Durand osa sortir la dernière en me souhaitant quand même de bonnes vacances, et de ne pas l'avoir comme professeur l'année suivante. Je ne répondis pas. J'étais agacé. Mais j'avais l'habitude, je connaissais bien la femme de ménage et l'emplacement des balais. Cette femme était vraiment sympathique et je m'entendais très bien avec elle. Elle m'a ordonné de sortir profiter des vacances qui s'offraient à moi. Je ne pouvais que la remercier et je suis parti en prenant soin d'éviter le regard de Mme Durand sur le parking.

Trop tard... Elle m'a dévisagé. J'ai vraiment horreur de ça. Je suis parti sans me retourner. Elle aussi il semblerait. Bien, la joie me revient ! Direction la maison !

Une demi-heure de marche pour avoir raté le bus ! Les mathématiques m'auront vraiment pourris mon début de vacances ! Il ne manquerait plus que la pluie tiens !

Heureusement, le gros nuage au-dessus de moi m'a laissé un peu de répit et j'ai pu rentrer chez moi, encore sec.

« Ah bah tu es là toi ! »

Une voix qui a transpercé mon petit monde, dans lequel j'étais plongé. Cette voix, je l'entends depuis tout petit...

« Oui M'man ! Désolé, Mme Durand a encore fait des siennes ! J'ai rien fait pourtant cette fois ci ! »

« Mais oui, mais oui. Comme d'habitude ! Passons. Tu as faim ? »

« Bof. » laissais-je échapper en montant les escaliers.

« Ben voyons. »

Une fois dans ma chambre, je me suis jeté sur mon lit en me tortillant dans tous les sens. Quelle joie d'être en vacances ! Quel bonheur d'être libéré de Mme Durand ! Mon téléphone vibra.

« Un message ? »

En regardant, je vis la photo d'une amie, et ce message : « C'est toujours bon pour la semaine prochaine ? ☺ »

Oh que oui, c'est bon ! Cette amie, c'est Lucie Gardier. Cheveux noirs aux reflets bleutés, yeux bleus perçant comme du cristal, 1 mètre 80 et des sacrés formes ! Je ne peux m'empêcher de penser à elle. Elle m'obsède. Je la connais depuis tout petit. Nos parents se sont connus avant même notre conception. Elle a déjà sa majorité au moins. Elle ne fait pas encore ce qu'elle veut, mais elle a des libertés elle ! Elle a de quoi réussir ! Elle a toutes les qualités qu'on peut rechercher. Non mais sans blague, comment peut-il y avoir de telles personnes sur cette Terre ? Elle me fait tourner la tête. Du haut de mon mètre 90, j'ai hâte de la voir ! En effet, elle doit venir la semaine prochaine ! J'ai réussi à la convaincre de venir chez moi. A vrai dire, j'aimerais bien que l'on soit plus que des amis... mais deux choses me font revenir sur cette bonne vieille Terre dans ma vie rasoir. Lesquelles ? Les 200 kms entre nous et son copain. En la voyant une fois tous les ans, comment pourrais-je lui faire de l'effet ? Oh bon sang ce que j'ai hâte...

Bon, que faire ? Que faire en attendant ce weekend ? Je m'installe devant l'ordinateur en attendant d'aller manger. Mon regard se fixe sur mon réveil. Cela fait maintenant 10 minutes que je suis rentré. 10 minutes ? Mais bon sang, ce que le temps ne passe pas... Je me lance un démineur. Première essai et la bombe. Pas de chance. J'ai envie de pimenter un peu le jeu ! Si je gagne cette partie, elle et moi, il y aura des chances de succès, me dis-je ! Je relance, et en un clic, une autre bombe. Revanchard, je retente, et même échec. Je m'écroule sur mon lit en maudissant ce jeu, tout autant que je maudis ma vie. 15 minutes que je suis rentré. Courage...

Je descends pour aller manger. Oui, enfin, en attendant que tout cela soit prêt ! Je m'installe sur le canapé, et j'allume la télévision.

19h ? Ce doit être l'heure de mon jeu télévisé ! Pendant le générique, je suis appelé pour manger. Et zut. Je coupe et je passe à table. Je me gave bien, et je n'hésite pas à reprendre de la salade et des pâtes. Ma mère m'interroge sur Lucie, et me demande ce qu'on a prévu de faire durant la semaine où elle sera à la maison. En fait, je ne me suis pas posé la question. Tête de linotte comme je suis, je fais toujours tout à la dernière minute, mais c'est ce qui fait mon charme !

Ma mère ne le voit pas de cet œil. Elle lâche un soupir, et me demande si Papa sera là. Papa habite à prêt de 50 Km. Divorcé, je ne sais pas si il viendra nous voir. J'espère, je ne l'ai pas vu depuis longtemps. Je quitte la table en ayant fini. Je débarrasse ma table, et je vais me rejeter sur la télévision. J'arrive pile au générique de fin, et au message du présentateur qui annonce la fin du programme pour cette année. Et double zut. Je commence vraiment à croire que je suis maudit... Je remonte, dépité. Je me couche sur mon lit, et commence à rêver d'elle... Si bien que Morphée revient à moi à nouveau, et me reprend dans ses bras...

Je suis réveillé par des pétards. Une bande de gamins du quartier. Et ils n'ont rien de mieux à faire ? Mon réveil indique 23h30. Et, j'ai raté le film ! Bah, je louerai le DVD. Je me recouche, mais Morphée s'est lassée de moi, je n'arrive plus à trouver le sommeil. Je me tortille à gauche, à droite, sur le dos, sur le ventre, mais rien n'y fait.

« Sales jeunes ! » grognais-je.

Cela suffit. J'arrête d'essayer de me rendormir, ceci ne rime à rien. Je me connais. Je devrais me trouver une occupation ! J'ai assez dormi pour aujourd'hui... Et puis, je suis en vacances, non ? Je rallume la télévision dans ma chambre, et je m'installe. Je zappe, encore et toujours, passant d'émissions culturelles, à émission animalière, à une série que je ne connais pas... Bref, rien de passionnant... J'ose même tenter une chaîne étrangère, mais je me suis vite lassé. Que faire, que faire ?... Des bruits ont quand même attiré mon attention. J'ai commencé à regarder le début d'un film, bien conscient du sigle -16 affiché en bas à droite de l'écran.

« Et alors ? J'ai 17 ans non ? J'ai bien le droit de regarder des trucs un peu coquin ? Ma mère n'aimerait pas. Bah oui, je sais... »

J'ai eu l'impression d'entrer en conflit avec moi-même. Cependant, certaines scènes ont laissé place à d'autres pensées dans mon esprit. Toujours elle, mais un peu plus dénudée cette fois... Mais que j'ai hâte...

2h30 ? Je n'ai pas vu le temps passer. Et je n'arrive toujours pas à dormir. Je sais bien qu'insulter ces gamins ne sert à rien, mais cela me fait du bien ! J'hésite presque à prendre des somnifères. Quoique, je n'ai pas besoin de ça quand même. Je me plonge en position fœtale et cherche à me rendormir. En vain. Mais bon sang, je veux dormir ! Je veux faire passer ce weekend le plus vite possible !

Le lendemain matin, je me réveille assez tard. Je ne me souviens plus très bien, j'étais encore dans mon monde. Trop tard pour prendre un petit déjeuner en tout cas. Je vais quand même me décrasser à la douche, il vaut mieux. Il faut ouvrir la fenêtre également, ce n'est pas encore l'odeur de la décharge municipale, mais tout de même. Enfin, s'il n'y a pas l'odeur, les affaires qui traînent aux quatre coins de la chambre lui en donne l'allure. Prenant mon courage à deux mains, après la douche, j'essaye de me promettre de ranger. Il faut que je me soigne un peu si je veux accueillir Lucie. J'aurais aimé qu'elle dorme avec moi. Mais bien sûr, un rêve. Irréalisable, inconvenable, des foutaises et des chimères. J'en suis arrivé à me frapper sous la douche pour me sortir cette idée de la tête. Oui, enfin, je me suis fait bien mal quand même. Ces idées me rongent la tête, et en me disant que tout ceci était improbable et impossible, je ne me faisais que du mal. Je sais qu'elle allait être logée dans la chambre d'ami. Et si j'allais lui faire un coucou la nuit ? Mhh... Non mais je ne vais pas bien franchement. Impossible. Pourquoi je me fais souffrir

ainsi ? Lent à comprendre, je me dis que j'ai sûrement des sentiments pour elle. Et des sentiments à un sens unique, le genre de relation qui résume bien l'histoire de ma vie.

Me voici désormais face à un tas de déchets que je me suis promis de ranger. Comme dans les westerns, je me place face à ma chambre, prêt à dégainer mon balai.

« Il va en falloir du courage pour venir à bout de l'ennemi capitaine ! »

Voilà que je rentre dans un de mes délires. Je commence à parler tout seul maintenant. Voilà pourquoi personne ne veut de moi. Je suis « bizarre ». Mais c'est quoi « bizarre » ? Il y a donc des gens « normaux » ? Entre discussions tout seul et récit philosophique, je commence à comprendre l'œil que les gens jette sur moi. Tout en rangeant, je continue mon délire, et ça me motive dirait-on. Bah oui, sinon pourquoi je perdrais de mon temps et de ma salive à me parler tout seul ?

Fini. Enfin, j'ai fini de ranger ce qui traîne. Il me reste le bureau, le lit, les étagères et si je pouvais finir de déballer les derniers cartons qui me restent, ça ne serait pas plus mal ! Cela fait quand même 2 ans que j'ai déménagé maintenant ! Épuisé, je me recouche sur mon lit. Mais quel fainéant je fais.

« Capitaine, la mission est un échec. »

Je trouve quand même la force de me relever au bout de 10 longues minutes et je continue à ranger. Je me suis dit que le temps passerait plus vite. En parlant de temps, il commence à pleuvoir. Fort. Très fort. Avec de bons courants d'air. La fenêtre étant ouverte a laissé rentrer la pluie qui a inondé mon lit.

« Oh non mais c'est pas vrai ! Je n'avais pas besoin de ça ! » M'écriais-je.

Je me suis consolé en me disant qu'il fallait que je le change de toute manière. Mais plus question de flâner sur cette flaque maintenant. Et il va falloir que j'éponge en plus ! Quelle plaie ! Ma mère a pitié de moi et m'aide pour le lit. Elle ne perd pas l'occasion de se moquer de moi quand même. J'en ai déjà marre. Je commence à replonger dans mon univers, où je voudrais déjà être parti dans mon chez moi, seul, ou accompagné de Lucie qui sait ? Là, un sourire s'installe sur mon visage.

« Que me vaut ce sourire ? À quoi penses-tu ? » Me demanda ma mère. « Une fille ? »

« Mais qu'est-ce que tu racontes ? Bon allez, je vais finir seul tu peux y aller ! » Repris-je, gêné.

« C'est moi qui t'ai fait je te connais ! Espérons que tu aies plus de chance cette fois ! » Dit-elle en partant.

Plus de chance ? Je suis resté debout bien deux minutes, comme pétrifié par ce qu'elle venait de me dire. Plus de chance ? Oh Maman, tu ne sais pas dans quel pétrin j'ai été me mettre...

Le lit est fait. Je suis devant l'étagère. Peu de livres, ce qui me ressemble bien ! Enfin, tant mieux, j'irai vite pour ranger comme ceci. J'accorde peu d'attention aux ouvrages que je touche, que je prends et que je replace. Sauf un. Un de mes premiers livres. Il date de mes 7 ans au moins. Il est vieux et poussiéreux. Cela ne m'a pas empêché de l'ouvrir. Et me revoilà à me disperser au lieu de ranger. Incorrigible !

« Eh bien, on en trouve de belles choses en rangeant ! » m'exclamais-je.

Ce livre m'a bien fait perdre au moins un quart d'heure, et l'envie de finir le travail commencé. La pause midi se fait ressentir dans mon estomac.

« Je vais me préparer un petit quelque chose ! »

Cependant, rien ne m'intéressait. Je suis difficile. Mais ce doit être l'enfer de vivre avec moi ! Je ne peux pas plaire dans ces conditions. Il faudrait faire un effort. Un effort pour un fainéant ? Pour un garçon fainéant ? J'eus l'impression que toute la misère du monde s'abatis sur moi.

« Mon pauvre Caliméro » me répétais-je.

Je ne peux qu'ironiser sur ce que je suis. Je me suis donc contenté d'une pizza surgelée, rien de bien bon en somme. Je remonte finir de ranger et j'ai bien l'impression que cette chambre me prendrait la journée. En rentrant, je reste sur ma position, observant, le lit, les étagères, le sol... J'étais fier de moi. Cela m'a redonné la pêche pour finir. Et il m'en faut bien. Je m'attaque au plus gros ! Le bureau, ramassis d'ordures, livres, bouteille et autres papiers. J'ai pris vingt minutes pour ranger. Mais on en retrouve de ces affaires là-dedans ! Une vieille règle, des cartouches qui ont coulé, comble de malchance, la trousse que j'avais perdu, du sirop, sans que je ne sache trop l'expliquer, un DVD que j'ai oublié de rendre, et le devoir de math de Mme Durand, que j'ai essayé pertinemment de convaincre que c'était elle qui l'avait égaré. Ces deux heures de retenues me paraissaient injustifié. Maintenant, un peu plus.

Je m'allonge sur mon lit, fier de mon travail, et me remis à penser à Lucie. Mais pourquoi à chaque fois que je ferme les yeux, elle est là ? Devant moi ? Quelle malédiction m'a-t-on lancé pour que je me retrouve toujours dans ces situations ?

J'en reviens à me reposer la question qui me tourne en boucle de la tête, à savoir, que faire ?... 13h15 ? Mais tu ne peux pas tourner plus vite toi ?

Je décide d'aller faire un petit tour à l'extérieur, chose que je ne fais pas souvent, et même d'aller courir un petit peu. Je découvrirai un peu ce village, dans lequel je me suis installé il y a maintenant 2 ans, et dont je ne connais toujours rien !

Après la pluie, le beau temps. Par cette belle journée de juillet, j'ai pu voir des piscines, des enfants joyeux, beaucoup de monde dehors, d'autres coureurs et des gens de mon âge, avec qui j'ai pu discuter un peu. J'ai même appris l'existence d'un petit ruisseau, dans l'embouchure de la forêt. J'y suis allé faire un petit tour. L'eau cristalline me rappelle les yeux de ma douce Lucie... Ma douce ? Oh, cela vire au cauchemar. Je n'ai pas le droit de l'appeler comme ça ! Evidemment, je me suis frappé à nouveau. Cependant, les passants à côté ont eu l'air de me prendre pour un fou, et ils sont vite partis... Mais quel idiot !

Je n'ai pas tardé non plus à vrai dire, je suis rentré et j'ai allumé l'ordinateur. J'étais bien décidé à battre le démineur ! Je me suis préparé mentalement, j'ai fait le vide dans ma tête, ou j'ai essayé au moins, et je me suis préparé physiquement. J'ai fait une série de pompe également. Ou j'ai essayé au moins ! Après 5 pompes, c'est que ça devient difficile... On ne croirait pas mais j'ai quand même du mérite je trouve ! Le principal étant que je batte enfin l'ordinateur. J'ouvre le jeu, et là, à nouveau une bombe. Il m'aura fallu 5 essais pour réussir. Je laisse désormais éclater ma joie. Moi qui pensais que je n'y arriverai jamais ! Je suis quand même capable. Mais je laisse le niveau intermédiaire pour plus tard, je ne veux pas me gâcher mon plaisir.

Je me suis souvenu qu'il me restait quelques cartons à défaire !

« Un peu d'occupation comme ceci ! »

Je déballe et je range ce qu'il y a dedans... Des CD, des DVD, des livres, des cadres, des manuels, tout ce qui est bon pour un adolescent flâneur. 14h 30 ? Mais ce réveil se moque de moi. Une surprise néanmoins dans ce carton : Ma première GameBoy.

« Elle est encore en état dis donc ! »

J'insère un jeu quelconque je commence à jouer. Après 5 minutes de souvenirs, cette dernière s'éteint.

« Plus de piles... Et je n'en ai pas ici... » Mais on s'acharne contre moi... Ma mère est partie acheter tout le nécessaire pour la semaine qui arrive. Personne chez moi. Je m'ennuie...

Inutile d'allumer la télévision, il n'y a rien d'intéressant dans la journée. Je ne le sais que trop bien ! Je tente quand même par pur désespoir. Il y avait quand même un feuilleton, qui datait des années soixante-dix. J'ai regardé et commenté seul tout le long. Peu après, je suis ressorti, et je m'ennuyais toujours autant.

« Mais quelle vie rasoir... »

Je suis rentré dans la soirée, et même rituel que la veille, j'ai « bof » faim et je monte sans rien dire. Pas de jeu ce soir, et il fallait que je prenne mon mal en patience.

En allant manger, j'ai vu des asperges dans mon assiette. Une horreur. Je n'y ai pas touché. Inutile d'essayer, je suis récalcitrant au moins autant que mon estomac. Je suis remonté la faim au ventre, je me suis couché, j'ai regardé un bon film, et je me suis endormi. Enfin une soirée normale. Entre temps, j'ai juste espéré que les gamins du coin ne viennent pas rejouer au pétard cette nuit, sous peine d'intense colère et de différents objets que je pourrais lancer pour me venger.

Dimanche... Dimanche matin... 7h30... Mais qu'est-ce que je fais debout à une heure pareille ? Même les coqs dorment à cette heure-là ! Pas de grasse matinée pour moi. Mais une journée à tenir, et une nuit. Et le lendemain matin... Et le lendemain matin... le trac. Je ne sais pas pourquoi, je suis comme pétrifié de trac. Mon cœur commence à battre. Je n'avais pas pensé à son arrivée. Mais, qu'est-ce que je vais mettre ? De quoi aurais-je l'air ? Qu'est-ce que je vais bien pouvoir dire ? Tant de questions sans réponses qui continuent à faire battre davantage mon cœur. Tout ceci commence à me faire déprimer.

« Je suis très timide... Je n'ose rien faire... Je vois déjà la semaine se dérouler... En plus je suis empoté et je vais être ridicule... » Pensais-je.

Le chant du coq perça le silence qui régnait dans mon petit monde. Bientôt, cela sera au tour du chien qui aboie, et ensuite des voisins qui s'entre-tue. Mais je ne vais pas me plaindre, je reste à les écouter jusqu'à la fin de leur dispute, comme à mon habitude. Ce couple d'octogénaires m'apprend beaucoup d'insultes dont je ne connaissais même pas l'existence. Au lycée, quand j'en parle, on ne me comprend pas. C'est sûr, cela ne m'aide pas à me populariser, mais cela me fait bien rire d'insulter gentiment sans que l'on ne me comprenne.

Leur dispute cessa après la chute d'un vase. Enfin, on croyait. Mais cela reprit de plus belle et encore plus fort. J'en suis arrivé par m'ennuyer à les écouter. N'y a-t-il vraiment rien d'attirant dans ma vie ? Je suis sorti pour aller au magasin, pas très

loin. A mi-chemin, je me suis rappelé que c'est dimanche. Je grogne, mais j'en profite pour m'installer dans le parc, et je regarde les enfants jouer.

Le ciel s'est vite assombri, et en l'espace de 10 minutes, j'ai senti une goutte me tomber dessus. Je suis en tee-shirt, à pied, et à 20 minutes de chez moi. Je commence à courir, je manque de tomber 2 fois, et un chien m'a couru après. J'arrive chez moi, trempé, je me débarrasse de mes affaires, et je vais prendre une douche. Je commence à éternuer, une fois d'abord, puis deux, et ainsi de suite.

« Oh misère ce n'est pas vrai... »

Et pourtant, après avoir mangé, mon après-midi se passa dans la salle d'attente du docteur.

Ce docteur s'appelle Dr Frankenstein. Ce nom me fait bien rire, et je ne peux m'en empêcher chaque fois que j'y pense. Je me suis assis derrière 5 autres personnes. 5 autres personnes qui allaient me faire passer mon après-midi à l'intérieur, assis sur une chaise, alors que le soleil est revenu. Une femme assez âgée se trouvait devant moi, et tenta de faire la conversation. Je ne pouvais pas répondre, elle parlait mais je ne comprenais pas ce qu'elle voulait me dire. Mais ce n'est pas pour ça qu'elle s'arrêta, et continua la discussion à sens unique, comme si elle attendait que j'intervienne. A ma droite, un couple qui n'arrêtait pas de s'embrasser.

« Mais vas-y, file lui tes microbes ! » pensais-je, jalousement.

Sa copine me faisait horriblement penser à Lucie, et les voir s'embrasser me faisait penser à son copain. Bref, je me réconfortais en me disant qu'elle allait tomber malade elle aussi. En fait, dans leur discussion, j'ai appris qu'il lui fallait une simple autorisation pour participer à une compétition sportive. C'est vrai qu'il était bien bâti. Il avait de monstrueux atouts. J'ai arrêté de les observer lorsque le jeune homme m'a dévisagé, je devais les déranger. Mon regard s'est posé sur une femme surveillant sa petite fille qui jouait aux Léo. Elle devait avoir 5 ou 6 ans, et faisait beaucoup de bruits. Entre la vieille femme qui tenter de me parler, les bruits du couple, et la petite fille qui jouais aux Léo, et qui s'est mis à crier à ne plus s'arrêter lorsque sa tour est tombée, je me serais cru en enfer. Le tout dans une atmosphère remplie d'éternuements, de maladies et autres odeurs de médicaments.

Viens mon tour, et le docteur m'explique que c'est bénin. Même pas besoin de médicaments, les anticorps feront tout m'a-t-il dit ! Je suis juste fragile, comme il m'a expliqué. Tout ça pour ça ? Cette visite ne m'aura pris qu'un peu plus d'une heure en fait. Il n'était que 15h30.

Sur le chemin, des amis m'ont interpellé depuis le stade couvert. Ils m'ont invité à faire une partie de football. Ces amis ? Les mêmes qui se sont moqués de moi avec Mme Durand. Je ne peux pas dire que je les porte dans mon cœur. Mais comme je n'ai rien à faire, j'y suis allé. Je subis quelques ricanements et les équipes se battent pour ne pas m'avoir avec eux. Rappelez-moi pourquoi ai-je accepté ? Il est vrai que je ne suis pas un sportif né, le seul sport où je suis bon, c'est le sudoku. C'est un sport cérébral au moins. Je fini quand même par aller dans une des équipes, sans vraiment toucher le ballon, jusqu'à ce qu'Hugo décide de m'envoyer le ballon surement en ayant pitié de moi. L'équipe adverse se rapproche, je tente tout pour le tout et je tire...

Le ballon effleure le poteau et viens se loger au fond des filets. Pour tout dire, je n'y ait pas cru. J'ai même été applaudi par mon équipe et l'équipe adverse ! J'ai quand

même reçu le ballon plusieurs fois après, et j'ai commencé à m'amuser. Je faisais de bonnes performances, c'était indéniable. Un joueur adverse en a eu sûrement marre de me voir jouer et a décidé de me tacler. N'arrivant plus à me lever, je leur demande de l'aide. Ces derniers me remettent debout, et ma jambe commence à enfler. Demain, je dois accueillir Lucie, pas question de me faire mal et de déclencher d'autres catastrophes ! Je décide de rentrer plutôt que de continuer à jouer.

Une fois à la maison, je vois que personne n'est là.

« C'est pas plus mal » m'exclamais-je.

Je suis monté, et comme à mon habitude, je me suis jeté sur mon lit. Et toujours comme à mon habitude, je me suis posé la même question : Que faire ? J'ai été me replonger dans mes souvenirs, en ouvrant mes cahiers de classe datant d'une dizaine d'années. Un amas de dessins, de papiers se dressait devant moi. Un par un, je feuillette tout ce que je vois. J'essaye de me rappeler de l'époque où j'ai dessiné, je me suis demandé pourquoi j'avais fait ce dessin et ce qu'il représentait. Après en avoir analysé une vingtaine, je tombe nez à nez avec une photographie que j'avais perdu. Au milieu de cet amas de papier se trouve la photo de mes parents, et de moi-même entre eux. A cette époque, ils étaient encore ensemble évidemment. Mes parents souriaient. Pas moi. Je n'ai jamais aimé les photos. Pourquoi ? Parce qu'on me voit dessus. Je n'aime pas, et ce depuis tout petit. Je lance la photo et commence à déprimer. Lorsque je touche à quelque chose, cela finit toujours par me faire mal. Pourquoi ? Une question qui me revient souvent à l'esprit et dont je n'ai pas la réponse. Le vent finirait-il par tourner ? Pessimiste comme je suis, je n'ose même pas y penser. Est-ce juste moi qui suis fou ? C'est la meilleure réponse que je puisse apporter aujourd'hui. J'ai 17 ans, je suis rempli de défauts, je ne vois pas de qualités en moi, je suis presque exclu des gens de mon âge, quelles autres preuves me faudrait-il ? Je suis juste différent. Les gens ont du mal à l'accepter. L'Homme a peur de ce qui est étrange. De ce qu'il ne comprend pas. Il est dans sa nature de rejeter ce qu'il ne veut pas, et ce qui pourrait le nuire. Des noms de philosophes me reviennent à l'esprit en pensant à tout ça, des citations également. J'ai bien compris depuis longtemps que la seule personne qui peut me comprendre, c'est moi-même. J'aurais tellement été mieux quelques siècles en arrière ! Je n'ai pas ma place dans cette époque. Ce qui me pousse à tenir ? J'ai un rêve. Un rêve qui me revient souvent. Et même si j'en cauchemarde, ce dernier me pousse à rester lucide et à tenir. C'est un beau rêve, mais tout simple. Je me débrouille avec peu de choses et je ne demande jamais rien, que de l'intimité et mon petit univers personnel. Ce rêve, c'est le plus banal, mais c'est sûrement à moi qu'il tient le plus. Je veux fonder une famille. Une famille soudée. Je sais que j'en suis capable. Un jour je rencontrerai la bonne personne. Un jour, je serai heureux. Un jour je découvrirai la joie de vivre et de découvrir tout ce dont je suis passé à côté depuis tant d'année. J'aurai le bonheur de partager ça avec quelqu'un. Quelqu'un qui me comprend et qui m'accepte. Et même si le bonheur n'est qu'éphémère et laisse place à la tristesse, je voudrais savoir ce que c'est. Je ne veux pas m'y réfugier, mais cela me pousse à poursuivre mon idéal. Le temps passe vite quand on déprime, Maman est rentrée et je sors manger ce soir. Enfin un peu d'animation !

Restaurant 2 étoiles ? Miam ! Je n'ai jamais mangé dans un restaurant étoilé ! Je cherche quand même à comprendre en quel honneur, et je questionne ma mère, en trouvant ça bizarre. Aucunes réponses qui tiennent la route. La carte des plats débout devant moi m'a vite fait oublier tout ça. Que de plats gourmands, aussi alléchants les uns que les autres ! J'ai bien envie de demander si je peux avoir un peu de chaque plat dans mon assiette, mais cela ne se fait pas. Je fini par prendre un magret de canard. Je n'en ai jamais mangé, mais j'espère que ça me plaira.

Pendant le diner, ma mère m'annonce en fait qu'elle a gagné une certaine somme à la loterie, et qu'elle voulait me la faire partager. Elle trouve qu'on est distant, et elle a raison. Je n'ai jamais su la somme exacte. Jamais. C'est juste une certaine somme. Des idées me viennent en tête en sachant cela. Elle m'annonce qu'elle a payé de quoi passer mon permis, et si je l'obtiens ainsi que mon Bac, elle me payerait la voiture.

« On a rien sans rien ! » m'a-t-elle dit. Le vent tournerait-il ? En tout cas, le magret était délicieux. En revanche, je savais bien que parler de cette somme à qui que ce soit était proscrit. Même sans me le dire, je n'irai pas le répéter ! Bien que ça pourrait être une idée pour faire ramener des « amis ». Bien sûr que je ne pensais pas comme cela. Tout ceci restera entre nous. Elle me dit qu'elle aimerait déménager. Je lui ai répondu que cela ne me faisait ni chaud ni froid. J'ai simplement voulu savoir où. Près de chez Lucie ? Chose impensable. Non, en fait, elle aimerait déménager dans un autre pays. Je ne savais pas bien comment réagir, mais je l'ai bien pris, en me disant que jamais je ne pourrais être avec Lucie, et que de toute façon, je quitterai la maison un jour. Autant que Maman se fasse plaisir.

Nous quittons le restaurant, et nous rentrons tard dans la soirée. Pas le temps de bailler, je m'installe dans mon lit et je pense au lendemain. J'ai peur... Je ne sais pas quoi dire. J'ai oublié toute cette somme contre une chose plus préoccupante dans mon esprit, ainsi qu'une source de bonheur bien plus grande et indispensable. Comment vais-je l'aborder ? Comment pourrais-je renverser la situation ? Je reste à tourner dans mon lit, jusqu'à ce que ces questions aient raisons de moi et m'emporte dans un cauchemar, plus qu'effrayant pour moi.

Je me réveille le lendemain, sans avoir beaucoup dormi, les yeux rouges. Je recommence à tousser. Je ne me souviens jamais de mes rêves en temps normal, mais celui-là reste ancré dans mon esprit. J'ai rêvé d'elle évidemment. Mais également d'une catastrophe dont je ne veux pas parler. Une catastrophe internationale. Et j'étais au premier rang pour l'admirer avec elle. Je préfère ne pas y penser. Je n'aime pas spécialement les films d'horreurs et celui qui s'est présenté dans mon esprit m'a secoué par sa réalité. Un rêve ou une prémonition ? Pas le temps d'y penser. Il faut que je me prépare.

« En voiture Simone ! » La blague de ma mère qui me lasse à chaque fois que nous prenons la voiture tous les deux. Cela n'arrive pas souvent, mais assez pour m'embêter. Je suis là, siège passager, rêveur comme à mon habitude. Ma mère me reproche de ne pas être bavard. En réponse, je ne réponds tout simplement pas. Je n'ai rien à dire en fait. Je ne partage pas grand-chose avec elle. Ni avec personne d'ailleurs... Quand quelque chose ne va pas, je prends sur moi, mais je ne m'impose jamais.

Nous arrivons dans le village où se trouve la gare. Il est situé à une vingtaine de kilomètres de la maison. Nous nous garons devant la gare sans trop de problèmes.

En effet, à 7h30, il n'y a pas trop de monde dans ce petit village. C'est une petite gare sans prétention. 3 quais, 6 rames. Quai E. Bon, et bien, nous voilà assis en attendant.

« M'man, le train arrive à quelle heure ? » Demandais-je.

« Il faut patienter un petit peu. Il n'arrive qu'à 8h »

Mais pourquoi sommes-nous venu à 7h30 pour un train qui arrive à 8h ? Je ne comprends pas bien. Pour se garer ? On ne prendrait pas une demi-heure pour se garer !

Je regarde autour de moi, un homme se tient debout, le regard froid. Il fixe un train à l'arrêt et à l'air absent. Dans sa main, un ticket pour le train de 7h54. Cet homme me fait froid dans le dos. De l'autre côté des quais, une dame assez âgée est assise sur un banc. De là où je suis, j'ai l'impression qu'elle est malade, elle a le teint très blanc. Je me suis dit tout d'abord que c'est le matin, et que je ne voyais pas bien, mais son visage était si pâle qu'il me donne froid dans le dos. Elle me regarda avec un œil rond, perçant, qui mettrait mal à l'aise quiconque la regarderait, telle une méduse. J'eus l'impression que son œil était blanc.

Une annonce coupa mes sueurs froides. Le train de Lucie est en retard de 15min. Evidemment ! Rajoutez-moi des sueurs et de l'angoisse davantage de temps !

La grand-mère continue de me fixer, et je n'ose plus regarder. Elle a aussi l'air absente.

Un train arrive, et l'homme monte dedans. On dirait au ralenti. Comme s'il n'arrivait plus à marcher. Mais qu'est-ce qu'ils ont les gens ici ? Je commence à prendre peur comme si cela ne suffisait pas. Il reste 10min avant que Lucie n'arrive, et un homme assez âgé s'assoit près de la vieille dame en face. En moins d'une minute, ils s'embrassent tout deux.

« Un vieux couple s'embrassant dans le cou, passionnément, tu trouves pas ça bizarre Maman ? » m'exclamais-je.

« Mais non, voyons, ils s'aiment, c'est tout ». Répondit-elle.

Je trouve quand même cela écœurant, surtout qu'elle ne lâche pas le cou de son homme. Enfin, le train arrive. J'oublie tout ça, et ne souhaite que rentrer le plus vite possible pour tout oublier. Les portes s'ouvrent. Vite Lucie, où te caches-tu ?

Mon cœur bat fort, très fort. Un peu plus à chaque passager qui descend du train. Les questions tournent dans ma tête en une fraction de seconde, elles se mélangent, je ne comprends plus ce qu'il se passe autour de moi. Un passager, puis deux, trois, quatre... Une dizaine descend du train. Comment se fait-il qu'il y est autant de monde dans une si petite gare ? Ils me bousculent, on se chahute, mais je continue à chercher, en bondissant comme une puce excitée un peu partout. Je ne la vois pas, je ne la trouve pas, je commence à avoir peur. Les portes se referment, le train part...

Je reste là, ébahis devant l'espace vide que le train venait de créer. Elle a dû rater son train. Oui, ça doit être ça. Mais non voyons, elle m'aurait prévenue ! J'attrape mon téléphone et je regarde. Rien. Mais que se passe-t-il ici ? Les questions tournent encore plus vite et deviennent plus nombreuses en moi. Il a dû lui arriver un truc ! Son portable n'a peut-être plus de batterie ? S'est-elle trompée de gare ? Je continue de tourner la tête à droite et à gauche rapidement de façon automatique, comme un robot. Une main m'agrippa et me fit sursauter.

« Si c'est moi que tu cherches comme un excité, je suis derrière toi depuis au moins 2 minutes. » m'a-t-on murmuré à l'oreille.

Cette voix, je la reconnaîtrais entre mille. Elle n'a pas raté son train. Et elle se tient juste derrière moi. Les sueurs froides laissent place aux frissons qui parcourent tout mon corps. Je me retourne, et je la vois, souriante et contente de sa mauvaise blague. Ma mère derrière avait bien vu tout le numéro, et se cache maintenant pour rire. Décidément, je suis un boulet.

Au loin, la vieille femme continue de respirer dans le cou de son homme, et ils n'ont pas eu l'air de changer de position depuis. Ils me font vraiment froids dans le dos ceux-là. Mais je dois dire que ce que je ressens est plutôt de la gêne pour Lucie. C'est elle qui m'a trouvé, et en plus, je lui apparais comme un imbécile. Quelle arrivée ! Je serais passé à côté de tout du début à la fin. Pour me rattraper, je voulais proposer de porter ses affaires, mais ma mère a eu sûrement envie d'en rajouter en me demandant de les lui prendre, avant que je ne le propose. Lucie a bien rit et a accepté. Génial. Des affaires pour une semaine et Lucie doit penser que j'allais lui laisser porter le tout. Pour une semaine, les filles prennent beaucoup de choses qui plus est. A vu de dos et de bras, je dirais, sans mentir ni abuser bien évidemment, que j'en avais au moins pour soixante kilos de vêtements. Ou alors c'est juste moi qui suis fragile ? Fragile sous 1m 90, un comble n'est-ce pas ? Direction la voiture, et j'étais bien content qu'elle ne soit pas loin. Je ne te remercie pas d'avoir gâché ma seule chance de plaire, Maman.

Dans la voiture, je n'osais pas dire un mot. Je suis resté là, regardant par la fenêtre, réfléchissant à toutes les erreurs que j'avais commises avec Lucie jusqu'ici. Autant dire que j'en avais assez pour toute la durée du voyage. Ma mère et Lucie parlaient entre-elles. Je n'avais pas ma place dans leur conversation, j'entendais à peine leurs voix. Je me remémore les moments douloureux. Une fois, j'ai tenté de lui parler. Je n'ose jamais envoyer de messages, j'ai bien trop peur. Alors j'ai appelé. Et puis, elle a décroché. Elle était avec son copain. Finalement, la discussion a tourné court, je ne savais pas quoi dire et j'ai raccroché. J'ai eu et j'ai encore tellement honte que je n'ose pas l'appeler. S'en souvient-elle ? Elle pourrait me narguer avec cette histoire, mais c'est une fille bien. Elle ne me fera pas souffrir. Enfin, j'espère... Elle est peut-être même au courant que j'ai des sentiments pour elle. En tout cas, elle aime toujours autant me taquiner. J'ai encore les frissons de la gare. Une autre fois, lorsque j'étais avec elle, j'ai tenté de l'impressionner en montant à un arbre. J'étais encore un gamin, il ne faut pas m'en vouloir. Le fait est que, eh bien, je ne suis pas bon en sport. Une branche un peu haute, pas de points d'appui, la branche qui cède, et trois mètres plus bas, le sol et Lucie qui me regardait. Elle a fermé les yeux, et elle a eu bien raison. Fracture. Plus je regroupe tous ces souvenirs plus c'est déprimant.

Les souvenirs se sont envolés lorsque j'ai senti une main sur mes yeux qui m'avait tiré de mon monde. Je me retourne, et Lucie me demande :

« Bah alors, tu rêves ? Je t'ai posé une question, et je te l'ai répété au moins 5 fois ! » M'a-t-elle dit.

Ma mère confirme.

Je dois avoir une tête d'endormi en plus. J'ai très sommeil d'un coup. Je lui demande quand même ce qu'elle voulait me dire :

« Incorrigible. Je voulais savoir ce que tu avais prévu que l'on fasse tous les deux ! »
Répliqua-t-elle.

Oups. Gros oups. J'ai rien trouvé de mieux à dire que :

« Surprise ! »

J'ai surtout intérêt de faire travailler ma cervelle maintenant. Je me suis retourné et elles ont continués leur conversation. Je suis reparti dans mon univers. J'ai quand même entendu ma mère lui dire que j'étais tout le temps comme ça, il ne fallait pas s'en faire. Je ne sais pas si elle a voulu m'aider ou m'enfoncer, mais je n'ai pas trouvé la force d'y répondre.

Nous arrivons devant la maison. J'ai dû faire quelques voyages pour monter toutes les affaires dans la chambre d'amis. Lorsque j'ai eu fini, Lucie m'attendait dans ma chambre. C'est maman qui lui a dit de m'attendre là, après avoir fait le tour de la maison. Non mais faire attendre une fille dans ma chambre alors que je ne suis pas là, voilà une raison de plus d'être gêné. Je la rejoins, et on commence à parler et à mélanger nos souvenirs. Et en fait, si, elle se rappelle bien de l'arbre. Dommage. Comme je n'ai pas vraiment envie de m'approfondir sur le sujet, et comme je n'ai pas d'idées, je lui propose d'aller faire un tour du village à pied.

« Il fait beau et chaud » ais-je réussi à bafouiller pour la convaincre de sortir. Arguments convaincants maintenant que j'y réfléchis. Mais dans l'instant, ça me semblait être correct. Elle a ri à nouveau, et nous sommes partis.

Le village... ce village... mon village... Celui que j'ai commencé à découvrir hier. Mis à part le petit ruisseau, je ne connais rien. Mais quelle idée j'ai eu à nouveau... Sur le chemin, je commente les bâtiments à gauche et à droite, sans trop savoir quoi dire. Je ne sais même pas où je l'emmène. J'ai tellement peur de faire une bêtise que je n'y prête pas attention. Nous arrivons à une rue que je reconnais. Nous ne sommes pas loin du ruisseau ! Je vais aller lui montrer, et nous y resterons peut être un moment qui sait ? Je prétexte une surprise et je commence à courir. Je lui demande de me suivre, et je ne regarde pas derrière moi. J'avais juste omis que, courir en talons, on va moins vite qu'en basket.

« Yann tu es un idiot ! Fais les choses correctement pour une fois ! » Ais-je pensé. Finalement, je suis retourné auprès d'elle et nous avons fini le chemin en marchant, et elle, en riant comme à son habitude. En vue du cours d'eau, je me suis précipité au bord. En tournant la tête, j'ai vu un rocher assez grand pour que l'on puisse s'asseoir à deux. J'y ai couru en je me suis assis, et elle m'a rejoint. Nous parlons du paysage, de la beauté de la nature. Je ne sais pas comment j'ai fait, mais j'ai réussi à lui dire que l'eau me rappelle la couleur de ces yeux. Je pense qu'elle devait être aussi gênée que moi. J'étais presque tétanisé, et je crois qu'elle l'avait bien senti. Elle s'est levée, et comme pour détendre l'atmosphère, elle a enlevé ses chaussures, et elle a été dans l'eau en me demandant de la rejoindre. Je ne me suis pas fait prier ! J'ai fait la même chose, et lorsque je suis entré dans la rivière, j'ai reçu de l'eau en pleine figure, lancé par la seule personne devant moi. J'ai rien trouvé de mieux que de glisser, et de tomber. Moi qui déteste être mouillé habillé, ça ne m'a pas vraiment plu... J'ai enlevé mon tee-shirt et je lui ai rendu la monnaie de sa pièce. Une bataille a commencé et cela restera un de mes meilleurs souvenirs. Nous étions trempés lorsque la guerre a cessé. En empilant des pierres, nous avons

construit un barrage, et nous avons fait prisonnier un poisson-chat. Nous lui avons construit une arène, et nous l'avons regardé nager dans ce petit espace en riant.

« Oh non, le soleil se couche déjà. Et nous n'avons même pas mangé ce midi... Il faudrait peut-être penser à rentrer maintenant ? »

Je me sens bête, elle doit avoir faim depuis tout ce temps. C'est entièrement trempés que nous ressortons du ruisseau, et que nous prenons le chemin du retour.

La chaleur s'apaise, et nos vêtements ont du mal à sécher sur le chemin. Mais nous en rions toujours, à gorge déployée. J'ai su à ce moment que nous commençons à être proches. Je me mis à lui parler de tout et de rien, et elle a fait de même.

Une fois rentrés, nous nous sommes changés, et nous avons fait cuire une pizza que nous nous sommes réchauffés. Nous ne sommes que deux, et nous nous la partageons. Cela me rappelle des films romantiques ; si seulement ça pouvait être le cas ! Malheureusement, il n'y a que moi qui vois cela de cette façon. Je la rejoins dans ma chambre, et je la surprends dans une conversation. En me voyant, elle a vite raccroché. Je devais la gêner et j'ai proposé de la laisser pour son appel, mais elle a refusé et m'a dit que c'était bon. Elle devait parler à ses parents. Oui, c'est ce qu'elle dit. J'avais une tout autre idée en tête. Mais une idée qui me faisait mal... Après cela, elle n'a pas lâché son portable de la soirée. Lucie envoyait des messages en riant, sans trop faire attention à moi. Inutile de dire que je contenais ma jalousie. Je n'avais pas pensé à son copain qui me gâcherait ma semaine. Elle n'avait pas l'air de m'écouter quand je lui parlais, même à table. J'ai fini par abandonner, et nous avons mangés en silence, entre deux vibrations. J'ai fini le premier, et j'ai attendu qu'elle finisse à son tour et j'ai débarrassé. Elle m'a dit avec un petit sourire qu'elle allait prendre une douche. Je n'ai rien dit, un peu déçu de la tournure de la soirée. Elle est allée à la douche et je suis resté dans ma chambre, seul. Je pensais à ce que je pourrais faire demain, et au dégoût ainsi qu'à la jalousie que me donne son copain. Tout cela me fait du mal et me ronge...

Une sonnerie brisa mes pensées comme un éclair dans la nuit. C'est son téléphone. Il était posé sur la table. Je le regardais bouger, avec l'envie irrésistible de regarder ses messages. Plus j'y pensais, et plus je ne pouvais pas me contenir. Je pouvais savoir de quoi elle parlait, de ce qu'elle aime, de ce qu'elle dit... Tant de choses qui pourraient m'aider à la conquérir... Mais j'allais tomber sur les messages de son copain, qui détruirait inmanquablement mon cœur. Que faire ?...

« Non, je ne suis pas un salaud » pensais-je. « Je n'ai aucun droit d'y toucher... »

Le téléphone vibra encore 5 fois avant que Lucie revienne. Un calvaire. J'ai mis mon coussin sur mes oreilles et elle m'a trouvé dans cette position. Elle a à nouveau ri, et je ne lui ai pas expliqué pourquoi j'étais comme ça. Finalement, elle m'a souhaité une bonne douche, et je suis allé me détendre.

Mais cette dernière ne m'aura pas vraiment fait du bien... Sous la douche, j'ai songé à tout cela, et à ce qu'elle pouvait bien dire. J'ai imaginé le pire, et je n'ai pensé à rien d'autre. Je me faisais simplement du mal tout seul. Un peu d'eau a coulé, mais ça ne venait pas de la douche... Quelques larmes ont perlés, et se sont écrasées en se mélangeant dans le fracas de l'eau qui s'éclate sur le sol...

En sortant, elle était sur le pas de la porte, et m'a proposé un film qu'elle a ramené. Passer une soirée seul avec elle ? Cela devrait me remonter le moral. Enfin, j'espère. Nous nous sommes installés, et nous avons regardés le film. Ou plutôt, elle

a regardé. Je ne peux pas supporter les films d'horreurs, et j'avais les yeux dans mes mains la plupart du temps. Lucie riait, lorsqu'elle n'était pas sur son portable. La soirée que je m'imaginai était tombée à l'eau. Je suis parti avant la fin, et j'ai été me coucher, laissant Lucie seule, à faire ce qu'elle veut. J'étais dégouté... Après l'après-midi passée ensemble, la soirée ne m'aura fait que plus de mal... Je pleurais en silence dans mon lit, sans déposer de gouttes, en me remémorant la journée, jusqu'à ce que la tristesse m'emporte en rêve...

En rêve ?... Non, je suis dans un cauchemar... Encore le même... J'en vois un peu plus cette fois... Quel est cette maison ?... Qui sont ces gens ?... Que font-ils ?... J'ai peur... Encore plus que la dernière fois... Que se passe-t-il dans ma tête ?...

J'ouvre enfin les yeux, après plusieurs heures de torture au sein de mon esprit. Je n'ai pas réussi à me réveiller. Le cauchemar m'a serré contre lui. J'étais comme dans une cage, pris au piège. Le réveil n'a plus de piles, mais je vois que le soleil est déjà haut dans le ciel. De plus, le volet est ouvert. Comment cela se fait-il ? Lucie ? Je descends et je l'aperçois devant la télévision.

« Bah dis donc la marmotte ! Ce n'est pas que je commençais à m'ennuyer mais ce n'est pas vraiment le jour pour hiberner ! » Dit-elle.

Midi ? Gasp ! Moi qui voulais me réveiller tôt... Je file me préparer à je redescends !

Un coup d'adrénaline, et en l'espace de 5 minutes, j'étais déjà en bas, près à sortir. Je voulais l'emmener au restaurant.

Tiens, au fait, où est ma mère ? Elle n'est pas rentrée hier soir... Je ne sais pas où elle est, mais elle a dû vouloir me laisser la soirée avec Lucie.

« C'est toi qui a ouvert les volets dans ma chambre Lucie ? » Demandais-je.

« Il était près de 10h, oui. Tu dormais bien, je ne voulais pas te réveiller. »

Je dormais bien ? Une torture en rêve et je dormais bien ? C'est bizarre tout ça. Bref, je veux l'emmener au restaurant. Il y en a un bon pas très loin. Ma mère n'étant pas rentrée, nous nous y rendons à pied. Nous reprenons le chemin, mais à la surprise générale, la pluie. Et un petit sprint sous l'eau ! Pas le temps de discuter, il faut courir !

Je suis donc trempé. Devant le restaurant, mais trempé. Je déteste ça, et Lucie adore ça. Comment peut-on aimer être mouillé ? Et être mouillé habillé en plus ! J'étais prêt à demander une serviette au serveur ! Au lieu de ça, j'ai commandé un plat de lasagne. Lucie a fait de même. Un signe ? Je n'y crois pas, mais ça me redonne du courage. C'est idiot, mais quand on aime, on est idiot, c'est un fait. Le restaurant... Ou l'endroit idéal pour que deux amoureux se parlent. Dans mon cas, c'est plutôt seul que je devrais parler alors. Une fois qu'elle a sorti son téléphone, je n'avais plus rien à espérer. Combien de fois ais-je maudis son mobile ? Combien ? Un petit millier de fois peut être ? Peu importe, les messages vont toujours aussi bien. Même au restaurant, je mange sans rien dire. Une ou deux tables plus loin, je voyais bien que les gens se moquaient de nous. Enfin, même plutôt de moi. Je n'attendais que d'être sorti pour relâcher la pression, autrement, j'aurais laissé exprimer ma colère dans la salle, et je n'ose pas imaginer les dégâts.

Dehors, il pleuvait toujours autant. Devant la météo maussade, qu'une seule chose à faire, un bon film au cinéma. En plus, le noir, elle à côté de moi, rien n'est perdu. De plus, elle ne peut pas utiliser son téléphone dans la salle ! Même s'il ne se passe

rien entre nous je dois dire que la perspective de couper les ponts quelques instants entre elle et son copain ne me laisse pas indifférent. Et me motive même ! Si l'on pouvait passer toute la semaine dans un cinéma, je ne dirai pas non. Enfin, il va quand même falloir y aller et choisir un film.

Dans mes pensées, je vois que Lucie est déjà sous la pluie, à courir et à me dire de venir vite, ou elle ne m'attendrait pas pour la séance. Malgré tout, j'adore son humour.

Elle a beau être vraiment belle, cela ne l'empêche pas de courir ! Je peine à la rattraper. La pluie et le vent dans ma figure y sont peut-être pour quelque chose ? Jusqu'au cinéma, elle ne m'aura laissé aucun répit. Dans l'entrée, je souffle, je respire bruyamment et j'essaye de reprendre mes esprits après cette course effrénée. Le cinéma a beau être à moins de cinq cents-mètres du restaurant, elle n'a pas eu besoin de moi pour le trouver. Elle doit avoir un sacrée sens de l'orientation. Ce que je n'ai pas, tout comme les qualités sportives d'ailleurs.

Je lève la tête, et je la vois, regardant les films avec attention. Elle n'est presque pas mouillée, et ne donne pas l'air d'avoir couru. Mais comment elle fait ça ?

« Alors, tu veux voir quoi ? » demanda-t-elle.

Je n'ai pas encore regardé les films... En levant la tête, je vois toutes sortes d'affiches. Des films que j'ai vu, d'autres non, des inconnus... De quoi se perdre.

« Bon eh bien, si tu ne sais pas, je vais opter pour celui-là ! »

Elle montre du doigt une affiche montrant une fille ensanglantée, qui tiens une pancarte, où il est noté « House's disaster ». Un film d'horreur... Ah non ! Pas encore ! Je n'aime vraiment pas ces films, je ne les supporte pas.

« Mais tu préfères pas plutôt... Mhhh... » Je montre une affiche un peu au hasard, mais qui me donne un air plus familier.

« Astérix ? Tu ne crois pas que tu es assez vieux pour ça ? » Répondit-elle en riant.

J'ai insisté, pour m'échapper de ce film d'horreur que je redoutais. Finalement, on a joué à pile ou face.

Et la chance fut avec moi. J'ai gagné ! Nous allons donc voir mon dessin animé. Attendez une minute... Comment s'approcher d'elle avec un dessin animé ? Alors qu'avec un film d'horreur, je pouvais me rapprocher d'elle plus facilement ! Bon sang, c'est une fois assis que je pense à ça ! Je n'ai pas pu me retenir de me frapper la tête. Bien évidemment, il fallait que Lucie me regarde à ce moment. J'ai cru mourir de honte. La salle devient progressivement noire, et le film se passe, dans ma déception. Finalement, Lucie n'a pas l'air d'être dégoûtée d'avoir vu ce film. A la sortie, la pluie avait cessé. Il est temps de prendre le chemin du retour.

« 16h ? Comme la pluie est partie, ce soir c'est barbecue ! » Lui dis-je avec un grand sourire.

« Chouette ! Je n'ai pas mangé de barbecue depuis un bail ! » A-t-elle répondu.

Devant son enthousiasme, je me suis dit que j'avais encore une chance de faire quelque chose... Mais pour ça, il faut attendre ce soir, et rentrer à la maison !

Pour rentrer, pas besoin de marcher. Ma mère est venue nous chercher après m'avoir appelé. Dans la voiture, Lucie a parlé plus à son portable qu'à moi, je dois dire. Je commence à perdre confiance, et je me dis que je n'arriverai pas à faire ce que je veux plus que tout. Même si je les ais séparé pendant un peu plus de deux heures, cela ne me réjouit pas. Même si je pense au barbecue, je sais que je

n'arriverais pas à la faire craquer. Je ne sais pas comment fait Dom Juan, mais la séduction, très peu pour moi. Et puis, tout ceci commence à me faire mal. En regardant par la fenêtre, je songe. Tout comme à la gare, je ne parle pas. Je réfléchis. Je sens que je vais céder. Je ne vais pas tenir la semaine comme ça... Alors, même si je suis timide, il faut que je prenne ma décision...

Ce soir, je vais l'attirer dans ma chambre, et je vais tout lui dire.

J'y pense depuis longtemps, mais c'est un cas ultime. Eh bien, je dois lui dire...

Les préparatifs se passent. J'aide à mettre la table. Ma mère m'informe que mon père devrait venir aussi. Une bonne nouvelle ! Mais à vrai dire, j'ai autre chose en tête, et cela m'occupe tout l'esprit. Tellement absent que je renverse une pile d'assiettes. Maladresse habituelle. Heureusement, elles sont en plastiques, je ne le l'avais pas remarqué. Et ce petit cri que j'ai poussé a bien fait rire les deux filles qui me regardaient.

Je n'ai même pas eu honte, je ne pensais à rien. J'ai instinctivement ramassé, et j'ai continué à préparer.

La sonnette a retenti. Les voisins se tiennent devant la porte quand je suis allé leur ouvrir. Ma mère les a invités et je n'étais même pas au courant. Elle m'a dit aussi qu'elle avait invité pleins d'amis, et qu'on serait une quinzaine. Je me disais aussi que devant la quantité de viande rouge, elle avait surestimé mon appétit.

En l'espace d'une demi-heure, j'ai ouvert la porte sept fois. Nous voici au complet. Il est prêt de 20h30 et nous allons nous mettre à table. Avant, j'ai cette petite chose à faire avec Lucie. Inimaginable de passer à table sans quelque sache. Il faut cependant trouver un moyen de m'isoler avec elle. Je ne peux pas la faire monter avec moi devant tout le monde comme ça. Mais j'ai beau me creuser les méninges, pas moyen.

Finalement, je n'en aurai pas besoin. Elle est montée chercher quelque chose en haut, dans sa chambre. Bien. Il est temps pour moi de monter.

Mon cœur bat de plus en plus à chaque pas. Chaque marche est comme une épreuve pour moi. Je pense à ce que je vais dire, à la réaction qu'elle va avoir. J'ai à nouveau peur. Je m'arrête en plein milieu de l'escalier. Que se passerait-il si elle le prenait mal ? Enfin, comment pourrait-elle le prendre bien ? Faut-il vraiment que j'aie la voir ?

Je reste là, pendant plusieurs secondes, qui semblent être une éternité, à regarder le sol, et une marche. Non, un peu de courage... Il faut le faire. Je n'en serais jamais libéré sinon. Cela me poursuivra et je regretterai de m'être défilé. Je relève la tête, et je regarde devant moi. A ce moment, je suis déterminé comme jamais. Son image apparaît devant mes yeux. Elle s'apprête à descendre. Je lui barre la route dans l'escalier, en baissant la tête. Elle n'a pas l'air de comprendre. Je n'ose pas parler... Après plusieurs secondes, je trouve la force de lui parler :

« Viens... avec moi, je dois te parler » lui dis-je d'une petite voix, tout en gardant la tête baissée.

Elle n'a pas répondu. Je ne lui en ai pas laissé le temps, je lui ai pris la main et je l'ai traîné en haut. Jusque dans sa chambre. Je n'ai pas le courage de lever la tête. Je garde les yeux au sol. Je ne sais pas la réaction qu'elle a. Je ne la vois pas. Peut-être qu'elle a peur ? Moi que moi, certainement...

« Je... » Non, je n'y arriverai pas...

« Je pense à toi tout le temps. Tu m'obsèdes. Je n'ai jamais cessé de vouloir être avec toi. Tu es magnifique, et depuis tout le temps où je te connais, tu m'as toujours donné cet effet que seul toi connais. Je suis heureux de n'avoir que ta présence à mes côtés, il fallait que je te le dise... Je n'arrive plus à tenir... Même si tu es loin de moi, je te veux simplement... Et même si tu ne comprends pas et ne partage pas ce que je ressens, je voulais juste te le dire... Je suis amoureux de toi depuis tellement longtemps, et c'est devenu si fort... Je ne souhaiterais seulement que nous soyons réunis... Oui, je t'aime Lucie... »

Oui, dans sa tête, c'est tellement simple à se dire. Mais parler, je n'y arriverai pas. J'avais beau avoir imaginé ce moment, je pensais trouver le courage de dire les choses... Je regarde le sol... Je regarde la porte devant moi... Je tourne la tête...

« Non... Je ne peux... »

Je trouve enfin la force de la regarder... J'ai de l'eau qui a perlé dans mes yeux... D'un coup de manche, elle a levé sa main et elle a essuyé mes larmes... Je n'ai pas l'habitude de pleurer, pour rien en plus... Juste de peur. Elle a descendu sa main sur la mienne, et m'a dit en murmurant :

« Dit moi... Tout ce que tu as à dire... »

Comment le dire... Je replonge mon visage vers le sol. Je songe comme jamais. La sonnette retentit en bas. Bizarrement, elle me perturbe. Malgré tout, je n'ai pas réussi à me concentrer jusque-là. J'aimerais tellement qu'elle puisse lire en moi. Qu'elle sache sans que je le dise. En tout cas, j'aurais sûrement besoin d'être consolé. Moi qui ai toujours des ressources... Je suis déconcerté. Dans mes pensées, j'étais absent. Je crois qu'elle a tenté de dire qu'elle chose, mais je n'ai pas entendu. Je me suis levé, je l'ai regardé dans les yeux...

C'est alors qu'un cri horrible perça nos oreilles. C'était la voix de ma mère. Je suis sorti et j'ai couru dans les escaliers, si bien que je suis tombé. Je me suis relevé, et là, je l'ai vu, étendue sur le sol, flottant dans son propre sang.

Un homme se tient debout, j'ai aperçu son teint blême qui m'a rappelé le visage de cette vieille femme de la gare. Il avait des tâches rouges sur tous ses habits, et sur le contour de la gorge. L'homme est ressorti lorsqu'il a vu quelqu'un courir dans la rue. Les convives qui ont accouru sont figés sur place. Une des invitées a bégayé que cet homme l'a mordu lorsqu'elle a ouvert la porte.

Maman ne bouge pas. Les invités paniquent. Certains restent figées, d'autres préfèrent se cacher, et encore certains sortent à l'extérieur en hurlant. Je suis resté sur mes jambes, en la regardant, absent. Je dois être resté là quelques minutes. Les cris des invités qui étaient sortis se sont étouffés dans des larmes.... Ils ont dû subir le même sort. Lucie est remontée en pleurant. Tous ceux qui restaient dans la maison ont fermé toutes les portes, mais trop tard. La maison tremblait de tous les côtés. On essayait d'entrer. Seul moi, resté immobile dans l'entrée en regardant le corps de ma mère, ne bougeait pas. C'est au bout de quelques minutes que j'ai entendu une porte céder. Des cris s'enchaînèrent, une bagarre a semblé éclater à l'arrière de la maison. Je ne savais pas ce qui se passait, et je ne voulais pas savoir.

Alertée par les bruits, Lucie est redescendue en trombe, m'a vu et m'a pris par la main en m'attirant en haut. Elle nous a enfermés dans sa chambre, jusqu'à ce que ça se calme. Tous les cris se sont tus, un par un. Elle sanglotait. J'avais le regard dans le vide. On n'osait pas se demander ce que nous allions devenir, et ce qu'il

fallait faire. En tout cas, il ne fallait pas sortir. Qui sont ces gens ? Qu'ont-ils fait à tout le monde ? Paniquée, Lucie appela la police, qui était vraisemblablement au courant de la situation. Pourquoi nous n'avons pas été prévenus ? Eviter une panique générale ? Il vaut mieux une panique que des morts... L'agent a appelé ces gens, des « zombies ». Ma mère va donc revivre ? Mais en devenant comme eux alors... L'agent nous a dit de rester calme, et de rester dans la chambre. Ils allaient venir nous chercher. La vérité, c'est qu'ils avaient peur aussi de ces zombies. Ils ont contacté l'armée, mais nous serons certainement morts avant. Ou pire...

Nous entendons des pas et des gémissements... Lucie cria lorsque quelqu'un frappa à la porte.

« Pas de temps à perdre ! Il faut s'enfuir ! »

Nous avons pris un de ses sacs, que nous avons rempli de provisions, et nous sommes descendus par l'arbre en ouvrant la fenêtre. Personne en bas. Je passe le premier. Lucie a fait tomber son portable, et la branche craqua. Elle est tombée sur moi et ce bruit les a attiré. J'ai vu les invités se lever, un à un, et à gémir dans notre direction. J'ai attrapé la main de Lucie et nous avons couru sur un chemin derrière chez moi. Son portable s'est brisé en deux, et la liaison est coupée. Je me prend une branche à la figure, puis une autre, je manque de tomber avec elle plusieurs fois, je vois des zombies à gauche et à droite, poursuivant des hommes et des femmes qui crient, j'entends des sanglots, et des pleurs, je vois des scènes horribles, je ne sais pas quoi penser. Tout ce qu'il faut maintenant, c'est s'en sortir. Où aller ? Mes jambes m'empêchent de le savoir, elles courent seules, là où on pourrait être en sécurité. Je ne connais rien de ce village, devenu pire que dans ces films d'horreur que je méprise tant... Mon cauchemar devient réel, j'espère qu'il ne se poursuivra pas... Il faut gagner la rivière pour s'en sortir...

Un endroit sûr... Est-ce que la rivière est sûre ? Mais en fait, y a-t-il un seul endroit sûr dans cette ville ? Mes jambes couraient seules et la cloche a résonné. Je me suis arrêté, et j'ai regardé le clocher, comme ébahi. S'il y a un endroit sûr, c'est sans doute à l'église ! Eglise qui se situe en plein centre-ville. Il doit y avoir le commissariat aussi. Mais les zombies sont partout... Et je ne connais pas le village. Je n'ai jamais autant regretté d'avoir passé tant de temps enfermé. La seule chose à faire, c'est de sortir de la ville, et partir le plus loin possible. La rivière doit être le lieu le plus sûr pour aller loin, il faut la gagner ! Heureusement, je reconnais l'endroit, et il faut longer ce chemin. Je n'ai jamais couru comme cela. C'est sans doute l'adrénaline qui fait ça. Des branches ont l'air de m'attraper, de me griffer, de m'arracher des lambeaux de peaux. Je cours comme si la fin du monde est derrière moi. Lucie est tombée. Un enfant était allongé par terre, et l'a fait trébucher. Mais cet enfant n'était plus...

Lucie n'avait rien. Mais nous avons plaint le sort de cet enfant, qui ne méritait pas ça. Nous aurions dû nous en douter, mais il s'est réveillé, et à attraper la jambe de Lucie.

« Merde, lâche la saleté ! » ais-je hurlé.

Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça, mais j'ai frappé cette chose jusqu'à ce qu'elle lâche prise. En prenant nos jambes à notre cou, nous n'avons pas regardé derrière. Quel monde de fou...

Je vois enfin la rivière. Elle semble être déserte. Nous regardions sans bouger l'eau couler. Elle aussi devait penser au moment qu'on avait passé hier après-midi, ensemble. Quelques secondes d'égarement dans nos souvenirs, qui nous faisait étrangement mal. Nous savions que plus jamais, nous ne pourrions jouer avec autant d'innocence.

Il faut s'échapper. Je déteste toujours autant être mouillé lorsque je suis habillé, mais ce n'est pas vraiment ce à quoi j'ai fait attention. J'aide Lucie à aller à l'eau, qui nous arrive aux genoux. Nous commençons à remonter le courant, qui n'est pas très fort, et heureusement. J'ai senti quelque chose se frotter contre moi, et j'ai commencé à hurler. Lucie a pris peur aussi. Un poisson... Comme celui que nous avons emprisonné dans notre barrage. Les souvenirs nous pourchassent, bien que ça ne fasse pas une demi-heure que la catastrophe est arrivée. Il était à peine plus de 22h. Ce n'est pas tout, mais il va falloir passer la nuit...

Chapitre 2 : Camping mortel...

Même en juillet, la nuit tombe vite en ces temps de terreurs. Enfin, c'est bien l'impression que nous avons. Il ne faut pas tarder, alors lorsque nous avons vu un petit coin dans la forêt, qui nous permettrait de passer la nuit, nous nous sommes arrêtés. J'ai dit à Lucie de rester assis sur une souche, et que je revenais tout de suite. Elle sanglotait, et elle commençait à avoir froid. Malgré tout ce qui s'est passé, nous n'avons pas encore eu le temps d'en discuter calmement.

Il faut au moins nous protéger un minimum, et améliorer un peu le confort de notre « campement », si on peut l'appeler comme ça. Heureusement, ces petites séances chez les scouts quand j'étais plus jeune, où ma mère m'avait traîné de force, me servent aujourd'hui. Et puis, lorsqu'on y pense, il ne me reste plus qu'elle. J'imagine que mon père doit être venu à la maison, et il lui est arrivé le même sort... A vrai dire, je ne compte pas le retrouver vivant. C'est triste, mais je n'ai pas envie d'espérer. Il n'y a plus que Lucie, et si je peux encore arriver à l'impressionner, ce sera ça de pris. Je n'ai pas encore bien réussi à me faire bien voir, il est temps. Je me dois d'être comme un guide pour elle. Nous n'avons pas de moyens d'appeler, de nous renseigner, nous ne savons pas vraiment où aller... Je dois au moins la réconforter. Si ce n'est pas l'inverse bien sûr.

Lorsque j'ai vu ma mère étendue sur le sol, j'étais pétrifié. De peur. Mais pas celle que j'aurais pu imaginer. Je ne partageais pas grand-chose avec ma mère. Aussi, lorsque je l'ai regardé, je n'ai pensé qu'à une chose, moi-même. Pourquoi ? J'aurais voulu pleurer, je n'ai pas réussi. Sa mort ne m'affecte pas comme je l'aurais voulu. Je commence à comprendre pourquoi je ne suis pas « normal ». Mais alors, que suis-je ? Oui, qui suis-je ?...

Je sais que je n'aurais pas la réponse. Mais mon but tient toujours. Mon rêve est là aussi. Et j'ai cette envie de protéger Lucie, jusqu'à ma propre mort. De là où j'étais, je pouvais l'apercevoir, et je gardais un œil sur elle, depuis la rivière. Il ne faut pas qu'il lui arrive quelque chose. Je cherchais un caillou dans la rivière, avec un trou à l'intérieur. Après l'avoir trouvé, il me faudrait une branche courbée, un bout de bois solide et un peu d'herbes. La première chose à faire, c'est du feu. Quand je la vois trembler, je ne sais pas si c'est de froid ou de peur, mais le feu devrait calmer tout ça.

Efficace, je trouve tout ce petit matériel très vite. Je reviens m'installer près d'elle, et elle demande ce que je compte faire. Je la regarde dans les yeux et lui dit :

« Je vais te réchauffer. »

Première fois que j'ai revu son sourire. Cela ne faisait pas une heure, mais il me manquait terriblement. J'ai l'impression qu'une éternité est passée.

Bon, maintenant, organisons un cercle en pierre. Elle a tenue à m'aider, et nous sommes allés très vite. Elle est également allée chercher de l'herbe aux alentours. Je garde toujours un œil sur elle, quoi qu'il arrive. Pendant ce temps, je m'organise de mon côté, il faut faire vite. Le soleil ne va pas tarder à disparaître.

Pas de répit pour les héros. Tout est prêt. Je n'ai plus qu'à attacher la corde et bien la tendre aux deux extrémités du bâton courbé. La corde ? Ou est-elle ? Erreur de

débutant, je n'ai pas de cordes. La seule chose qui me manque et auquel je n'ai pas pensé. J'ai bien mérité de mon surnom de « Blaireau inconfiant » qui me suit encore. Lorsque je l'ai bafouillé à Lucie, elle a ri. Bien que j'apprécie son rire, ce n'est pas vraiment le moment. Elle m'a dit de prendre mes lacets. C'est une bonne idée, mais ils ne tiendraient pas. Je le sais, pour avoir déjà essayé auparavant. Alors, elle tourna sa tête, et décrocha une mèche de ses cheveux. Elle m'a tendu la main, devenue bleutée, m'a souri, et m'a demandé d'essayer avec ça. Je ne suis pas sûr que ça soit plus résistant que les lacets, mais on peut toujours essayer. J'ai accroché sa mèche aux deux extrémités du bâton, j'ai fait le tour du bois de bois résistant, de manière à pouvoir le faire tourner. J'ai pris la pierre et j'ai coincé le bout de bois dans le trou. J'ai placé de l'herbe sèche sur un bout de bois, au sol. Maintenant, il suffit de stabiliser l'installation en donnant quelques mouvements d'avant en arrière. Lucie m'a regardé pendant tout ce temps, et ça me stimulait. Ensuite, j'ai balancé mon bras, et j'ai commencé à accélérer. Le bois de bois solide commençait à être chaud, et donnait de la fumée sur les herbes. Mais fumée n'est pas feu. Bien que le proverbe existe, j'assume qu'il existe bien de la fumée sans feu. J'ai continué très vite, je ne sentais plus mes mains. Lucie avait vu la fumée et m'a encouragé, et j'ai tenu bon. Une flamme est apparue sur l'herbe. Maintenant, il faut souffler, lentement, et ne pas la faire tomber. Peu après, la flamme s'est transformée en flamme et nous avons enfin du feu. Lucie était heureuse, elle a regardé partout autour d'elle, en me cherchant. En fait, j'étais à la rivière. Je buvais. J'ai respiré trop de fumée et j'ai horreur de ça. J'étais dégouté, et j'ai dû boire un beau litre d'eau. Eau qui n'était pas bonne du tout. Je me suis rappelé une certaine chanson, et j'ai commencé à chanter. Un bon chant près du feu, pourquoi pas ? Même si je ne maîtrise pas bien les paroles, je me rappelle bien que : « La mer, c'est dégueulasse, les poissons baisent dedans ».

On a bien ri tous les deux. Tout ce qu'on essayait de faire, c'était d'oublier tout cela. Le feu nous redonne un peu d'espoir. Nous partageons quelques provisions du sac que nous avons emporté, en faisant attention d'en laisser pour le lendemain. Il n'y en aura que pour une journée. Maintenant, il fallait juste dormir. Heureusement, à la météo, je me rappelle bien qu'il avait dit qu'il ne pleuvrait pas normalement. Plus besoin de faire d'efforts, on pourrait dormir à la belle étoile. Encore faudrait-il qu'il ne nous arrive rien cette nuit. Est-ce que l'endroit est bien sûr ? En fait, nous n'en savons rien...

Je savais que je ne pourrais pas dormir, alors j'ai dit que j'irai monter la garde. Il ne faudrait pas se faire attaquer pendant son sommeil. Je crois qu'elle s'est inquiétée pour moi. Elle m'a dit qu'il me faudrait aussi du repos. En fait, la vérité, c'est que je savais pertinemment que je ne pourrais pas dormir. Pour ce qui est arrivé bien sûr, mais aussi parce qu'elle est là et que je veux la protéger, et je ne peux pas m'endormir à ses côtés, c'est trop compliqué. Elle a baillé, et je lui ai demandé de s'installer, et je veillerai sur elle. En guise d'excuse, j'ai ajouté qu'il fallait que je surveille le feu, mais elle comme moi savions que j'avais fait exprès de le placer dans un endroit sans danger. Je me demande si j'ai marqué des points auprès d'elle. Non, ce n'est pas un concours, mais j'ai juste envie de compter pour elle, c'est tout. Elle s'est tournée, a pris son sac et a posé sa tête dessus. Elle a fermé les yeux.

Voilà, j'étais seul maintenant. Je pouvais penser à autre chose. A autre chose qu'à elle ? A qui pourrais-je faire gober ça ? J'ai repensé à tout ce qui s'était passé avant. Avant cette attaque. Lorsqu'on était dans la chambre. Je n'ai pas réussi à lui dire... Mais peut-être a-t-elle deviné ? A son regard et au ton de sa voix... Je suis idiot. Même pas capable d'assumer jusqu'au bout. J'ai dû la faire souffrir un peu plus. Elle n'a pas besoin de ça. Je n'avais pas le droit de faire ça.

J'ai regardé le sol, et j'étais partagé entre ce qui est bien et ce qui est mal. Je ne sais pas ce que j'aurais dû faire. Je me tiens la tête, et j'essaye de me forcer à pleurer, pour évacuer la pression. Il n'y a rien à faire. Après toutes ces épreuves, toutes ces pertes, toutes ces émotions et ces choix, je n'y arrive toujours pas. Suis-je juste cassé ? Je commence à avoir du mal à me sentir humain. Pas de sentiments forts pour mes parents, pour ce qui s'est passé, juste mes sentiments personnels, et mon égoïsme. Je suis bien humain finalement...

Une main m'a empoigné dans mon dos et m'a fait sursauter. Plongé dans mes pensées, je n'avais pas vu que Lucie s'était relevée. Elle m'a dit qu'elle n'arrivait pas à s'endormir, c'est naturel. Elle voulait parler. Alors, je lui ai dit de s'asseoir près de moi, et elle est venue. Nous ne savions pas l'heure, mais nous avons beaucoup discuté de ce qui s'est passé. De nos émotions et de l'inquiétude qu'on avait. Peu après, elle a posé une question, qui je pense était la seule raison pour laquelle elle s'était relevée. Elle m'a demandé ce que je voulais lui dire avant la catastrophe.

Bon sang, je ne suis toujours pas prêt à tout dire. J'ai cherché. Je n'ai pas pu répondre. J'ai regardé le sol pendant plusieurs secondes. Et devant mon silence, Lucie repris en s'exclamant qu'elle avait froid. Froid avec le feu à quelques mètres ? Je ne sais pas comment elle fait. Je n'ai pas réagi quand elle m'a dit ça. Je cherchais toujours à me sortir de cette situation. Elle a penché sa tête et m'a regardé d'un air assez enfantin. Je n'ai pu la regarder, mais j'ai deviné son sourire à son ton de voix. Lucie s'est approchée de moi, et elle m'a dit en chuchotant qu'elle avait quelque chose qu'elle tenait à me dire.

J'ai senti dans ma poitrine comme un effet d'une bombe, je ne l'avais encore jamais entendu parler comme ça. Que veut-elle me dire ? Qu'est-ce que je dois faire !?!

Lucie s'est à nouveau approchée. Je n'arrivais plus à bouger. Elle s'est collée à moi, je l'ai senti contre mon épaule. Je ne décollais pas la tête du sol, et j'avais des frissons dans le dos... Elle a passé son bras autour de moi, et m'a demandé si ça allait. Elle s'inquiète de me voir comme ça. J'ai perdu ma mère devant moi, beaucoup de gens qui compte pour moi. J'ai quand même répondu que ça allait. Alors, elle m'a pris par les épaules, et m'a fait lever la tête. Pire que tout, pire que le train, pire que la gare, pire que les zombies, pire que mes cauchemars, j'ai eu la pire peur que je pouvais avoir... Elle et moi dans cette position, c'est improbable... Elle m'a regardé droit dans les yeux, qui brillaient dans ce feu, un mélange de bleu cristallin et de rouge, une combinaison magnifique qui m'a fait craquer. D'un air sérieux, elle m'a demandé si j'essayais de l'impressionner depuis tout ce temps. J'ai eu l'impression qu'elle était sur la retenue, et qu'elle n'a pas dit tout ce qu'elle a à dire. Mon premier réflexe a été de répondre tout de suite non, et de me défaire de cette étreinte. Elle s'est remise droite et m'a souri à nouveau. Je ne dois pas être doué pour mentir...

Il fallait changer de conversation. J'ai pris la première idée qui m'est passée par la tête, et je lui ai demandé si tout allait bien pour elle. Elle mit un peu de temps à répondre, mais m'a assuré qu'elle s'inquiétait davantage pour moi. J'ai répliqué en lui disant qu'être seule avec moi, ça ne devait être une super fête, surtout vu ce qui nous arrive. Et j'ai ajouté que ses parents doivent lui manquer, tout comme son copain à qui elle ne peut plus parler.

A ce moment, elle m'a regardé droit dans les yeux avec un large sourire, comme si elle venait de comprendre quelque chose qui lui échappait depuis longtemps. Elle s'est de nouveau approchée de moi et m'a dit sur ces mots :

« Il y a une semaine que je suis seule. Je ne l'ai jamais vraiment aimé. Je ne sais pas pourquoi, il avait beaucoup de chose qui me plaisait chez lui, mais j'étais incapable de l'aimer. Je ne l'explique pas. Mais j'ai enfin compris pourquoi... »

Trop heureux d'avoir entendu cela, je n'ai pas demandé la raison pour laquelle elle n'arrivait pas à l'aimer. Je l'ai quand même questionné sur la personne à qui elle envoyait des messages.

« Une amie. Avec qui je repris contact. Et qui vient d'avoir un bébé. »

Un bébé... Moi, aussi, plus tard, j'aimerai être père. Mais en ce moment, tout s'arrange. J'ai enfin peut-être une chance...

Fatiguée, elle m'a demandé de venir se coucher. En guise d'explication, elle a ajouté qu'elle n'arriverait pas à dormir si elle savait que je ne dormais pas...

J'ai donc éteints le feu, et je me suis couché. Elle m'a donné le sac comme oreiller, mais je voulais le lui laisser. Elle a insisté et 'ai dû le prendre. Pour pallier, Lucie s'est allongée et a posé sa tête contre mon ventre, en me souhaitant bonne nuit. Mais comment veut-elle que je dorme dans ses conditions ?! Mon cœur battait, et elle l'a sûrement entendu. Je l'entendais rire dans ses pensées.

Peu après, elle s'est endormie, et je n'y arrivais pas. Mais j'étais bloqué dans cette position... C'est alors que Lucie a dit dans son sommeil :

« Non... Il ne doit pas savoir... Ce n'est... pas important... »

Surpris, j'ai essayé de comprendre, mais je n'y suis pas arrivé. Qu'est-ce que je ne dois pas savoir ?

Cette nuit-là, j'ai fait un cauchemar... Encore le même cauchemar... Je ne veux pas... Que ça se finisse comme ça...

L'éclat du soleil à travers les feuilles m'a réveillé. Je me suis regardé, j'ai constaté que j'avais tous mes membres, et je crois que je n'ai jamais été aussi heureux de me lever. Lucie était toujours sur moi. Elle devait être drôlement fatiguée. Je ne cache pas que je cherche encore à savoir ce qu'elle a voulu dire, et je lui en parlerai plus tard.

Mais pour l'heure, je n'avais qu'une envie, c'était de me décrasser. C'est en sous-vêtements que je me suis mis à l'eau. Fraîche le matin, je ne sais pas quelle heure il est. Malheureusement, ce n'est pas suffisant pour que je pense à autre chose. Ce qu'il s'est passé hier... Ces murmures... et Lucie...

C'est alors que je me suis rappelé qu'elle n'avait plus de copain. Si content de me rappeler cette si bonne nouvelle à mes yeux, je n'ai pu m'empêcher de faire un bond et de tomber à l'eau. Quand je suis remonté, j'ai entendu des rires. En me retournant, Lucie me regardait depuis un long moment. Ce n'est pas que je suis pudique, mais j'étais surtout très gêné que ce soit elle qui me regarde. J'ai réussi à

lui faire promettre de ne pas me regarder lorsque je sortirai de l'eau. Parole qu'elle a aussitôt rompue lorsque j'ai été me rhabiller. Je ne savais pas comment réagir, j'étais gêné, mais content en même temps. Comment cela se fait ? Elle s'est approchée au niveau de mon cou, et m'a fait sursauter, en murmurant :

« Bah alors ? Tu es gêné ? »

J'en ai eu des frissons pendant de longues minutes. Je n'ai pas osé répondre. Mais qu'est-ce qui lui arrive ? Elle n'a jamais été comme ça auparavant. Je mentirais en disant qu'au fond cela ne me plait pas, mais je la trouve bizarre et assez joyeuse pour la situation.

Lorsque j'ai fini de me rhabiller, je suis retourné près d'elle. Lorsque nous avons pris ce qui pouvait nous servir sur le camp, nous sommes partis par le chemin qui longeait la voie d'eau. C'est plus pratique pour marcher avec des talons, c'est évident. Elle marchait derrière moi, l'air soucieuse. Du coin de l'œil, je regardais tout. Je n'ai pas voulu parler avec elle de ce qu'elle a dit en dormant hier soir, en espérant que ce soit elle qui vienne chercher à me le dire.

Quelques mètres plus loin, elle s'écroula sur ses jambes. Allez, cela ne peut plus durer ! Que me cache-t-elle ? Il faut que je sache. Je l'ai aidé à se relever, et à ce que nous nous asseyons sur un rocher. Je lui ai demandé ce qui n'allait pas. Ce qu'elle me cachait. Elle est restée muette, et a regardé ses jambes. Enfin, plutôt sa jambe droite. Je n'ai pas attendu qu'elle ouvre la bouche, j'ai attrapé sa jambe et je l'ai observé. Elle s'est tût et m'a laissé faire.

Une trace de griffure... Lorsque je l'ai vu, elle m'a dit que c'était cet enfant qui lui avait faite. L'enfant zombifié. Elle avait peur de me le dire, peur que je l'abandonne car elle allait devenir comme eux. Elle me l'a caché pour ne pas que je m'inquiète. Mais maintenant, elle commence à avoir extrêmement mal et n'arrive plus à marcher. A l'annonce de ces paroles, je suis resté sans voix. Je n'ai rien pu dire.

Je savais déjà que les morsures étaient fatales. Mais les griffures... Je n'avais plus qu'à espérer qu'elle ne me quitte pas.

Je levé la tête, et quelques larmes ont coulées. Je n'ai rien pu dire, alors je l'ai prise dans mes bras. Pendant un long moment. Je n'ai pas pu en profiter. J'ai toujours pensé à un moment comme ça, mais je n'en ai pas retiré le moindre plaisir.

Je n'ai plus qu'elle, mes parents sont morts. Même pire. Je n'ai pas de but dans la vie. Je n'ai qu'un rêve et il n'y a qu'elle qui peut le réaliser. Je ne pourrais pas me résoudre à l'abandonner. Quitte à me faire dévorer. Mais je ne pourrais pas l'abandonner... Elle est ce qu'il me reste de plus important et je ne la laisserai jamais tomber, quoi qu'il arrive.

Nous en avons profité pour manger un peu. En silence. Pas un son. De temps en temps, l'eau émettait un bruit, mais nous ne l'écoutions pas.

J'étais juste perdu. Lucie s'est tournée vers moi et elle a passé sa main autour de mes épaules, je l'ai senti. Mais je n'ai pas réagi. Et elle m'a dit :

« Pardonne-moi... Je vais partir loin. Reste en vie surtout. »

Mon regard plongea dans le vide. Elle a retiré sa main, et s'est levée. Elle a jeté un dernier regard sur moi, et elle a commencé à marcher. Je suis resté sur mon rocher, vide de tous sentiments.

Elle s'éloignait... de plus en plus. Elle partait sans se retourner et moi je ne bougeais plus. J'étais terrorisé dans mon univers, jusqu'à ce que je l'entende

trébucher. Paniqué, j'ai regardé dans sa direction. Elle s'est relevée, et j'ai couru vers elle. Je l'ai rattrapé et je l'ai à nouveau prise entre mes bras. Cette fois-ci, j'ai pris beaucoup de plaisir... Je n'ai rien dit, et pourtant, j'ai su qu'elle avait compris. Je ne pouvais pas la laisser. Si je venais à mourir, ce serait avec elle.

Malgré ce qu'il s'était passé, nous marchions toujours en silence. Elle a insisté pour la laisser marcher, et ne pas être un boulet, mais je reste vigilant. Ce jeu du silence, je crois que ni l'un ni l'autre n'avons envie de le jouer, et pourtant, nous nous taisons sans trop de raisons. Tout ce qui est arrivé nous dépasse. Nous étions embarqués dans une aventure que nous n'arrivions pas à vivre. Dans un destin qui nous condamnerais tous les deux. Je crois que nous n'avions simplement pas la force de lutter. Mais ce n'est pas pour ça que nous allons nous laisser mourir. Non, je veux la sauver. Je veux nous sauver. C'est ce qui me redonne espoir sur l'avenir. J'arriverai à la sauver. Tout allait s'arranger, je voulais y croire. Jusqu'à ce que nous arrivions au pont...

Il devait être prêt de midi. Nous n'avions pas l'heure, mais le soleil tapait au-dessus de nos têtes. Ce soleil d'été, si peu présent au début de la semaine, et qui aujourd'hui nous tue à petit feu. La chaleur se mêlait à l'aventure et troublait nos regards. Comme sur une route goudronnée en plein été, j'étais désorienté. Alors pour Lucie, qui luttait seule contre sa jambe, ce devait être plus terrible encore. Les ombres semblaient danser autour de moi, et il fallait faire à nouveau une pause, ou bien je ne tarderai pas à m'écrouler. Ce soleil était un calvaire, l'humidité dans l'air donnait à l'atmosphère un temps lourd. Le pont que nous avons aperçu nous protégera du soleil. Un peu de fraîcheur, on ne demandait pas plus. Une fois en dessous avec elle, j'ai soupiré et je me suis écroulé. Je n'avais jamais vécu de journées aussi lourdes. Est-ce que cela a un rapport aux derniers événements ? Peu importe de toute façon. Il faut marcher, et se sortir de cet endroit. Pour le moment, il faut surtout un peu de repos.

Je suis venu vers Lucie, qui semblait moins souffrir du temps, bizarrement. Il est vrai que je supporte plus le froid que la chaleur. Elle m'a surtout dit qu'elle avait de plus en plus mal à la jambe. Il fallait aussi trouver une solution, cela commençait à devenir urgent.

Un bruit a retenti à l'autre bout du pont, et a attiré notre attention. En nous retournant, nous avons aperçu une silhouette. Une silhouette humaine ? Ou bien le malheur aurait-il encore voulu nous jouer un tour ?

Cette personne bougeait lentement. Nous sommes restés sur nos gardes sans bouger, en l'observant. Mon cœur commença à nouveau à battre. La terreur semblait nous gagner à nouveau.

Non... Cet individu n'était plus humain... Il a poussé un hurlement qui nous a glacé le sang. Ce type a alors accéléré et nous a chargés. J'ai pris Lucie par la main, et j'ai couru pour échapper à cette bête.

Rien à faire... Il gagne de la distance, je m'épuise, et Lucie ne tiendrait pas ce rythme. Je l'entends souffrir derrière moi, comme si chaque pas lui arrachait la jambe, je ne pouvais pas continuer, il n'y a rien à faire pour lui échapper... La course poursuite n'aura pas duré une dizaine de mètres lorsque nous avons cessé de courir. J'ai ordonné à Lucie d'aller se cacher et je retiendrai cette chose. Gagnée par

la peur, elle est allée se cacher, sans rien dire. Je pensais qu'elle n'irait pas sans moi, mais il était hors de question que je lui laisse courir un quelconque danger. En me retournant, je l'ai vu... Un visage blanc d'un homme qui n'aura pas eu de chance. Il portait des vêtements de pêcheur. Il aura dû errer dans cette forêt depuis longtemps. Mon cœur battait à chacun de ses pas. Je suis resté sur mes deux jambes, et lui avançait de nouveau lentement. Comment se débarrasser d'une telle créature ? Je n'avais pas le temps...

Plus il avançait, plus je reculais. Je savais que je ne pourrais fuir indéfiniment. Je fixais mon regard dans le sien. Je ne montrais rien mais j'étais effrayé. Je pensais surtout à Lucie, en espérant qu'elle soit à l'abri.

Mon pied heurta une barre de ferraille, provenant du pont certainement. Elle devait faire une cinquantaine de centimètres à vue d'œil. Je m'en suis vite saisi et c'est alors que le zombie a recommencé à accélérer. Je n'avais plus le choix, c'était le tout pour le tout. Dans un combat entre la vie et la mort, je me suis lancé vers lui. Je ne sais pas comment l'abattre. Je ne sais même pas si on peut le tuer. Mais je clame ma vengeance. Ma vengeance contre ces êtres infâmes. Contre ceux qui m'ont détruit ce qui reste de ma vie, et je protégerai ce qu'il me reste de plus précieux. Dans un combat entre la vie et la mort, j'ai chargé... Je ne pensais à rien, juste à lui.

Une fois à ma portée, j'ai déchaîné ma rage, et ai infligé de nombreux coups. Je ne me calmais pas. Il n'a pas réussi à me toucher. Le zombie semblait subir les coups. Je n'y ai pas fait tout de suite attention, mais il semblait avoir mal. Il saignait... Lorsque j'ai vu ce sang couler, je n'ai plus m'empêcher de me demander si cet homme était bien mort. Je ne pouvais pas tuer un être humain... Je me suis paralysé seul devant lui.

Il s'est alors redressé et a attrapé les deux extrémités de ma barre.

Malheureusement, il était très puissant... Il m'a envoyé au sol. Il n'y avait plus que cette barre entre lui et moi. Entre la vie et la mort. Entre sa bouche et ma peau...

J'étais très près de lui. J'ai vu ses dents, j'ai senti toute l'odeur qu'il dégageait... Je ne tiendrai pas longtemps, je vais échouer.

« Lucie, pardonne-moi... »

Je savais que je ne pourrais pas le renverser. Que ma mort n'était plus qu'une question de secondes. Je ne pouvais plus tenir... Le zombie gagnait sur moi, et empoigna la barre de plus en plus fort.

J'ai eu un réflexe bizarre, mais humain. J'ai fermé les yeux. Pourquoi ? Je ne sais pas. Peut-être que cela atténuera la douleur, mais je n'avais pas le cran de regarder la mort en face.

Dans ma dernière lutte, le zombie lâcha la barre et s'écroula à côté de moi. Lucie se tenait debout, essoufflée, avec une énorme branche. J'ai pu deviner ce qu'il s'était passé, et je lui devais ma vie.

Il ne bougeait plus. En me relevant, j'ai espéré que ce soit fini. J'ai eu trop peur pour remercier Lucie, mais je pense qu'elle avait compris. Elle s'est mise en danger pour moi, et je ne l'avais même pas remarqué dans mon combat.

La créature était étendue sur le sol, mais continua à grogner. Il fallait maintenant que je sache comment on en fini avec eux. J'ai pris ma barre, et j'ai percé sa tête de bout en bout. Un acte désespéré pour une personne désespérée. Cette fois ci, il ne

bougeait plus. Je me suis alors rappelé de ce que j'avais pensé. Et si j'avais tué un homme ?...

J'ai accompli un acte dont je ne suis pas fier. Je n'ai pas eu de regrets, mais plutôt de la pitié. Et beaucoup de dégoût. Du dégoût pour cette vie gâchée, comme tant d'autres, qui vont certainement finir dans ce même état. Comme à la guerre, nous n'avions pas le temps de nous occuper de ce corps. Nous l'avons laissé pourrir ici. C'est comme si nous n'avions eu aucun respect pour l'homme qu'il était, et que je me sentais coupable. Même s'il n'était plus lui-même, il méritait une tombe. Au moins. Et au lieu de ça, ce corps traînait sur le bord de l'eau, dévoré par les insectes qui ne le lâchaient pas, très violent par cette chaleur. La plaie ouverte sur son crâne les attirait. Je n'avais pas osé retirer la barre de fer... Une vraie boucherie... Aucun respect...

Sa vie est terminée, et les nôtres continuent. Elles continueront jusqu'au jugement dernier. Nous ne nous rendrons pas. Nous savions désormais nous débarrasser de ces créatures, et c'est une victoire pour nous. Pourtant, nous n'étions pas joyeux. Il n'y avait aucune gloire à en tirer. Tout ce qu'il fallait, c'est marcher. Marcher pour se libérer de cet enfer. J'ai perdu ma famille ici, certains en seraient abattus, mais j'ai encore la plus belle des choses à mon cœur à défendre. Même si elle souffre en ce moment, et que je ne peux rien faire, même si elle ne s'en sortira pas, je n'ai pas envie de croire à cela. Jusqu'à ce que tout ceci se finisse, je resterai à ses côtés. Je m'en fais la promesse. Je suis capable de la défendre. J'ai oublié tout ce dont elle m'avait parlé la veille, au soir. Tout ce qu'il s'est passé. Avant de pouvoir devenir quelqu'un pour elle, je dois veiller à ce qu'il ne lui arrive plus rien.

Je marchais devant, elle était derrière moi. Dans mes pensées, je veillais sur sa jambe. Quelques larmes ont eu l'air de couler. Des larmes de douleurs ou de peur ? Je n'ai pas pu lui poser la question.

Elle s'est arrêtée, et m'a demandé de la rejoindre. Je me suis exécuté. Elle s'est alors jetée sur mon épaule et a tout laissé couler. Je n'ai rien dit. J'ai refermé mes bras sur elle, et j'ai laissé couler l'eau, laissé passer le temps, j'ai regardé devant moi ce torrent qui s'écoulait lentement et heurtait nos jambes... Je l'entendais pleurer, j'entendais ses gémissements. J'écoutais ce spectacle en silence. Elle ne se calmait pas, et je ne pensais plus à rien, le regard morne, dans le vide.

Nous n'étions que deux innocents pris dans un piège dans lequel nous n'étions pas préparés. Luttant pour notre vie, il fallait enfermer nos sentiments. Il ne fallait pas les laisser s'échapper. Pour la première fois, j'ai eu envie de pleurer...

Elle m'a remercié. De ce que je faisais pour elle. C'est naturel dans mon esprit, je n'avais pas besoin d'être remercié. Et pourtant, elle m'a confié qu'elle avait peur de ne pas s'en sortir. Sa jambe la torturait. Il n'y avait rien à répondre. Lui répéter que je serais toujours là ? Non, elle le sait. C'est juste la terreur qui me parle. Quoi que je puisse dire, cela ne changerait rien. Je n'avais pas envie de penser à tout cela, pourtant, c'était bien réel. Il n'y a rien à faire. A part attendre, et espérer un miracle.

Maintenant, je la porte dans mes bras. Cela atténue la douleur. Elle n'arrive presque plus à marcher. L'issue serait proche ? Je n'ai pas envie de la voir paralysé... Je n'ai pas osé lui dire, mais pendant le combat de tout à l'heure, je me suis fait mal en tombant...

J'avais du mal à la porter. Elle devait souffrir moins que moi, je ne pouvais pas la laisser reprendre la route. Si nous nous faisons attaquer à nouveau, nous serions perdus. Nous ne savions même pas où nous allions. Comment pouvions-nous espérer nous en sortir ?

J'ai commencé à avoir des sueurs froides, et un sentiment qui ressemblait à celui que j'avais lorsque l'on me dévisageait. J'ai regardé partout autour de moi, inquiet, donnant de grands coups de tête à droite et à gauche.

Derrière moi se tenait un homme. Il nous observait de loin. Heureusement pour nous il n'était pas devenu comme les autres. Il portait un uniforme et devait avoir une vingtaine d'années. J'ai bien remarqué son pistolet à la taille. Enfin de l'aide. Il s'est présenté comme un flic envoyé en éclaireur pour savoir ce qu'il se passait dans cette région. Il était très jeune... Il a dit qu'il s'appelait Bastien. Il a regardé Lucie, mais avec un regard qui m'a dérangé. Il était quand même beau, et est apparu dans un moment assez désespéré. Je ne sais pas pourquoi, c'est tout ce dont on pouvait espérer, mais je ne l'aime pas. J'ai eu l'impression que Lucie l'attirait. Il s'est approché et a demandé ce qu'elle avait. Lucie a répondu qu'elle s'était fait griffer par ces monstres. Il constata la griffure. Sur sa demande, nous nous sommes assis dans l'herbe, non loin de la rive. Il banda la griffure avec des pansements, et est allé chercher des herbes, dans son sac. Il nous a nourrit, et moi, je le regardais s'occuper de Lucie, sans bouger. Je ne pouvais rien dire. Bastien s'est servi des herbes et lui a donné une partie à boire. Le reste a servi à mettre sur le pansement.

Je suis intervenu, et je lui ai demandé s'il savait bien ce qu'il faisait. Il a soulevé sa tenue, et nous avons remarqué qu'il avait la même griffure à la jambe. Pourtant, il marchait normalement. La blessure n'est pas fatale, même s'il faut la soigner. Manifestement, il savait ce qu'il faisait, ce qui m'agaçait encore plus...

Nous sommes restés dans cet endroit pendant plusieurs heures. Il a dit qu'il était préférable pour Lucie de ne pas bouger. Alors nous avons parlé. Nous lui avons raconté notre aventure, et ce que nous savions des zombies. Lui a expliqué qu'il était là pour comprendre la cause de cette infection, et sauver un maximum de gens. Le héros typique des jeux vidéo quoi. Malgré tout, je ne pouvais pas me résoudre à lui faire confiance. Lucie l'écoutait avec une si grande attention, j'avais l'impression de ne plus exister. D'être tenu à l'écart. Elle a réussi à lui faire promettre de nous sortir de cet endroit vivant. En même temps, je pense qu'il n'aurait pas dit non. A le regarder, je vois comme un rival. Je viens à peine de comprendre certaines choses qu'il apparaît. Pour une fois, je ne veux pas être le perdant.

Les derniers rayons du soleil disparaissent. Même scénario qu'hier, je suis allé chercher les instruments que j'avais besoin dans le sac. En revenant, le feu était déjà allumé. Bastien se tenait à côté de Lucie, et m'a lancé un regard moqueur, en me montrant son briquet. Il m'a dit :

« Tu crois pas que c'est plus simple avec cela ? »

La guerre est déclarée. Cependant, il avait toutes les cartes en mains. C'est lui qui a servi à manger. Quelques rations qu'il a cuit. Un repas chaud fait du bien, c'est sûr ! Mais je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il se rapproche trop d'elle...

J'ai à peine touché au repas. Je ne pouvais pas me résoudre à avaler ce met, pourtant une chance dans notre situation. Je me suis levé, et Lucie m'a demandé où j'allais. J'ai répondu que j'étais fatigué.

J'ai marché jusqu'à un coin assez éloigné du feu, et me suis installé. J'avais espéré qu'elle viendrait me rattraper, mais je l'entendais encore rire avec Bastien. Il a réussi à la faire rire... J'ai à peine réussi à la faire sourire, et je l'ai fait souffrir plus qu'autre chose. Voilà un joli retour de bâton. Je ne pouvais pas dormir. Je ne voulais pas rester avec eux. Je n'avais plus qu'une envie, c'était d'aller me faire dévorer. Je venais de perdre tout ce qui me restait à protéger, à croire. Il est beaucoup mieux formé pour la protéger. Je me sens si inutile...

J'avais envie de me vider l'esprit. De sortir cette fille de la tête. J'ai pensé à partir, loin, seul. Ils seraient probablement mieux sans moi. Je n'avais plus vraiment de raisons de rester de toute façon.

Elle a toujours été inaccessible. Et j'ai toujours voulu me persuader du contraire. Triste sort... Même si je m'en sortais, je pense que j'aurais davantage mal que si je me faisais dévorer. Le mal physique est temporaire, tandis que les cicatrices intérieures ne se referment jamais... On a beau espérer. On a beau penser à autre chose. On a beau s'éloigner. Et même si on oublie, tout nous reviendra un jour.

Les sentiments ne disparaissent pas, ils se conservent. Aucuns médicaments ne peuvent faire partir ce que l'on ressent. Tant que je resterais en vie, le couteau que j'ai, planté dans mon cœur, que le destin décide à remuer quoi que je fasse ne me laisserait jamais en paix. Autant partir... sans retour...

Aussi étrange que ces sentiments, ce couteau me retenait quand même auprès d'elle. C'est comme si je redemandais de la souffrance. Est-ce vraiment cela l'amour ? L'amour n'est pas sensé vous apporter tout ce qu'on désire ? Pourquoi devrais-je souffrir pour elle ? Le pire, c'est sans doute que je le veux... Inconsciemment, mais je savais bien que pour rester avec elle, tout cela ne me lâcherait pas. Après tout ce qu'elle m'a dit, je ne comprends pas. Je reste attaché à une histoire impossible. J'espère que le dénouement est proche...

Je ne pensais pas si bien dire. Des craquements de branches, dans une forêt plongée dans le noir de la terreur. J'avais l'impression que les formes autour de moi se nourrissaient de ma peur. En revanche, la mort ne m'effraie plus. Si c'est cela mon destin, j'attendrai ici. Couché, jusqu'à ce que ma vie s'arrête entre les pattes griffues d'une horrible créature.

Les bruits semblaient bien se rapprocher. On dit que lorsque la mort est proche, on voit sa vie défiler. Pas pour moi. Je n'ai rien vu qu'elle. Je n'avais pas de raisons de penser à autre chose. Maintenant, je sens cette présence debout devant moi. Je fais mine de ne pas bouger. Que va-t-il se passer ?

Les yeux fermés, j'ai senti une main sur mon visage. Je n'ai pas osé ouvrir les yeux. Plus qu'une main, tout un corps s'est retrouvé collé au mien. J'ai ré-ouvert les yeux, et j'ai découvert Lucie, allongée sur moi, comme la veille. Elle m'a demandé si tout allait bien, et je lui ai renvoyé la question. Elle a répondu qu'il ne fallait pas s'inquiéter, et que Bastien avait fait du bon travail.

Je me suis mis assis, détruisant notre étreinte. J'ai regardé vers la forêt, ne regardant que le noir.

Elle a suivi mon mouvement, en silence.
Je ne tenais plus. Il fallait lui dire...

« Bastien... Qu'est-ce que tu lui trouves ? » Ais-je demandé.

Elle m'a répondu que c'était quelqu'un de bien, qui allait nous aider à nous sortir de cet enfer. Oui, c'est sûrement cela.

J'ai refermé mes dents, et dans ma rage, je n'ai plus me retenir... Tout ce que j'ai voulu lui dire depuis la chambre, a éclaté dans ma bouche :

« Je n'ai jamais cessé de penser à toi ! Tout le temps ! J'ai toujours voulu te protéger et compter pour toi ! Et quand j'en ai l'occasion, on m'ôte ma chance ! Tu ne peux pas savoir comme je le jalouse. C'est dur à admettre, mais il fait des choses que je ne pourrais jamais égaler. Depuis tellement longtemps, je te veux ! Et je n'ai jamais rien réussi. Je t'ai fait souffrir. Je t'aime, et je suis tellement pitoyable... »

Je n'ai pas réussi à la regarder. Je voulais seulement qu'elle parte.

Elle s'est tournée vers moi, et m'a obligé à la regarder dans les yeux. Elle n'a lâché qu'un seul mot, qui a résonné dans tout mon être :

« Enfin... »

Je ne l'ai jamais senti aussi proche de moi... Au pied d'un arbre, dans le noir de cette forêt, dans ce moment de terreur, je sens ses lèvres contre les miennes, et nous basculons tous les deux l'un contre l'autre.

J'ai enfin compris que l'amour, ce n'est pas du bonheur. C'est des sacrifices qu'on exige à soi-même pour rendre heureuse une autre personne. Ce sont des choses qui font mal, mais qui nous sont rendu en bien, dont on ne pourrait se passer. C'est en faisant plaisir qu'on reçoit cet amour. Rien ne tombe tout seul, il faut se faire du mal pour aimer... Mais quand l'amour nous est rendu, il n'y a plus de mots pour s'exprimer, mais juste des actes...

J'ai enfin compris...

Nous nous sommes endormis l'un contre l'autre. Ce que j'ai toujours voulu au final. Ce que j'avais toujours espéré. Et je pouvais enfin rêver contre elle. Rêver sans vouloir me réveiller...

Pourtant, le matin s'est levé très vite. J'ai bien senti n'avoir pas beaucoup dormi. Cette fois ci, Lucie s'est réveillée en même temps que moi. J'avoue être un peu perdu, après ce qu'il s'est passé avant qu'on s'endorme. Encore plus perturbant lorsqu'elle qu'elle s'est approché à mon réveil, et qu'elle m'a embrassé pour me dire bonjour. Je crois que je ne réalise toujours pas en fait. Même si commencer une histoire avec elle, c'est comme ma victoire ultime, je ne la ressens pas encore. Trop d'émotions, ou pas assez ? Je suis vraiment un garçon complexe.

Je me suis levé, et je l'ai suivi en titubant. Bastien était assis sur une souche, et nous attendais. En qualité de gardien a-t-il dit, il n'avait pas dormi pour nous garder. Non mais pour qui il se prend ? En tout cas, pour quelqu'un qui n'avait pas dormi, il était bien plus en forme que moi. Mais comment fait-il cela...

Il nous a dit que la meilleure chose à faire, c'était de passer par la ville de Luin. C'est la plus grande ville de la région, qui doit être infesté de zombies. Il veut nous faire tuer ? J'ai répliqué en lui disant qu'il valait mieux rester ici, comme nous étions en sécurité. Agacé, il a répondu qu'on devrait venir nous chercher dans les prochains jours, et que cela se ferait dans cette ville. Il devait réunir les survivants en attendant les secours. Secours qui arriveront on ne sait pas quand, les ordres du gouvernement sont très imprévisibles, et le temps qu'ils se décident nous serions peut être morts... Et puis, de toute façon, mon estomac criait famine et la ville était

au bout de la rivière, à une demi-journée de marche. Je crois que nous n'avions pas le choix. Nous survivrions dans la ville dans ce cas.

Nous nous sommes mis en route. Bastien s'est mis à l'avant comme s'il s'était proclamé chef. Je n'arrive toujours pas à le supporter. Lucie était à côté de moi, et m'a pris la main. Quel bonheur dans ce monde de terreur ! Je voulais bien voir la tête de Bastien s'il se retournait !

Nous marchions depuis peu, lorsque Bastien nous a arrêtés. Il y avait une cabane de chasseurs pas loin. La baraque était lugubre vue de l'extérieur. Bien que je voulais continuer notre route, Bastien s'est dirigé vers la cabane. Lucie l'a suivi. Je ne voulais pas passer pour un peureux, et si Lucie partait, je venais avec elle. Arrivé devant le pas de la porte, il y a eu plusieurs bruits dans la maison. Bastien a attrapé son arme et s'est préparé au pire. Il a poussé doucement la porte, et j'ai sursauté lorsque j'ai entendu un coup de feu... Bastien cria, et s'écroula...

Un flash a traversé mes yeux. Bastien qui s'écroule et qui ne bouge plus ? Ce devait être un mauvais rêve ! J'étais tétanisé par la peur, tout comme Lucie. La porte s'ouvra en grand et nous avons aperçu un homme tenant une carabine dans ses mains, le viseur vers nous. Je n'ai pas osé bouger, ni parler...

Mais à notre surprise, Bastien se releva. L'homme l'avait raté, heureusement. S'il s'était écroulé, c'était à cause du chien de ce chasseur qui lui a attrapé sa jambe.

Le chasseur nous dévisagea, et parcourra nos visages d'un coup d'œil. Après avoir constaté que nous étions encore maître de nous-même, il releva Bastien. Il s'excusa auprès de nous, et nous fis entrer dans sa cabane.

A l'intérieur, il y avait 3 autres personnes. Un deuxième homme portant un fusil, une femme et un petit enfant. Ce dernier devait être tétanisé, car il n'osait pas se présenter à nous. Par les temps qui courent, c'est sûr... L'homme qui nous avait agressés nous a dit être son père, et sa femme était à ses côtés. L'autre homme était un ami de cette famille avec qui il aimait chasser. Il n'avait pas l'intention de nous faire du mal, mais il fallait être méfiant pour l'instant.

Nous avons proposé de nous présenter autour d'une table, posés. Et puis pourquoi pas ? La femme du chasseur s'appelait Maria, j'ai entendu son mari l'appeler ainsi. Lui se nommait Jean. Le petit s'appelait Louis, comme l'autre chasseur. Nous avons fait également nos présentations, sans trop de détails. Ce que nous voulions savoir, c'est la raison de leur cachette ici, dans cette forêt. Eux voulaient savoir ce que nous faisons ici, et ce que nous comptions faire pour la suite. Lorsque nous avons dit vouloir rejoindre Luin, Louis nous a déconseillé d'y retourner. Ils venaient de la ville, et nous expliqua le chaos qu'il régnait. Des zombies partout, des familles retranchées chez eux, des enfants perdues dans les rues en attendant d'être dévorés, des morts de faims, de soif... Des voleurs qui pillent et massacrent les survivants, des hommes devenus fou... Rien que c'est quelques mots m'ont donné envie de vomir. Le petit n'a pas pu se retenir lui... Les quelques bribes de nourriture que Maria a rapporté ne pouvait plus passer dans mon estomac, j'ai préféré refusé de manger plutôt que de tout rendre plus tard. Cela n'a pas dérangé Bastien, qui a commencé à engloutir le plat. Je commence à croire qu'il a perdu toute humanité.

Et puis, malgré tout, il a quand même voulu y aller. Il n'y a pas renoncé. Mais quel fou celui-là. Même cette famille entière a tenté de l'en dissuader. Rien y fait, il ira,

avec ou sans nous. Eh bien s'il veut se faire griller, il ira seul. Je reste assis, et regarde Lucie. Je lui attrape le bras, et lui demande :

« Tu restes avec nous toi, pas vrai ? »

Elle n'a pas répondu... Elle regardait le sol. Elle s'est levée sans rien dire, et a rejoint Bastien, devant le pas de la porte.

Je suis resté la bouche grande ouverte. Elle a dit qu'elle préférait aller aider les autres plutôt que de trembler dans son coin. J'étais déchiré, et tous les regards se posèrent sur moi. Encore cette sensation... Que dois-je faire, bon sang ?...

Plus je réfléchissais, plus le vent semblait se lever. Il claquait contre les murs en bois. Je n'arrivais pas à prendre de décisions. Je ne voulais que partir d'ici, avec Lucie moi. Mais je voulais que l'on soit en sécurité. Serais-je vraiment trouillard ? Ou simplement humain ?

Le petit cria et pleura. Lucie est revenue vers lui avec l'attention d'une mère. Sa propre mère pleurait dans son coin. Je n'arrivais pas à croire ce que je voyais. Lucie ferait une bonne mère. Je suis allé auprès d'elle consoler le petit. Miraculeusement, le petit semblait bien nous aimer, malgré la tempête à l'extérieur. Il avait vite cessé de pleurer. Maintenant, nous pouvions voir un léger sourire. Cela lui a redonné le sien, et le mien. Bastien s'est assis, et j'ai su que nous pourrions passer un peu de temps ici. Il n'y avait rien à dire, juste à consoler.

Lucie était surprenante, et la mère du petit semblait l'admirer tout autant que moi. J'ai bien cru qu'il ne voudrait plus la lâcher ! Je faisais pâle figure à côté d'elle !

J'ai eu un coup au cœur lorsque Lucie s'est tournée vers moi et m'a demandé :

« Tu ne voudrais pas un enfant toi ? »

Je lui ai répondu que si, un peu surpris, elle m'a souri et m'a remercié. Je n'ai pas compris mais il vaut mieux se laisser emporter par la joie du moment.

Cependant la tempête était bien présente. Nous avons entendu des craquelures, des bruits étranges, j'avais un mauvais pressentiment... Même si le centre d'attention était sur nous, je sentais bien que quelque chose n'allait pas. J'avais... chaud...

Des grognements ont surgit... la baraque tremblaient de tous les côtés, et ils sont arrivés... Cette fois, il n'y en avait pas un, mais des dizaines, tous autour de la maison. Nous étions encerclés, sans pouvoir se sortir de là. Les deux hommes ont pris leur fusil, paniqués. Bastien a sorti son arme et s'est préparé à se battre et à fuir.

Nous nous sommes mis au milieu de la pièce, en attendant un dénouement... Mais le petit Louis pleurait tellement qu'il assourdissait nos oreilles. Maria est devenue folle, et a ouvert la porte en s'offrant à ses agresseurs... Le petit Louis n'a pas supporté de perdre sa mère et l'a suivi, malgré que Lucie a essayé de le retenir... Son père a essayé de le rattraper et de sauver sa femme, mais il était trop tard pour eux. Nous avons entendu des cris atroces, inimaginables pendant quelques secondes, et certains zombies sont entrés dans la maison. Louis a chargé sur eux et a tiré, c'est alors que le chien l'a mordu... Il devait être contaminé, car Louis s'est transformé... Je n'ai pas voulu y croire... C'était si irréel, cette situation qui est arrivée à plusieurs familles, et qui allait nous engloutir à notre tour. Lucie cria et son sang s'est rependu par terre. Bastien l'avait mordu... Lui qui avait été attaqué par le chien précédemment... Lucie ne bougeait plus, j'étais seul au milieu de tous.

Je les ai vu se rapprocher, j'ai hurlé, et je me suis endormi, sur ce sol refroidi par la mort..

Ou plutôt réveillé. Ce même cauchemar, que j'avais fait tant de temps avant... J'étais encore dans la forêt, Lucie contre moi, et je n'ai jamais eu aussi peur de ce rêve que maintenant... L'issue est proche.

J'étais fiévreux, j'avais chaud, tellement chaud. Je n'arrivais pas à me lever, et le soleil commençait à peine à se lever. Lucie dormait à poings fermées, et je ne voulais pas la réveiller. Je n'ai pas bougé, malgré toute la sueur qui s'écoulait de mon front, et toute l'humidité dans mes vêtements qui m'empêchait de me tenir tranquille. Mais elle s'est brusquement réveillée. Je crois que c'est de ma faute, même s'il n'a pas voulu l'admettre. Elle m'a regardé et embrassé comme dans mon rêve. Je suis devenu blanc apparemment. Elle a touché mon front et m'a dit que je devais avoir de la fièvre. Elle s'est alors précipitée vers Bastien pour lui demander de l'aide. Eh oh, je ne suis pas mourant non plus... Mais c'est vrai que j'ai du mal à me lever... Elle est revenue avec Bastien, et il m'a porté jusqu'à la rivière. Mon Dieu, quelle force il a dans les bras. Pour pouvoir me porter à bout de bras comme cela... incroyable.

Il m'a déposé dedans et m'a demandé d'attendre là. Il est parti prendre des médicaments dans son sac.

De là où j'étais, j'ai vu que son bagage commençait à sérieusement se vider. Il fallait bientôt faire le plein de vivre, et de médicaments. Il est revenu vers moi et m'a dit qu'il n'avait plus grand-chose et qu'il fallait vite rejoindre la ville au plus vite. Il m'a donné ce qui pouvait agir et m'aider pour un temps. J'avais vraiment l'impression d'être un boulet.

Mais Lucie ne le voyait pas de cet œil-là. Elle s'est mise en sous-vêtements et a plongé dans l'eau. Puis elle m'a demandé de venir ! Incroyable cette fille. Je ne sais pas pourquoi mais j'ai fait de même et je me suis installé. Elle a nagé un peu et est revenue près de moi. Elle s'est à nouveau installée sur moi et m'a regardé en me demandant :

« Tu ne voudrais pas un enfant toi ? »

Oh oh, un air de déjà vu ! Mais elle me demande cela avec tellement d'innocence...

« Oui, bien sûr, et ça me ferait plaisir d'en avoir un très vite... »

Elle m'a souri et m'a dit merci. Comme je l'avais imaginé. Elle est très prévisible. C'est une jeune femme qui est restée gamine au fond, mais qui donne tellement d'innocence qu'elle en devient craquante.

J'ai eu du mal à sortir de l'eau. Elle était fraîche et m'avait redonné de la force. Mais je savais bien qu'une matinée de marche n'était pas négociable.

Lucie est sortie la première et m'a aidé à remonter. Elle est sacrément jolie en sous-vêtements, et je n'ai pas trop osé la regarder. Même si je sais désormais qu'elle a un faible pour moi, même si je doute encore qu'elle puisse m'aimer, je ne tiens pas à faire de bêtises, ce n'est pas le moment. En revanche, elle ne s'est pas gênée !

J'ai bien senti son regard sur moi lorsque je me suis rhabillé. J'étais très troublé. Mais content d'un autre côté. Bref, je n'ai rien dit.

Bastien nous a regardés en soufflant, comme s'il gardait des mômes. Lucie est venue à mes côtés pour me soutenir et Bastien a pris la tête du groupe, comme à son habitude.

Ma tête avait l'air d'une enclume sur laquelle tapait continuellement un marteau. Lucie se tenait contre moi, et m'aidait à marcher. La fièvre me gagnait, et je commençais à avoir des sueurs froides dans tout le dos. Je ne voyais pas bien le visage de celle qui me tenait... Les arbres se donnaient des airs maléfiques, le sol semblait trembler, et j'avais l'impression de faire de sur-place, sans réussir à rattraper Bastien. Pourtant, il fallait tenir. Un scénario de guerre ? Non, et pourtant, j'avais l'impression de porter autant de matériel qu'eux ; je me sentais tellement lourd. Chaque pas aurait pu me faire tomber dans les pommes. Lucie me parlait comme si de rien n'était. Je n'écoutais que d'une oreille, l'autre étant concentrée à tenir pour ne pas finir inconscient sur le chemin. Elle a parlé d'une vie qu'elle voulait, d'un enfant, d'une maison... Je n'ai pas trop compris... Seuls ces quelques mots sont restés en moi.

Pendant que nous marchions, un animal a traversé le chemin. Ce devait être un sanglier. Je me suis alors rappelé de mon rêve, et des animaux contaminés, j'ai pris peur et me suis effondré. Lucie m'a retenu en appelant Bastien, et ils m'ont couché pas loin. Finalement, le dit sanglier n'aura pas jeté un regard sur nous. Lucie a commencé à montrer des signes d'inquiétudes ; Je n'avais qu'un œil ouvert, mais je voyais bien qu'elle comprenait enfin l'importance de mes hallucinations. J'ai même senti une goutte tomber sur mon front... J'ai d'abord cru à une larme, mais il commençait à pleuvoir... Le ciel s'est vite assombri, et me voilà trempé, allongé sous la pluie heurtant ma peau...

Il était trop tard pour construire quelconque abri, alors Bastien et Lucie m'ont amené sous un arbre. Un grand arbre... C'est tout ce dont je me souviens. Combien de temps il s'est passé ? Je ne sais pas... Mais ces secondes, minutes ou heures ont été les plus longues de ma vie. Je suffoquais presque. Non, je n'allais pas mourir cela aurait été improbable. Mais j'étais dans un sale état, on n'aurait pas pu savoir comment je m'en sortirais. Quand je dis qu'ils auraient mieux fait de m'abandonner ici...

Lucie était près de moi, elle me tenait la main. De tous ces moments, elle n'a pas bronché et a gardé un œil sur moi, un peu comme un ange gardien. Bastien devait être plus loin, dans son coin. A quoi devait-il songer ? Ce que nous allons trouver là-bas ? Comment me soigner peut être ? Bof, ce mec restera une énigme pour moi. Toujours est-il que j'ai mal, mais ce n'est qu'un petit prix à payer par rapport à ce que les autres ont dû souffrir. Et puis, avec la personne de mes rêves à côté de moi, je ne peux me plaindre...

La pluie aura cessé dans la journée, sans plus de précisions. Ma tête ne s'est pas calmée, et mon ventre aura eu raison de mes dernières forces. Celui de Lucie aussi. Ce n'est pas pour autant que nous en avons parlé. Nous avons continué de marcher, l'un contre l'autre, jusqu'à ce que nous arrivions devant une petite cabane qui m'était familière... Mon sang n'a fait qu'un tour...

Il ne fallait surtout pas entrer dedans... Nous signerions notre arrêt de mort. J'ai voulu le crier à Bastien, mais je n'y suis pas parvenu... Il a regardé la cabane, comme s'il l'observait dans ses moindres détails. Après l'avoir analysé assez longuement, il a tourné les talons et a continué à marcher. Nous l'avons regardé tous deux, ébahis. Il s'est tourné et nous a dit :

« Bah alors ? Qu'est que vous attendez ? Nous n'avons pas toute la journée. Il faut y aller au plus vite, nous avons déjà perdu trop de temps. »

Première fois que j'étais satisfait d'une de ses décisions. Sans trop expliquer pourquoi, j'ai convaincu Lucie qu'il fallait y aller. Elle qui voulait s'y arrêter pour m'aider, et trouver des médicaments pour moi. Elle est gentille, mais cela aurait pu lui coûter la vie.

Le chemin se sépare de la rivière. Il fallait faire un choix pour continuer. Le mieux étant de continuer vers le chemin, mais on risquait d'avoir des mauvaises surprises. Et dans notre état, nous ne pouvions nous le permettre. Alors nous avons pris l'option compliquée, et nous avons remonté la voie d'eau. Après tout, de l'eau fraîche qui frotte nos jambes ne peut pas faire de mal.

La faim me faisait tourner la tête déjà abimée par la fièvre. Lucie était aussi à bout de forces. J'ai lui ai demandé si elle voulait faire une pause, et elle m'a répondu qu'elle ne serait pas contre. Lucie m'a déposé sur le bord de la rive et est allée demander à Bastien de s'arrêter à nouveau. Evidemment, il n'était pas d'accord. Mais en voyant Lucie insister, il n'a pas su refuser. Elle a du charme, mais là, cela m'a quand même embêté. Je crois qu'il a vraiment un faible pour elle.

Nous sommes restés dans l'eau, assis tous les deux sur un rocher qui dépassait, tandis que Bastien a voulu continuer sa route, comme il ne supporte pas attendre apparemment. Il n'a même pas pensé que si nous nous faisons attaquer, nous serions livrés à nous même. Quel idiot prétentieux je vous jure. Il est revenu quelques minutes plus tard en nous annonçant que la ville n'était plus loin. L'eau qui me frottait les jambes et le bras de Lucie autour de moi m'ont redonné de la vitalité. Je n'étais pas encore assez lucide pour pouvoir me débrouiller seul, mais la fièvre semblait avoir diminuée, l'espace d'un moment en tout cas. De plus, en sachant que nous touchions au but, une dernière énergie venue d'ailleurs m'a poussé à me lever, et à accélérer le pas. Ce sera sans doute une des rares fois que j'ai vu un sourire sur le visage de Bastien...

Après quelques minutes, je voyais effectivement la ville moi aussi. Un peu de courage, et un dernier élan dans ce sprint final et je me sentais déjà mieux.

La rivière s'est arrêtée sur une espèce de lac. Derrière, on pouvait y apercevoir une usine, sans doute désaffectée. Elle avait l'air de tomber en ruine. Un peu plus loin, il y avait la ville. Ce n'est pourtant pas prudent de se lancer comme cela dans l'inconnu. Surtout que nous n'étions pas au meilleur de notre forme. Alors, c'était décidé ! Nous passerions la nuit près du lac. L'exploration de la ville serait pour le lendemain. Le soleil commençait déjà à montrer des signes de fatigue...

Nous nous sommes mis dans un coin près du lac, et nous nous sommes installés. C'est la première fois que nous avons le temps pour se poser confortablement. Bastien a dit qu'il s'occupait du reste, et je l'ai laissé faire. Je suis resté avec Lucie, et nous avons discuté de tout et de rien pendant un moment. Nous arrivions enfin à penser à autre chose qu'à cette catastrophe. Nous avons souri, rit à certains moments. Bastien accumulait les allers retours avec du bois dans les mains. Il nous a finalement interpellé, et nous a dit qu'il y avait des arbustes qui comportaient des fruits rouges. Ni une ni deux, nous avons sauté sur l'occasion pour aller en ramasser un maximum. Bastien a allumé le feu pendant ce temps.

Il y avait un bon nombre de baies sur ces arbres, et c'est une très bonne surprise de savoir que nous pouvions nous remplir le ventre à ce point, alors qu'on pensait devoir tenir jusqu'au lendemain. Nous avons ramené un demi sac pour nous trois.

Une autre surprise nous attendait près du feu de camp. Bastien a montré ses talents de survies et a pêché quelques poissons du lac. Mais je n'ai pas pu m'empêcher de penser à mon rêve. Et avant qu'il ne les mette à griller, je lui ai dit de ne pas le faire. Il m'a demandé la raison, et je lui ai raconté. Je pense qu'il a relié la cabane de mon rêve à la réalité, car il m'a demandé pourquoi j'avais l'air tant inquiet. Lucie n'avait pas tout de suite compris, mais cela valait mieux après tout. Dans un moment de doute, Bastien a lâché les poissons, et nous nous contenterons des baies.

Il n'y avait aucune preuves que la maladie est touché les animaux, mais en temps qu'êtres vivants, ce n'était pas impossible. Après avoir semé le doute, il n'est pas possible de passer outre. Mais les fruits ont été suffisants pour nous rassasier, et c'est l'essentiel.

Nous devons dormir, car une longue journée allait commencer. Le raffut qui venait de Luin était pourtant effroyable aux oreilles. On entendait des cris, des sirènes et autres tintamarres sans discontinuer. La journée, on ne fait pas attention, mais dormir dans ce chahut n'était pas simple. Je n'étais pas guéri non plus, alors je me suis rapproché de la ville en pleine nuit. Je me suis mis à un endroit où je pouvais voir ce qu'il y régnait sans être vu. Lucie et Bastien dormaient tous deux, plus loin près du lac.

Moi je n'ai vu que des jeux de lumières éclatant, des sirènes et des cris, des larmes qui se sentaient jusqu'à l'horizon, au fond de Luin, des incendies et des morts, mais aussi, une lueur d'espoir dans des maisons barricadées, et des appels au secours... Allons dormir, la nuit va être longue...

Chapitre 3 : Luin, ville dévastée...

Je ne peux pas dire que j'ai passé une bonne nuit. J'ai pensé à beaucoup de choses, certaines questions que nous nous posons depuis longtemps, et d'autres qui me traversent l'esprit comme un éclair. Je n'ai pas trouvé de réponses plus précises à ces questions... Ce n'est pas faute d'avoir essayé pourtant. J'ai songé un long moment, ne trouvant pas le sommeil. Ma fièvre m'a également réveillé à plusieurs reprises. L'envie d'aller à Luin s'est transformée en inquiétude, petit à petit. Et la fièvre aura naturellement repris le pouvoir sur cette envie. De toute façon, nous ne pouvions aller contre notre destin. Une seule issue, c'est cette ville. Nous avons fait trop de chemin pour nous laisser abattre.

J'ai entendu hurler toute la nuit. Je ne m'y habituerai pas je pense. Lucie dormait profondément. La pauvre devait être complètement épuisée. S'occuper d'un pauvre type malade comme moi et marcher toute une journée est plus une épreuve qu'autre chose. Je n'ai pas voulu rompre son sommeil, alors je me suis installé dans mon coin, près d'elle, et j'ai passé le plus clair de mon temps à la regarder. La cause pour laquelle je me bats et je résiste se trouve juste devant moi. Pas le droit de montrer un coup de mou.

Le soleil n'est pas encore levé, cependant je suis déjà debout. Je ne bouge pas, et je regarde le ciel encore noir. Aucun moyen de savoir l'heure, mais ce n'est pas le plus important. Les cris et les hurlements auront eu finalement raison de Lucie et Bastien, qui ont ouvert les yeux après une explosion. Secoués par le bruit, ils m'ont rejoint en quelques secondes, et nous sommes allés constater l'accident. Une simple voiture. En flamme. Une femme qui court dans tous les sens avec un volant en main. Elle ne devait plus avoir toute sa tête et a chargé les quelques zombies qui déambulaient pas loin. Le spectacle ne devait pas être très beau. Nous avons entendu des bruits de craquements, des cris s'éteignant petit à petit, qui n'avaient plus rien d'humain. Je n'ai pas osé regarder. A vrai dire, seul Bastien a gardé les yeux ouverts. Lucie s'est mise contre moi et nous avons cachés nos yeux dans une autre direction.

Le comité d'accueil semble être au rendez-vous, même si nous nous en serions bien passés. Est-ce bien prudent d'entrer ici ? Quelle question... Nous connaissons la réponse. Avons-nous le choix ? Non.

Il me faut me soigner, et trouver des vivres. Mais à part cela, savons-nous vraiment ce que l'on recherche ? Je ne pense pas, ou Bastien nous cache des choses. En tout cas, inutile d'essayer de passer en force, ou par cette rue en dessous de nous. La viande fraîche aura attiré quelques convives. Quel moyen avons-nous pour entrer sans risques ? Il va nous falloir du temps pour se pencher sur cette question...

C'est à notre campement que nous nous sommes rendus, tourmentés par cette vision épouvantable dont nous avons été victime. Aujourd'hui, je peux dire que plus rien ne peut me surprendre. J'aurais vu de tout, et pas du bon. Je suis encore terrorisé et dégoûté, mais plus rien ne pourrait me paraître invraisemblable. Je marchais aux côtés de Lucie, qui me regardait. Je la suivais du coin de l'œil alors que j'étais dans mes pensées. Elle semblait attentive à mes pensées, comme si elle tentait de pénétrer à l'intérieur de ma tête. Elle aurait eu raison d'y rentrer, sachant que je ne marchais pas droit. La fièvre l'aura encore emporté. Mais j'étais trop troublé sur le moment pour me laisser dominer.

Ce n'est qu'assis que je me suis rendu compte à quel point je me sentais lourd. Le matin, on est plus vite sujet à des hallucinations, surtout lorsqu'on ne guérit pas, et encore plus lorsqu'on n'a pas les moyens de se guérir. L'air n'arrangeait rien ; l'odeur de chair humaine parvenait jusqu'à nos narines. Nous nagions dans l'horreur. Littéralement. Et c'est baigné dans cette insupportable atmosphère, que je me suis rendormi.

Je ne sais pas quand je me suis réveillé. Nous n'avions pas l'heure. Le soleil était un peu plus haut dans le ciel, et la chaleur pesante commençait à se faire ressentir. J'ai dû faire un effort pour m'asseoir, et la sensation des regards posés sur moi est revenue. Lucie et Bastien attendaient mon réveil. Ils m'ont dit que cela aurait été idiot de me réveiller, étant donné que je n'aurais pas été en état de courir pour échapper aux zombies. Courir ? Non... Un marathon contre les zombies, très peu pour moi...

Pendant que je dormais, ils sont partis ensemble chercher le reste des fruits sur les arbustes. La récolte n'a pas été fructueuse, vu le contenu du sac. En réalité, ils en ont mangé une partie, et ont réfléchi à une stratégie pour entrer dans la ville. Mais en fait, plus j'y songeais, et plus cette idée me paraissait folle. Rentrer dans une ville dont nous ne savons rien, mis à part qu'elle est infestée de créatures, prêtes à nous dévorer, pour attendre des secours qui ne viendront même surement pas. Pourquoi y aller en fait ? Nous étions bien plus en sécurité ici ! C'est en y repensant que je me suis rappelé que nous y allions aussi pour mon état. Etat qui me faisait perdre l'esprit visiblement. Je n'étais pas dans mon assiette. De plus, les vivres manquaient... C'est en mangeant quelques baies que j'écoutais les idées pour entrer dans la ville, que nous allions débattre pour essayer de ne pas se faire attraper.

Les propositions s'enchaînaient, des idées plus ou moins sensés, en passant de la manière douce à la manière forte... Au final, bof. Rien ne semblait intéressant. Lucie préférait en rire, ce qui n'est pas le genre de Bastien visiblement. Lui pour lui décrocher un sourire... Tandis que moi, je n'écoutais que d'une oreille, même pas attentive, et je somnolais au vue des propositions qui s'enchaînaient. Je n'aurais pas émis un son sans que Bastien ne me le demande. J'ai essayé de bafouiller quelque chose, et il a abandonné dans un soupir. C'est normal, je n'étais pas très motivant. J'aurais presque eu l'air d'avoir envie de finir mes jours sur cette pierre sans bouger. Motiver un malade pour qu'il aille chercher la mort, ce n'est pas un travail facile. Enfin, le mieux étant quand même de se rapprocher de la ville, afin d'étudier plus précisément les lieux, en évitant bien sûr de se retrouver avec une bande de mutants derrière soi.

Des remparts, des murs, des rues bondées de créatures... C'est tout ce que nous pouvions voir. Les quelques survivants qui criaient encore ont quand même construit des défenses. Défenses qui nous empêchaient de rentrer, bien bien... Y venir par la rue ? Autant gober du cyanure. Cela fera moins mal ! Les moyens terrestres se résument à se jeter dans la gueule du loup. Ou plutôt des zombies. La meilleure solution serait de nous parachuter. Mais pour cela, il nous faudrait un avion. Quoi que, en même temps, si nous disposions d'un avion, nous ne serions pas là pour en parler. Enfin, je ne comprends même pas pourquoi je pense à ça. Reste les moyens souterrains... Je crois que nous n'avions pas le choix. Il fallait trouver une bouche d'égout, assez sûre pour y rentrer. Qui sait ce que nous allons croiser là-dessous ? D'autres créatures ? Des survivants ? Des questions sans fin qui finissent par me donner une migraine. Je suis sans doute cette petite chose que m'avait décrite le médecin, il y a un moment. Le retour du marteau à l'intérieur de ma tête, comme si j'avais besoin de ça.

De là où nous étions, les moyens de se faufiler dans cet enfer ne sont pas abondants. Ou bien dangereux. Il était inutile de rester encore accroupis, à contempler cette merveilleuse boucherie. Nous n'avions plus qu'à faire le tour. Un tour qui allait me taper sur la tête, avec cette migraine. Mon estomac hurle déjà famine. Ce n'était quand même pas le moment de se plaindre, Lucie avait beau rire, elle ne pouvait cacher la douleur que lui provoquait son estomac. Elle dissimulait également l'attention qu'elle me portait, du coin de l'œil. Tout cela, je le savais. Mais en parler n'aurait rien apporté. La seule chose que je pouvais faire était de tenir le coup, pour qu'elle ne s'inquiète pas davantage. Ce que j'ai fait. Ma tête sifflait, mon corps refusait d'avancer, mon estomac grognait, mais mon envie de la protéger est restée la plus forte. C'est comme un devoir pour moi. Alors je faisais mine de rien. Après tout, tant que je n'avais pas d'hallucinations, on pouvait se dire que tout allait bien !

Nous avons fait un bout de la frontière entre l'enfer et la liberté. Ironique non ? Retourner à l'enfer, car c'est le seul moyen d'être libre. On passera sur ces pensées qui donnent envie de rire aujourd'hui et de vomir auparavant. Les conversations avec Lucie n'évoluent plus... En fait, nous ne savions plus de quoi parler. Je crois qu'être ensemble nous rends nerveux, elle et moi. De plus, la situation ne se prête pas à une aventure tranquille. La dernière fois que nous nous sommes embrassés, c'était quand ? Je n'ai jamais eu de mémoire, mais cela fait un moment... Je suis malade et malgré Bastien, j'ai terriblement envie de retrouver ses lèvres, mais comment le lui dire ?...

Je suis très mauvais pour faire comprendre quelque chose à quelqu'un. Encore plus quand la situation me gêne. Étrangement, je ne perdais pas le moral avec Lucie. Je pense que j'attendais simplement une nouvelle fois une surprise, qui me ferait oublier quelques instants notre situation. Au moins, nous combattions ensemble. Mais quelques moments de tendresse ne seraient pas de trop. Je commence à perdre patience, et plus j'y songe, et plus mon corps le réclame. L'appétit me fait souffrir, mais le plus gros de cette souffrance, c'est simplement être avec elle, et ne pas en profiter.

Au détour d'un chemin, Bastien s'est occupé d'aller voir si la voie était sécurisée. Enfin, c'est ce qu'il a dit. Peu importe tant qu'il nous laisse seul. La ville semblait se

découper entre quatre routes principales qui partaient chacune d'un des points cardinaux. Nous sommes venus par la forêt à côté du lac, entre une de ces routes. De l'extérieur, Luin paraissait immense. Marcher sous la chaleur, avec la faim au ventre, c'est plutôt normal. De plus, chaque coin pouvait cacher un quelconque danger. Ce chemin quittait celui de la forêt, et qui sait ce que nous pouvions trouver derrière ?

Lorsque Bastien s'était enfuit dans le paysage, Lucie s'est retournée, m'a pris les mains et m'a embrassé. Encore plus longtemps que ce que je voulais. Elle s'est lentement dégageé, et n'a pas osé me regarder dans les yeux, lorsqu'elle a dit :

« Pardon, je ne pouvais plus me retenir... » D'une toute petite voie, comme si elle était coupable et gênée.

J'ai souri, elle avait dû lire dans mes pensées. Je l'ai prise dans mes bras et nous avons continué, pendant longtemps... Les mots avaient été remplacés par des gestes. Une si douce sensation que j'ai aimé retrouver...

Je crois qu'elle aussi. Et si c'était nos dernières heures ? Nous avons discuté sans prononcer un mot. Nous nous sommes compris rien qu'en s'embrassant. Pourquoi se cacher ? Nous en avons envie. Il faut en profiter, et personne ne pourrait nous le reprocher. Cela ne devrait pas poser de problèmes à Bastien.

Nous nous sommes quand même emportés... Résultat d'une envie cachée depuis si longtemps, qui a envie de se libérer d'un seul coup. Nous nous sommes collés contre un arbre inconsciemment, et nous ne parlions plus qu'avec nos bouches. Tout notre corps exprimait nos émotions. J'ai senti ses mains se baladant contre moi... Et je l'ai imité, dépassé par les émotions. Je ne pouvais rien contrôler, et j'ai lâché prise sur mes envies et mes pensées. Je ne voulais qu'une chose, qu'elle ose passer ses mains à l'intérieur de ma chemise... Je voulais qu'elle ose, il fallait qu'elle ose... Je n'y arrivais pas moi. Je ne voulais pas qu'elle le regrette.

Mais elle a osé. J'ai senti ses doigts contre mon dos. Nous étions collés, l'un contre l'autre, et dans chaque parcelle de mon corps, je pouvais entendre son corps vibrer. J'ai eu des frissons lorsque j'ai senti sa main chaude contre moi. Sans quitter ses lèvres, nous progressions de plus en plus... Sans m'en rendre compte, j'avais peur. Minime, mais de la décevoir. Jusqu'où cela nous mènerait-il ?...

Pas très loin en fait. Je ne savais pas qu'une voix pouvait perturber autant lors d'un moment de complicité comme celui-là. Bastien était de retour, et de sa voix grave, nous a dit :

« C'est bon, on peut y aller maintenant ? »

Gêné, et assez triste. Il venait de gâcher un beau moment. Le point positif, c'est que nous n'avions plus à faire semblant. Lucie s'est mise contre moi, et nous avons fait le reste du chemin l'un contre l'autre. Bastien était maintenant au courant, même s'il devait s'en douter.

Je me sentais déjà mieux. Lucie est le meilleur des médicaments. Et maintenant, j'en fais une addiction. Je ne pourrais plus me passer de tout ça. Je le savais, et pourtant, je continuais. La folie amoureuse, je savais enfin ce que c'était. Ou plutôt je le comprenais bien. Toutes les deux minutes, si ce n'est pas moins, nous recommencions à nous embrasser. Bastien ne nous regardaient déjà pas souvent avant, mais alors maintenant... De toute façon, cela ne me faisait ni chaud ni froid.

Où nous emmenait-il ? Je n'ai pas fait attention au chemin à vrai dire. J'étais dans mes pensées à travers les yeux bleus de Lucie. J'ai su qu'il avait trouvé un moyen d'entrer dans la ville que lorsqu'il m'a dit que je marchais dessus. La bouche d'égout. On va sentir mauvais...

Bastien est entré le premier, et je suis passé derrière lui. J'ai attrapé Lucie et l'ai reposé en douceur dans ce qu'il semblait être une flaque. Il y faisait bien trop noir pour distinguer ce qu'il y avait dedans. L'odeur nous a attaqué le nez. Elle n'était pas naturelle. Quelque chose doit trainer dans ces égouts, et ce n'est pas là pour nous rassurer. Bastien a sorti sa lampe de poche, et nous étions partis sur une aventure crasseuse et pestilentielle. Pourvu qu'on ne rencontre pas de ces créatures ici. Mais je ne me fait guère d'illusions. Nous sommes déjà dans la gueule du loup.

Un cri a résonné interrompant notre marche entre ces murs froids et vides. Nous nous sommes réfugiés près de Bastien, un danger était proche.

« Bastien, qu'est-ce que c'était ? » lui ai-je dit, en bégayant.

Il ne m'a pas répondu. Sentirait-il aussi de la peur ? Je ne saurais dire si ce que nous avons entendu était un cri humain ou de quelconque sorte, mais il ne fallait pas rester là ! Lucie regardait à droite, à gauche en soufflant si fort que nous entendions les bruits de son cœur.

« Chut ! Taisez-vous ! » Hurla-t-il.

C'était la première fois que je le voyais dans cet état. Rien de rassurant. Pour une fois, il n'avait pas l'avantage... Finalement, il allait montrer son côté humain.

« Courez ! » lança-t-il avant de s'échapper dans une course folle.

J'ai couru sans me retourner. Sans savoir pourquoi. Lucie s'accrochait à ma main, et mes yeux ne quittaient pas Bastien. Mon propre cœur courait plus vite que mes jambes. Il se serait arraché de ma poitrine s'il avait pu.

A gauche, à droite, de la vase au sol qui retenait nos jambes, des filins de lumières se dressant parfois sur les murs à travers les bouches d'égouts, un enfer offert par notre lampe de poche, qui nous guidait vers là où nos jambes fuyaient...

Bastien est tombé et j'ai failli trébucher avec lui. Les cris se rapprochaient. Je n'y avais même plus fait attention. En une fraction de seconde, il s'est remis sur ces jambes et couru de nouveau. Sa lampe était tombée, et il était trop pressé pour la ramasser. Au lieu de cela, il a attrapé une échelle à proximité et s'est dirigé vers la surface.

« Dépêche-toi ! » avons-nous crié en cœur, nos voix éraillés par la sensation de mort.

La lumière s'est dévoilée, nous piquant les yeux, et il est sorti à quatre pattes. Je fais monter Lucie en la poussant et je me suis embarqué avec elle sur les barreaux de l'échelle. Une fois en haut, Bastien a reposé la plaque si vite qu'il a failli écraser mes mains. Exténués, nous soufflons. Nous ne savions même pas où nous étions, mais nous regardons le sol afin d'évacuer la tension. Mes yeux voyaient troubles, et nous étions de nouveau coupés par un cri de Lucie :

« A droite ! Regardez à droite ! » Poussa-t-elle.

Ma tête a instinctivement regardé dans la direction qu'indiquait Lucie. Un spectacle atroce, vu de l'intérieur cette fois. Et un comité d'accueil, ou plutôt un régiment de zombies qui avalaient leur festin.

« Derrière toi Bastien ! » hurla à nouveau Lucie. Elle fut la plus réactive de nous tous, et nous lui devons la vie. Bastien évita un coup de dent mortel, d'une ancienne habitante de Luin. Dans une cette large rue de la ville, les cadavres ambulants s'entassaient par centaines, et c'est l'un de ces groupes qui nous a encerclé ! Notre âme était vendue au diable. Ils étaient beaucoup trop nombreux. Lucie avait décidé de ne pas lâcher ma main, et j'ai vite compris que si je devais mourir, cela ne serait pas sans elle.

Mes yeux ne suivaient pas cette masse abondante de terreur qui s'approchait de nous. J'ai attrapé un pot par terre, et je l'ai lancé de toutes mes forces sur un de nos agresseurs. Il n'a pas réagi, ou du moins n'a pas ressenti grand-chose. Je l'avais plutôt énervé, et il a tenté de m'attaquer. Sans l'intervention de Bastien, je ne sais pas si je serai là pour en parler. Il lui a mis un coup qui l'a projeté au sol.

Une brèche de ce cercle d'effroi ! Ni une ni deux, nous nous sommes échappés du destin funeste qui nous attendait. J'ai fui avec Lucie, à la recherche d'un endroit sûr. Toutes les maisons étaient barricadés ou en flammes. Que je regarde à gauche ou à droite, je n'apercevais que des dizaines de ces immondes créatures. Une chance qu'ils n'aient pas beaucoup de reflexes, même si cela ne les empêchent pas de nous poursuivre. Nous ne pouvions pas retourner en arrière.

« Tiens bon Lucie, il faut tenir bon ! » ai-je laissé échapper. Je ne me suis pas rendu compte d'avoir dit cela.

Les maisons étaient pour la plupart coloré de rouge, preuve du drame qui avait été jeté sur la ville, les rues n'étaient pas dans un meilleur état ; des déchets traînaient par terre, le sang qui s'étaient accumulé sur le sol s'évaporait par les égouts, tout était presque détruit. J'ai évité un obstacle au sol, c'était un panneau de signalisation. En faisant attention, j'ai remarqué le symbole de l'impasse.

Si nous continuons, dans cette direction, s'en serai fini de nous. Un bref coup d'œil arrière m'a permis de me rendre compte de l'anarchie totale derrière nous, et du sort qui nous arriverait si nous ne trouvions pas un moyen de se sortir de ce guêpier.

L'horizon se dessine vers la dernière maison. L'impasse comme je l'imaginai. Je n'étais pas épuisé, grâce à l'adrénaline, mais je ne sais pas pour Lucie. Ces monstres qui n'avaient plus rien d'humain ne semblaient pas souffrir de ce problème de respiration non plus. Inutile de se cacher, nous serions vite débusqués, car ils ne nous lâchent pas des yeux. En levant ma tête vers le ciel, j'ai aperçu en balcon, accessible depuis un arbre.

« Allez, grimpe et grouille ! » m'exclamais-je.

Inutile de le redire deux fois. La troupe de zombies se rapproche dangereusement. Il n'y a plus moyen de faire demi-tour !

Je me suis engagé dans l'arbre, et nous avons grimpé le plus vite possible. Les zombies étaient au pied de l'arbre, et ils bougeaient tellement le tronc qu'il aurait pu s'écraser. Lucie s'agrippa à une branche qui céda sous la pression. Elle m'a presque fait chuter, mais un réflexe lui a redonné prise. La branche assomma quelques zombies sans pour autant leur faire lâcher l'affaire.

Lucie avait le balcon à portée de main. Elle sanglotait, et j'entendais sa peur. Rien à faire pour la rassurer, si elle tombait, c'était terminé.

« Lucie, vas-y ! Tu peux le faire ! On ne peut pas mourir maintenant ! »

Rien à faire, elle ne pouvait pas attraper le bord du balcon. Je l'ai poussé à monter plus haut. Ce n'était pas forcément la meilleure chose à faire, mais dans l'immédiat...

Lorsqu'elle fut sur une branche assez solide pour nous deux, je l'ai rejoint. Nous ne pouvions pas monter trop haut, l'arbre commençait à tanguer beaucoup au-dessus de nous. Là, c'est maintenant ou jamais. Avec un calme déconcertant, au milieu de cet arbre instable, au-dessus de la mort et à quelques mètres la bouée de sauvetage, j'ai plongé. Plongé. Allé au-devant du salut. L'atterrissage ne fut pas bon pour mes genoux, mais j'y étais.

« Lucie, à toi ! Je te rattrape, c'est promis ! Ai confiance ! » Ordonnais-je.

« Non... Je ne peux pas. Je suis désolé, je ne peux pas... » Murmura-t-elle, se raccrochant à l'arbre, terrorisée.

J'ai pris peur en l'écoutant. Peur qu'elle tombe. Peur de ne rien pouvoir faire pour la sauver. Peur de manquer à ma parole. Mais je ne pouvais plus rien faire. Elle devait braver ses peurs, et c'est tout de suite !

« Écoute-moi ! Je suis là pour te rattraper, tu ne peux pas tomber ! Je ne te laisserai pas tomber ! Tu m'entends !? » Hurlais-je.

Elle ne me regardait pas. Elle était obsédée par la hauteur, et les affamés en bas.

« Allez saute ! Je t'en prie ! Ne fais pas l'idiot ! Tu vas le faire ! »

Rien de ce que je disais ne semblait l'atteindre. Rien. Paniqué, j'ai cru que j'allais pleurer. Je sentais déjà en moi mon cœur qui se déchirait en deux, mon corps qui ne tenait plus que par la seule force de l'espoir, mon âme qui voulait s'éteindre afin d'échapper au supplice que je pouvais endurer, en voyant mourir la fille que j'aime. Etrangement, je me suis calmé. Ma voix est redevenue posée. C'est en pensant à ce que je risquais que mon corps n'a pas cédé à la panique.

« Lucie... Si tu ne viens pas, je me jette dans cette foule. » Ais-je dis.

Je crois que cet événement l'a marqué à vie. J'avais les yeux au sol, et elle me regardait. Elle me regardait avec les yeux avec lesquels on regarde un être cher que l'on pourrait perdre. Plein de surprise et de tristesse.

« Si tu ne viens pas, je plonge. » insistais-je. « Inutile d'être arrivés jusqu'ici pour t'abandonner, et que tu te retrouves seule. »

Dans cet abas assourdissant de cris, je me sentais pourtant seul. Lucie m'écoutait aussi comme si j'étais le seul qui rompait le silence.

« Si tu ne survis pas, je ne survivrai pas. J'ai envie d'être lié à toi, et cela même par-delà la mort. »

J'ai levé les yeux et elle avait la bouche grande ouverte, ébahi par ce que je venais de lui dire. Elle savait tout cela, car je lui avais déjà dit, mais tout semblait différent. Tout avait pris de la valeur. La moindre parole avait désormais une importance capitale sur le mental. Elle avait dû remarquer mes quelques sanglots qui s'étaient annoncés sur mon visage. Je crois que c'est la première fois qu'elle me voit pleurer.

Pendant un instant, j'ai cru apercevoir la fille qui me plait tant, celle qui sourit et est joyeuse, innocente pourtant mature, capricieuse mais ayant tellement de compassion à l'égard des autres, le tout dans un sourire. Un seul sourire qu'elle me jeta et que gardait son visage. Un sourire comme avant, que je n'avais plus vu. Un sourire qui redonne de la force, et assez de force pour avoir sauté sans peur, qui avait eu l'air de disparaître.

Elle a atterri dans mes bras, à la façon de deux personnes qui ne s'étaient pas vu depuis très longtemps. Je n'ai pas eu à parler, et elle non plus, j'avais déjà compris à l'avance ce qu'elle voulait dire. Nous nous sommes simplement écroulés par terre, lâchant nos

soupirs et nos souffles exténués après l'adrénaline. Elle a posé sa tête sur mon épaule et j'ai déposé un baiser sur son front. Les yeux fermés, elle a répondu :

« Merci... »

Je lui ai déjà dit de ne pas me remercier... Mais cela donne terriblement de bien.

Le plus dur a été de nous calmer. Les hurlements des monstres se sont évaporés peu à peu, lorsqu'ils ont compris leur défaite. Ils ne nous voient plus, nous sommes sauvés. Pour un temps au moins. Impossible de savoir combien de temps nous sommes restés sur ce balcon, accoudés contre la grande fenêtre, l'un sur l'autre pour se rassurer. Il nous manquait du repos. De plus, j'étais encore malade et toutes ces émotions ne sont pas bonnes pour moi. J'ai éternué plusieurs fois, et cela a attiré l'attention de Lucie.

« Yann, ça va ? » a-t-elle demandé.

Je lui ai répondu que tout allait bien. Elle avait déjà assez souffert, pas besoin qu'elle sache pour mon mal de tête, qui est revenu. Elle a froncé les sourcils, et s'est recouchée contre moi. Une chose m'a traversé l'esprit... Et Bastien ? S'en est-il sorti ? Qui pouvait le savoir ? On sait tous qu'il a les moyens de se défendre, mais il reste humain. Et encerclé par ces monstres, je ne pouvais me prononcer sur son sort. Je l'ai considéré comme mort. Je ne l'ai pas vu se sortir du cauchemar qu'il vivait. Je ne me suis pas retourné, je sais juste qu'il n'est plus avec nous. Maintenant, nous sommes seuls. Elle et moi, cette petite bouille d'ange qui tente désespérément de se reprendre, les yeux fermés et la tête sur mon épaule. Nous sommes vraiment au cœur de l'enfer.

La fenêtre s'est brusquement ouverte, et j'ai senti une lame sur l'arrière de mon cou. Surprise par les mouvements brusques, Lucie s'est dégagee de mon épaule et a regardé derrière moi précipitamment. Je n'ai pas osé bouger, l'acier froid rompant la chaleur de mon corps.

« Non, arrêtez ! » cria-t-elle.

Je ne savais pas à qui elle parlait. La lame s'est retirée et j'ai osé tourner la tête. Une femme était debout, couteau en main et les yeux injectés de sang, refoulant la fureur qu'elle semblait porter en elle.

« Qui vous a permis de monter ? » nous a-t-elle menacés de son arme.

Au moins, elle a compris que nous étions encore humains.

« Nous nous sommes fait attaquer dans la rue, et monter était notre seule chance de survie. » ais-je répondu.

« Pauvres idiots ! Vous n'avez pas vu ce qu'il se passe à l'extérieur !? Quelle est la mouche qui vous a piqué ? Vous voulez mourir ? » S'est-elle exclamée.

Tant de questions qui ruinaient ma cervelle. Le marteau était de nouveau en marche. Voyant mes mains sur ma tête, Lucie reprit en mon nom :

« S'il vous plaît. Il est malade. Nous avons besoin d'aide. »

Cette femme ne semblait pas prête à nous aider. Et je pense que si elle avait pu nous jeter en bas, elle l'aurait fait. Heureusement, une grand-mère est intervenue.

« Claude, calme-toi. Tu effraies ces enfants. »

Cette dernière avait l'air plein de sagesse. Le genre de personnes que l'on croise parfois, qui ont une grande expérience de la vie. Elle n'était plus très jeune de vue, mais possédait la totalité de ses capacités. Elle réfléchissait même plutôt bien.

« Allez relevez-vous. Vous allez rentrer et nous raconter ce qu'il vous est arrivés. »

La femme n'a plus ouvert la bouche. Au contraire, elle nous a aidés à nous relever. Nous l'avons suivi dans leur salle à manger. A côté, il y avait une petite chambre avec un

bébé à l'intérieur. Je l'ai reconnu à ses cris. La femme nous a abandonné pour aller s'occuper de lui. Pendant que nous étions derrière la grand-mère, Lucie m'a demandé à nouveau si je ne voulais pas d'enfant. Ironiquement, je lui ai répondu :

« Bah bien sûr ! Pourquoi pas maintenant ? »

Heureusement que c'est une gentille fille qui ne l'a pas pris mal. Je ne me suis pas rendu compte que cela pouvait être blessant. Elle m'a regardé d'un air d'abord assez agacé, mais cela s'est vite rompu.

Comme dans la majorité des grandes villes, cet appartement n'était pas bien grand. Nous sommes passés devant une salle de bain, une chambre avec le bébé et une autre salle fermée, avant d'aller dans la cuisine. Tout était relié par un grand couloir qui traversait la totalité de l'habitation. Dans la cuisine, la grand-mère nous a présenté 3 sièges, et nous a demandé de nous asseoir. Pendant ce temps, elle a attrapé un peu de café et des gâteaux. Claude est revenue avec le petit dans les bras, n'ayant pas vraiment réussi à le calmer. Avec un petit excès de colère, elle a demandé à la grand-mère de reposer ce qu'elle avait dans les mains.

« Non, mais tu ne vas pas commencer à distribuer nos restes toi maintenant ?? »

« Tais-toi. Regarde-les. Ils ont l'air affamés. De plus, tu es chez moi. Je fais ce que je veux de ma nourriture. »

En effet, nous n'étions pas contre boire et manger. C'est Bastien qui avait gardé le sac. Et nous n'avons pas bu depuis ce matin. Bastien gardait toujours l'eau, d'abord parce que c'était la sienne, et pour « ne pas trop en consommer » disait-il. Au final, s'il est mort, on se sera privé pour rien.

Elle a déposé quelques gâteaux et un peu de café. Après avoir mangé, elle nous a demandé nos noms.

« Je m'appelle Yann, et voici Lucie. »

La grand-mère s'est présentée aussi et nous a dit qu'elle s'appelait Marie. Puis, elle nous a demandé si on était... ensemble... avec un large sourire. Gêné, je n'ai pu sortir qu'un « Euh » long. Lucie s'est collée contre moi, et a dit :

« Comment ne pas l'être ? » avec un air de petite fille enjouée à qui l'ont vient d'offrir un cadeau.

Il n'y a pas de soucis, elle sait comment me gêner. Devant nos deux réactions bien différentes, la grand-mère a eu un éclat de rire. Lucie a ris avec elle, et moi je regardais Claude qui nous observait du coin de l'œil, comme si nous étions des animaux en cage. Elle me fait froid dans le dos.

Après avoir expliqué notre histoire, nous lui avons demandé ce qu'il s'était passé à Luin, et comment ils vivaient.

« Lorsque la catastrophe est arrivée j'étais chez moi. Je n'ai rien vu venir, et c'est ma fille Claude qui m'a averti quand elle est venue avec son fils et son mari. Elle m'a dit qu'il ne fallait pas sortir et nous voilà bloqué depuis maintenant 2 jours. Nos rations de nourritures commencent à nous manquer, et il faudra bientôt songer à repartir chercher de quoi se nourrir. »

Lucie a demandé où était son mari maintenant. Claude lui a répondu qu'il dormait dans la chambre. Lui aussi était malade. J'ai repris la parole :

« Excusez-moi, mais je suis malade aussi, vous n'auriez pas des médicaments ? »

Sans dire un mot, Claude est partie dans la chambre de son mari pour en prendre. Pendant ce temps, Marie nous a indiqué une pharmacie où je pourrais y trouver peut

être quelque chose de plus complet et de plus adapté. Il faut aussi passer au magasin pour se ravitailler. Le plus proche se situe à quelques rues. Mais personne ne sait ce qui pourrait nous attendre là-bas et surtout comment y aller. Nous n'avons même pas dit comment nous sommes arrivés jusqu'ici quand j'y pense...

Claude est revenue avec des médicaments en disant à sa grand-mère que son mari dormait. Après en avoir englouti quelques-uns pour me guérir, elle nous a rapporté quelques vêtements.

« Vous devriez mettre quelque chose, vous ne sentez pas la rose. »

En effet. Après un détour par les égouts, je dirais que c'est plutôt normal. Lucie et moi nous sommes rendus dans la chambre du petit pour nous changer. Bizarrement, cela ne me choquait plus de la voir se déshabiller devant moi, chose impensable il y a quelques jours. Une chance que Claude avait des enfants qui faisait presque nos tailles, et qui dormaient de temps à autres ici. Nous avons appris plus tard qu'ils étaient partis faire leurs études plus loin, et qu'elle n'avait plus de nouvelles. C'est peut être aussi pour cela qu'elle a un caractère si rude. Plongés dans mes pensées, et dans la précipitation de la course de tout à l'heure, je n'avais même pas remarqué que Lucie avait perdu ses chaussures. Elle était pied nus depuis tout ce temps... C'est plus pratique pour courir, mais elle a une belle blessure au pied. Nous avons entendu une voix derrière la porte qui nous a dit :

« Les enfants, si vous voulez prendre une douche, allez-y. Cela vous fera du bien. »

Lucie m'a regardé, aussi rouge que je l'étais, et m'a demandé :

« Tu viens ?... » Avec un air timide que je n'avais pas l'habitude de voir chez elle.

En fait, c'est la première fois que je vais la voir nue... Les sensations avec elle montent crescendo. D'abord dans la forêt, lorsqu'on a dormi ensemble et pris un bain dans la rivière, puis dans le bois devant la ville, où nous nous sommes un peu emportés, enfin devant la vitre du balcon où nous étions plus qu'inséparable et maintenant, la douche ensemble ? Je ne sais plus quoi penser...

Finalement, nous y étions. Devant la douche. Aucuns de nous n'a voulu se dénuder le premier. La question la plus débile à se poser était : « Vais-je vraiment lui plaire ? » Lucie avait beau avoir un talent extrême pour arriver à me gêner, cette fois elle n'arrivait pas à jouer là-dessus. C'est trop important pour se permettre d'en plaisanter. Nous avons donc passé cinq bonnes minutes à se regarder, et à regarder la douche. Mais qu'est-ce qu'on est en train de faire bon sang ?... C'est comme le reste, nous en avons envie, mais le premier pas est toujours le plus compliqué à faire.

Lucie a finalement ouvert la bouche, en me disant :

« Tu ne veux pas plutôt te doucher habillé ? »

Cela sonnait comme une provocation, et d'une ironie monstrueuse. Histoire d'en rajouter, elle a conclu par :

« Tu sais, si tu n'arrives pas à te décider à te mettre nu, je peux t'aider à te déshabiller. » avec un ton de voix à la limite du naturel.

Voilà. Me voilà plus que gêné. Elle a ri. Evidemment. La douche m'a paru comme une mauvaise idée après cela. Je ne la regardais plus. Je regardais dans le vide. Elle s'est approchée et m'a prise dans ses bras, en murmurant :

« Ça va aller... »

Forcément que ça va aller. C'est elle qui a fait le premier pas, et j'ai suivi. Nous sommes entrés sous la douche, et ce fut un moment de détente qui se fait rare aujourd'hui. Plus

d'ironie, plus de sarcasmes, plus rien à par un moment de plaisir que l'on profite et que l'on vit, comme si c'était la dernière fois.

Une fois sorti, je ne m'en suis pas remis. Lucie, quant à elle, cela lui a remis les idées en place. Elle aurait pu sauter partout comme une puce. Elle est incroyable cette fille.

Séchés et rhabillé, nous sommes retournés auprès de Marie, encore plus complices qu'avant. Elle n'a pas eu à demander si la douche s'était bien passée, rien qu'à voir le sourire de Lucie qui me tenait la main, il fallait être aveugle. Moi j'étais plutôt réservé, comme d'habitude. Je n'osais pas dire que j'avais adoré me retrouver sous l'eau avec elle...

C'est tout nouveau pour moi. Maintenant, il fallait laisser cela de côté, et profiter du temps que nous avons pour échafauder un plan afin de nous rendre à la pharmacie et au magasin. Plus facile à dire qu'à faire.

Personne n'avait de solutions, et on avait beau retourner le problème dans tous les sens, cela ne changera absolument rien. Il était 16 heures. Mis à part les quelques gâteaux qu'on a mangé en arrivant, nos estomacs ne tenaient plus. Claude l'avait bien compris, et est allée chercher une des allumettes qui lui restait. Nous allions manger un repas, maigrichon certes mais un repas, à 16h. Oui, pourquoi pas ? A la manière allemande. De toute façon, inutile de tenter de réfléchir entre nos estomacs, les cris du petit, et la sensation de mort qui pèse sur nous. Au lieu de cela, nous avons quitté la table jusqu'au moment où nous mangerions, et Lucie est allée s'occuper du petit. Claude nous a dit qu'il l'avait appelé Luc. Je suis allé près d'elle, et vraiment, elle ferait une bonne mère. Je suis admiratif devant sa façon de faire. Elle s'est retournée et m'a dit de nouveau :

« Vraiment, tu ne veux pas d'enfants ? »

Irrécupérable mais mignonne. Je lui ai répondu que ce n'était pas le moment de penser à cela. Elle a répliqué en disant qu'on pourrait peut-être plus jamais y penser. Elle aime se réfugier dans les rêves semble-t-il. Pas moi. Les rêves ne se réalisent pas. Et même si c'est le cas, on fera toujours plus attention au petit détail qui nous ennuiera forcément. Je préfère encore vivre sans rêves, mais juste avec des envies.

Lorsque les pommes de terre étaient cuites, nous avons été appelés. Luc nous voulait plus quitter Lucie, pas très étonnant. Elle l'a prise dans ses bras pour manger. Quelques patates et des haricots, en portions réduites, preuve du peu de vivres qui restaient. Le père de Luc nous a rejoints pour manger un peu, car il n'avait pas non plus mangé à midi.

Il avait le teint très pâle, et nous a à peine dit bonjour. Je ne sais pas s'il était vraiment conscient de ce qu'il se passait, car sa femme n'a pas tellement fait attention à lui.

Pendant le repas, nous avons demandé comment Claude et son mari était revenus ici. Par voiture a-t-il répondu. Ni plus, ni moins. Ce serait du suicide de tenter de traverser les rues avec maintenant. La ville n'était pas dans le même état auparavant.

Avant la fin du repas, nous avons entendu de l'agitation dehors. Claude est partie près du balcon observer ce qu'il se passe. Nous sommes restés finir notre assiette.

Dans les escaliers de l'immeuble, il commençait à y avoir du mouvement et des bruits peu rassurant. Ces bruits se faisaient ressentir jusque devant la porte. Tout le monde écoutait et finalement, le père en a eu marre et est allé demander de faire moins de boucan. Claude est revenue rapidement en racontant qu'il y avait de plus en plus de monstres qui se réunissaient près de la propriété :

« C'est vraiment angoissant maintenant... »

Elle n'eut pas le temps de finir sa phrase qu'elle fut coupée par un cri devant la porte...

Claude cru reconnaître son mari, elle se précipita vers l'entrée. Nous l'avons suivie affolés. Lorsque nous sommes arrivés à sa hauteur, nous l'avons vu allongé sur le sol, dans barbotant dans le sang de sa blessure au cou. Je n'ai pu m'empêcher de lâcher :

« Eh merde ! » ais-je dis.

Les zombies avaient infestés l'immeuble, il fallait bien que cela arrive. J'ai refermé la porte comme j'ai pu, le monstre s'accrochant à la paroi du mur. Claude était sur le sol, elle criait, Lucie avait beau lui dire de s'éloigner, elle devenait vulgaire. J'ai cru qu'elle allait la frapper... J'étais également prêt à m'emporter... Claude était sur son mari, en essayant de lui faire un garrot avec ses mains...

« C'est inutile ! Eloignez-vous de lui ! » Ais-je hurlé à plein poumons, tout en retenant la porte.

Marie est allée chercher d'urgence un foulard. Seuls Lucie et moi savons ce qu'il allait se passer. Claude a répondu vulgairement :

« Ta gueule toi ! Laissez-moi ! » En me regardant.

Lucie est partie chercher le petit qui était encore dans la salle à manger, il ne fallait pas qu'il reste seul. Le pauvre ne savait pas ce qu'il se passait et a commencé à hurler et à pleurer dans tout l'appartement. Lucie faisait ce qu'elle pouvait pour le calmer, en vain. Malheureusement pour nous, nous avons vu juste... Alors que Claude regardait son petit, à quatre pattes sur son mari, il s'est réveillé et l'a mordu.

J'ai ordonné à Lucie de se sauver avec Marie. J'ai lâché la porte, et je les ais rejoins, il était trop tard pour les sauver. L'immeuble est condamné, il reste juste le balcon qui offre un accès à l'extérieur. Nous avons cherché un moyen pour nous échapper. Il y avait du monde en bas, et l'immeuble était trop haut pour le grimper, surtout avec le petit et la grand-mère.

« Il y a un escalier de secours de l'autre côté de la propriété ! Il mène au parking à l'extérieur ! Dépêchez-vous ! » Dit-elle au plus fort de sa voix.

Les zombies sont d'ores et déjà dans la maison, et on commence à les entendre arriver. Pas le choix, il faut grimper à l'étage supérieur ! Lucie m'a confié l'enfant, et je l'ai déposé sur le balcon au-dessus du nôtre. En m'accoudant à la barrière, j'ai fait monter Lucie en vitesse, et j'ai ordonné à Marie :

« Venez vite ! Je vous fais monter ! »

Elle s'est retournée vers moi, et m'a répondu :

« C'est inutile. J'ai les os trop fragiles pour ça. Ma fin approche, sauvez-vous je vais les retenir. »

Sur ces mots, elle est repartie vers la cuisine sans que je puisse l'en empêcher.

« Hé merde ! » Ais-je repris de nouveau.

J'ai grimpé comme j'ai pu, en m'aidant de Lucie et nous avons pu entendre un cri de Marie, synonyme de sa disparition...

« Allez, traverse l'appartement ! » Ais-je dis à Lucie.

Nous commençons déjà à être essoufflés. L'escalier de secours était accessible depuis le couloir de l'escalier principal. Heureusement, les zombies ne sont pas encore arrivés par là ! Ils se sont tous dirigés au premier étage, là où ils avaient accès à la famille de Marie.

« Allez, ouvre-toi saloperie de porte ! » ais-je râlé.

« Regarde Yann, quelqu'un a bloqué la porte ! »

Avant que la catastrophe ne prenne cette ampleur, quelqu'un a dû verrouiller toutes les portes afin d'éviter que les zombies ne rentrent dans la propriété, mais maintenant, on ne peut plus sortir !

Je me suis énervé contre la porte, la claquant comme j'ai pu, entre les cris de Luc, en essayant de la défoncer. Rien à faire, nous étions bloqués. Condamnés !

« Suis-moi Yann ! »

Nous avons avalés les marches quatre à quatre, à bout de souffles jusqu'au dernier étage. Malheur, la porte est également fermée ! Trop tard pour redescendre ! Nous avons montés cinq étages, inutile de retourner en bas, ce serait du suicide ! Les zombies ont dû avancer !

« Yann ! En bas ! »

Ils commencent à monter, ils tapent contre les portes !

Dans la panique, je commence à tambouriner contre celle qui nous bloque, en espérant réussir à passer.

« Regarde, devant les escaliers ! » m'a crié Lucie, tenant le petit Luc.

Une barre en fer s'était décrochée de cette vieille cage escalier et trainait près des marches. J'ai frappé la porte à grands coups, sans qu'elle ne cède. La porte était à l'image de l'escalier, elle commençait à vieillir. On devait pouvoir la briser ! J'ai tenté de la défoncer, encore et encore. Luc pleurait et Lucie était effrayée par les zombies qui montaient de plus en plus haut. J'ai alors senti une craquelure dans la porte ! J'ai persévéré, pour attraper notre seule chance de survie, jusqu'à me briser l'épaule afin de s'échapper. Les zombies sont un étage en dessous du nôtre !

« Pitié, ouvre-toi ! »

Et elle s'est enfin décrochée. Je suis tombé sur la porte, mais elle a cédé.

« Vite, viens avec moi ! » m'as-dit Lucie.

En me relevant, je suis allé prendre la barre de fer, et nous avons dévalé les escaliers. Une fois dans le parking, il n'y avait pas de zombies en vue, une chance ! Mais on fait quoi maintenant ?! Pas question de sortir dans la rue, on se ferait bouffer ! On ne peut pas remonter ni se cacher !

En courant dans l'allée des voitures, Lucie s'est arrêtée, en montrant du doigt une voiture :

« Regarde, il y a encore les clés sur le contact ! »

J'ai pris ma barre, et nous sommes entrés en la fracturant. J'ai essayé de la démarrer, comme j'ai pu, jusqu'à ce qu'elle veuille bien nous laisser partir. J'ai juste omis que je n'ai pas le permis, et que je viens seulement d'apprendre à conduire !

A l'extérieur, les zombies se sont réunis dans la rue, et nous ont attaqués. J'ai dû naviguer entre les carcasses de voitures, les déchets et les zombies, mais la voiture n'allait pas supporter ça bien longtemps...

« Regarde là-haut ! C'est le sigle de la pharmacie ! »

Pas le temps de regarder, il faut que je fasse attention à ne pas nous tuer !

Et ce qui devait arriver arriva... Nous avons quitté la route, et j'ai perdu le contrôle du véhicule. Lucie cria, au moins aussi fort que Luc. Nous avons traversé un jardin, puis nous avons percuté une clôture et enfin une véranda. La voiture s'est immobilisée, et nous étions bien secoués à l'intérieur.

« J'ai cru mourir » Ais-je lancé à Lucie.

Elle ne répondit pas, et le petit continua à hurler. Je l'ai secoué de mes deux mains.

« Lucie ? Lucie ?! Lucie !!!... »

Elle ne répondait plus. Malgré que les zombies aient renoncés à nous poursuivre, il ne fallait pas rester là ! On voyait la pharmacie d'ici ! On aurait un refuge. On ne peut pas passer par la route malheureusement, mais on trouvera une solution dans la maison !

« Lucie, réveille-toi ! Ne me fais pas ça ! »

Elle a enfin ouvert les yeux, et m'a tenu la main.

« C'est bon, je suis là, ne t'en fais pas... »

« Comment je ne pourrais pas m'en faire ? Viens vite, entrons dans la maison ! »

Je l'ai aidé à sortir, et j'ai pris le petit. Je lui ai mis la main devant la bouche afin qu'il ne nous fasse pas repérer. Lucie quant à elle s'est accoudée à mon épaule pour marcher.

« Tu es sûre que ça va ? » Lui ai-je murmuré.

« Ne t'en fais pas... »

Nous sommes entrés dans la maison, et nous sommes montés dans le grenier. La maison était déserte. Il y avait des traces de luttes, et du sang en bas. Les propriétaires avaient dû être transformés. Pour ne prendre aucuns risques, nous sommes donc allés au plus haut. J'ai laissé Luc avec Lucie, et pendant ce temps, j'ai fait le tour de la maison, pour voir si tout était sécurisé, et s'il y avait des vivres ou des choses qui pourraient être utiles. En ayant vite fait le tour, j'ai trouvé quelques gâteaux, un briquet, des allumettes, quelques couteaux et un sac. Je suis passé par la salle de bain pour y trouver quelques médicaments. Malheureusement, toute la salle de bain était détruite, et je n'avais pas vraiment envie d'aller fouiller dans ce massacre. En allant dans la cuisine, j'ai cherché désespérément du lait pour le petit, mais je n'ai rien trouvé. J'ai juste rapporté de l'eau pour nous. Le pauvre avait faim, et il le faisait savoir. On l'entendait jusqu'en bas. Je suis monté en sursaut pour essayer de le calmer, et j'ai trouvé Lucie allongée, la main sur le front. Je me suis assis près d'elle, et je lui ai demandé où elle avait mal :

« A la tête, c'est trop pour moi ces expériences... En plus, Luc n'arrête pas de crier, j'ai mal... »

Je ne pouvais pas faire grand-chose... Les médicaments que j'avais pris sont restés chez Marie. La pharmacie est à côté, il faut aller y faire un tour pour elle. Retournement de situation, c'est à moi de prendre soin d'elle. Je ne peux pas laisser le petit ici, il va la tuer de ses cris, et il pourrait même attirer les zombies. Il faudrait vraiment que je lui trouve à manger.

Je l'ai pris avec moi en bas, et j'ai cherché de quoi le rassasier. Rien à faire... Il n'y a rien... Rien. Et je prends trop de risques à l'emmenner en bas. Je suis remonté auprès de Lucie, et je lui ai dit qu'il n'y avait pas moyen de le calmer... L'électricité est coupée, et il n'y a plus de frigo. Elle allait mal je le sentais. Peut-être qu'elle était blessée ?

J'ai regardé, et j'ai constaté que sa blessure au pied s'était écartée à nouveau... Elle avait beaucoup plus de mal à marcher, et ce n'était pas rassurant. J'espère qu'elle n'est pas infectée... Je n'ai rien pour la soigner...

« Je peux marcher, et on peut continuer Yann... J'ai juste besoin de dormir un peu... » Dit-elle à bout de forces.

Par respect pour elle, je l'ai installé sur un vieux canapé qui trainait dans le grenier, et je suis descendu avec le petit dans une des chambres. C'est décidé, nous partirons à la tombée de la nuit. Le briquet et les allumettes nous serviront pour nous éclairer. Je prendrai quelques bouts de bois dans le jardin, et nous iront à la pharmacie, ensemble. Comment ? Les toits sont reliés entre eux, et c'est une chance de pouvoir passer par cet

abri de luxe. Cependant les cris de Luc risquent de nous poser un problème... Il m'empêche de réfléchir. Alors en hauteur, il va nous faire repérer. Bon, et aussi il faut trouver le moyen de le nourrir, il pourrait y avoir du lait en poudre à la pharmacie ? Je n'en sais rien... Que faire ? De toute façon, nous n'avons plus le choix...

Le soleil se couche. J'ai supporté les cris stressants de ce pauvre petit qui agonise. C'est une véritable souffrance de le voir ainsi. Lucie est descendue la première. Elle m'a dit que ça allait déjà mieux. Et moi, je la regardais boiter, accrochée à la rambarde, les yeux fatigués et le teint blanc. Pas convaincu qu'elle aille mieux, mais on a plus de chance de pouvoir dormir dans la pharmacie, en espérant qu'elle ne soit pas détruite, il ne manquerait plus que cela...

Pour aller sur les toits, nous sommes passés par l'extérieur. Cette maison n'avait pas la chance d'être relié aux autres par son toit, mais la résidence voisine l'était ! C'était un bâtiment à toit plat, comme on peut en voir dans des grandes villes, qui sont reliés les unes aux autres de cette manière. D'ailleurs, la maison dans laquelle nous nous sommes réfugiés faisait un peu petite dans le décor de ces nombreux appartements, tout autour. Enfin, nous avons traversé le jardin, en s'arrêtant pour prendre quelques morceaux de bois. Etrangement, le petit a tellement crié qu'il s'est endormi. Il doit être à bout... Lucie l'est aussi. Je la vois, pas très loin, marchant comme elle le peut sur la pointe du pied droit pour avancer. La pénombre s'était installée, et il ne fallait pas se faire repérer. Ce n'était pas encore nuit noire, mais pour notre sécurité, il valait mieux emporter quelques « mini-torches ». J'avais peur de me retrouver face à une porte complètement fermée à clé, sans possibilités de l'ouvrir. Et en effet, cela n'a pas manqué ! Une fois qu'on a traversé le jardin, briquet en main, sans avoir encore allumé le bout de bois, nous nous sommes heurtés face à une porte sécurisée. Quartier de riches. Impossible de l'ouvrir comme cela.

Heureusement, l'escalier de secours est de notre côté. Mais j'ai peur que l'on ne monte pour rien et je n'ai pas envie d'infliger ça à Lucie.

« Je monte le premier, et je te descends te dire si on peut y aller. D'accord ? » Ais-je murmuré.

« Très bien... Fais vite... » M'a-t-elle répondu.

Je suis monté, grimpant les escaliers deux à deux, en essayant de faire le moins de bruits possible. Pas toujours facile avec des escaliers métalliques. A mi-hauteur, je prends conscience du mal que va avoir Lucie pour monter tout cela, et je me demande si c'est vraiment une bonne idée.

Une fois en haut, je me suis aperçu que la porte, aussi métallique que les escaliers, reflétant tout son rouge par la lumière du briquet, était bloquée par une chaîne. Bah voyons ! Je m'en serais douté !

Je suis donc redescendu, marche par marche, doucement, en me demandant ce que nous pourrions bien faire. Inutile de tenter de passer par la rue, ce serait comme passer dans un champ de mine, en pleine nuit. Arrivé à mi-hauteur, j'ai entendu un petit cri. Luc s'était réveillé !

« Eh merde ! »

Je commence à dévaler l'escalier de secours, cet escalier replié sur lui-même, tournant encore et encore, en écoutant les pleurs du petit. Ces gémissements ne sont pas restés sans écho, et on entend les bruits des monstres qui se rapprochent ! Au non !!! Pas ça !

« Lucie ! Monte vite, monte ! »

Et moi je continue à dévaler les escaliers, en ne sachant pas quoi faire... J'ai peur qu'elle se fasse attraper, elle n'arrivera jamais à monter toute seule... Pitié, pas ça...

Je vois toute notre aventure se finir maintenant... Nous ne pouvons pas reculer, et nous allons être bloqués en haut. La meilleure chose à faire serait encore de mourir en sautant... J'entends les gloussements des zombies qui se rapprochent. Je vois enfin Lucie, elle ne monte que quatre marches lorsque j'en descends une vingtaine ! Quel cauchemar...

« Vite, agrippe-toi à moi ! » ais-je crié à Lucie.

C'est comme cela que j'ai dû refaire tout le chemin inverse, alors que j'étais déjà essoufflé, en portant Lucie contre moi, alors que la mort semblait nous rattraper. Marche par marche, cela devenait de plus en plus dur. Non, il ne faut pas lâcher. Non, je ne peux pas lâcher !

« Yann, laisse-moi, et sauve toi. Sauve ta vie ! Prends le petit et sauve-toi ! »

« Jamais ! On se sauve ensemble ou on meurt ensemble ! »

« Laisse-moi, je ne veux pas que tu meures à cause de moi !... »

Je ne lui ai plus répondu. J'avais ce regard pensif, ce regard que l'on porte à chaque marche, là où on voit on funeste destin si on ne peut s'en sortir. On y voit un épisode de notre vie sur chaque marche. On y voit les moments heureux et de doutes, les moments joyeux et les malheureux, les promesses tenues et celles non tenues...

Chaque marche était un palier de plus à franchir. Mes muscles flanchent. La dizaine d'étages à monter à pied en portant quelqu'un vous tue à petit feu. Et je n'ai pas le droit de trainer. Je ne suis pas à la moitié que ces monstres commencent déjà à monter ! Luc pleure, Lucie pleure. Elle continue de me dire de la lâcher, mais je n'écoute plus. Je suis dans mon monde fermé. Je n'entends plus rien. Je ne ressens plus d'espoirs, ni de colère, la seule chose qui passe en boucle dans mon esprit, c'est le sort qui pourrait nous attendre.

Il n'y a pas moyens, il me reste plus qu'un quart de l'immeuble à monter, et j'ai perdu déjà trop de forces. Les zombies montent plus vite que moi. De toute façon, je sais que même si nous arrivons en haut, nous sommes perdus. La chaîne qui retient la porte nous bloque. Je continue de monter, alors que les zombies sont deux étages en dessous...

Heureusement qu'ils ne vont pas très vite.

Et ce bébé qui pleure... J'ai limite envie de le lancer en pâture à nos assaillants !

Il ne me reste plus qu'un étage à grimper. Les zombies aussi pour me rattraper. Il est temps de sortir les couteaux. J'ai demandé à Lucie avec un calme de colonel de prendre quelques armes dans mon sac et d'en prendre pour nous deux. D'abord elle est restée de marbre devant ma réaction, puis elle s'est exécutée.

Nous sommes enfin devant la porte... Je m'écroule, les zombies seront là dans quelques secondes.

« Yann, ça va ?! »

Comment veut-elle que ça aille ?

« T'occupes pas de moi et cherche un moyen de passer ! » lui ai-je dit en s'étouffant dans ma toux.

Elle scrutait la porte, et la paroi, tandis que je regardais les monstres monter. J'ai saisi mon arme, et je suis allé à leur rencontre. Paniqué, s'il fallait mourir, je voulais être le premier.

« Yaaaaaaaaaann ! Reviens !!! » Ai-je entendu dans le bruit sourd des escaliers, à travers les cris du petit et des gloussements assassins des zombies, dans ce vide froid que la mort faisait peser sur moi.

Je les voyais maintenant. Ils étaient un peu en dessous. Eux aussi m'avaient vu. Ils lançaient des regards meurtriers depuis leurs yeux injectés de sang. Il devait y en avoir une dizaine. Je suis resté pétrifié devant la mort, c'est le cas de le dire. Je n'ai pas réussi à aller au contact, où je serais vite devenu l'un des leurs. J'ai lancé les quelques couteaux sur eux, le briquet et même le sac. Lorsque je n'avais plus rien, je suis remonté en vitesse.

Au moins, j'ai fait ce que j'ai pu pour gagner un peu de temps... Mais je ne peux pas encore me résoudre à mourir, même si je le voulais... Dans ma tête, j'aurais voulu mourir pour Lucie, mais j'ai échoué. A nouveau.

« Remonte ! Grimpe à la porte ! »

Quand je suis arrivé en haut, Lucie était de l'autre côté, en me hurlant de grimper. Comment avait-elle fait avec sa jambe, en plus en ayant passé le petit ! Elle était allongée par terre, et s'est relevée lorsque j'ai grimpé. Elle a attrapé mon bras de toutes ses forces, et tandis que je glissais sur la clenche, elle ne me lâchait plus. Les zombies étaient derrière, ils ont attrapé ma jambe.

Lucie poussa un cri.

« Mais putain, tu vas passer ! » a-t-elle hurlé.

Mes agresseurs ont décidé de s'y mettre ensemble pour m'arracher la jambe... Je l'ai agité de toutes mes forces, frappant chacune de leurs têtes, dégageant leurs mains qui aspiraient à me retenir en enfer. Mais comme quoi, tout fini par payer. J'ai été trainé dans les barbelés, qu'une personne a sûrement installés après leur invasion. J'ai essayé de ne pas m'érafler la peau, mais mon bras gauche porte encore les blessures du métal qui m'a retenu. Mais je suis passé, et en un seul morceau. Lucie s'est allongée, et je suis retourné près d'elle. La fièvre l'a repris... Mais comment a-t-elle fait pour passer ?

Lorsque j'ai regardé, je me suis rendu compte qu'elle est passée aussi dans les barbelés... Elle portait des griffures sur toutes les parties de son corps. Elle s'est arrachée la peau pour passer avec le petit, qui n'avait rien. Elle a dû le porter à bout de bras lorsqu'elle est passée... Elle s'est torturée pour donner la vie à Luc. Les zombies tapaient contre la porte, mais nous savions qu'ils ne passeraient pas. Lucie s'est endormie, malgré tout le boucan qui régnait autour de nous. Je n'ai pas tardé à faire de même. A la belle étoile, complètement à découvert, entre le grillage qui tapait dans tous les sens et les hurlements incessants de Luc.

Nous nous sommes réveillés lorsque le soleil a effleuré nos blessures. Encore en vie, les zombies étaient partis. Une fois debout, nous n'arrivions pas à marcher droit. J'ai pris Lucie entre mes bras, et je lui ai demandé :

« Tu vas bien ?... »

« Tu m'as sauvé la vie... » M'a-t-elle répondu.

Oui, c'est vrai. J'ai toujours voulu être utile pour elle, et ne plus être un boulet. Je l'ai sauvé, mais c'est moi qui l'ai attiré dans cet endroit. Et puis... Elle est encore en vie, mais... pour combien de temps ?... Je ne pourrais pas tenir encore bien longtemps dans cet état. A nous regarder, on a l'impression de voir deux blessés d'une guerre, qui ont traversés des remparts. Nos vêtements, presque neufs hier, n'étaient plus que des

morceaux de chiffons collés les uns aux autres, et notre peau portait encore les traces de sang que nous avons hier. Je ne suis jamais passé si près de la mort...

Nous nous trainions comme nous pouvions, jusqu'au toit de l'immeuble qui comportait la pharmacie. J'espère y trouver tout ce dont on a besoin...

Luc ne braillait plus. Il n'avait pas mangé depuis presque 16 heures. Il ne va pas tenir si ça continue comme cela, c'est urgent maintenant. Nous sommes entrés dans l'immeuble, la porte n'était pas fermée heureusement. Aucune traces de lutte à l'intérieur. Quel que soit l'étage. On dirait plutôt un abri pour survivants ! Une fois en bas, nous entrons dans la pharmacie. Je commence à chercher dans les médicaments restants, bandages et sparadrap. Un homme a surgit derrière nous, pointant une arme à feu.

« Qui vous a autorisé à venir ici ? Dégagez ! » A-t-il réclamé.

Lucie n'était plus effrayée par les armes, elle avait vu bien pire et moi aussi. Elle a répondu calmement, pendant que je continuais à fouiller :

« Nous sommes malades et blessés... Nous voulons juste survivre. »

Heureusement que le petit dormait, car sinon, je pense que ce gars aurait pété un fusible.

« Non, mais vous ne vous rendez pas compte ? Les médicaments sont des ressources tellement précieuses aujourd'hui... Ce sont les miens et vous croyez que je vais les distribuer à quiconque vient en chercher ? Vous avez cru être avec Saint-Pierre ou quoi !?! »

L'humour aujourd'hui m'agace au plus haut point. J'aimerais lui mettre une bonne raclée à ce type, mais c'est son arme qui m'en dissuade. Il nous aurait jeté dehors sans comprendre cet enfoiré. C'est dans ces moments qu'on regrette l'hospitalité de Marie.

« Enfoiré d'égoïste... » Lui ai-je murmuré.

« Sale petit rat, tu crois que je ne t'ai pas entendu !?! » a-t-il gueulé en m'agrippant. « je devrais te tuer tout de suite, morveux ! »

Lucie regardait ce con se mettre en spectacle tout seul, et n'a rien pu dire.

« D'abord, tu vas lâcher ce gamin, et ensuite on va parler avec eux, tu veux bien Marc ? »

Cette voix provenait de la porte par laquelle nous sommes entrés.

« Mais Bastien... Ils vont attirer des saloperies sur nous ! »

Bastien ? Et oui, je vous laisse deviner qui est entré par la porte. Et je vous laisse deviner qui lui a sauté au cou lorsqu'il est apparu. Et enfin, je vous laisse deviner celui qui le préférerait mort en fin de compte. Pas très compliqué à comprendre.

Enfin bon, s'il pouvait fermer la grande bouche de cet idiot et nous aider à nous soigner, je ne pourrais lui en être que reconnaissant. Etrangement, quand je lui ai demandé comment il s'en est sorti, il ne m'a pas répondu. Bah non, il a préféré rester en conversation avec Lucie tant qu'à faire.

« Mais Bastien, tu connais ces gosses ? » demanda Marc.

« Mais oui tête de nœuds, sert toi de ta cervelle un peu... C'est une longue histoire. » Ais-je répondu, complètement agacé du spectacle qui se déroulait devant moi. Je pense que si Bastien n'avait pas été là, il m'aurait étripé pour lui avoir dit cela. Enfin, il m'énerve aussi celui-là !

« Marc, tu peux aller chercher quelques vivres et des pansements et médicaments pour eux ? Ils sont bien amochés. »

Il s'est exécuté. Lucie et Bastien sont partis de leur côté pour expliquer ce qui nous ai arrivé. Tandis que moi... J'ai le choix entre m'embrouiller avec l'autre pingouin qui va chercher des médicaments, ou m'énervé en voyant un spectacle atroce à mes yeux devant moi. Génial, quel choix de merde.

Je ne pouvais me résoudre cependant à laisser Lucie seule avec le joli cœur. Je les ai rejoints, et Bastien a bien compris à ma tête qu'il ne valait mieux pas trop me titiller. Nous lui avons expliqué notre histoire, et en retour Bastien nous a expliqué s'être caché dans cette pharmacie, grâce à l'aide de Marc. Il lui aurait ensuite sauvé la vie, et c'est pour ça qu'il le commande maintenant.

D'accord, explications bancales et à la limite du stupide, mais je n'en avais rien à faire, alors je n'ai pas demandé mon reste. Nous avons ensuite discuté du petit, qui intriguait beaucoup Bastien.

« Il n'a pas mangé depuis près de 16 heures c'est cela ? Il faut vite lui trouver de quoi le nourrir, sinon... » A-t-il dit.

Sinon, on sait tous ce qu'il va se passer. Le visage de Lucie s'est assombri. Bastien s'est levé, et est allé rejoindre Marc. Je regardais le visage triste de ma protégée, les yeux rivés vers le sol, en déprime.

Je me suis installé près d'elle, mon bras sur son épaule.

« Ne t'en fais pas, il y a tout ce qu'il faut ici. Tu sais que tu lui as sauvé la vie ? Tu ferais vraiment une bonne mère. » Ais-je dis en souriant.

Elle n'a pas eu la réaction que j'attendais. Elle toujours si joyeuse. Elle a fixé le sol et a répondu, sans changer de visage :

« Si j'avais vraiment été une bonne mère, mon garçon n'aurait pas eu à subir tout cela. »

Inutile de tenter de dire quelque chose, quand elle est comme ça, elle s'en veut et c'est une tête de mule. Plus rien d'autre ne compte.

Un silence s'est installé pendant quelques minutes. J'en ai profité, car cela faisait bien longtemps que je n'y avais plus goûté. Bastien et Marc sont revenus, avec de quoi se soigner. Malheureusement, il n'avait rien pour le petit. Lorsque Lucie a entendu cela, elle a regardé Bastien, effondrée.

« Désolé... Il me semblait bien ne plus avoir cela ici... » S'est-il justifié.

« Lucie... Vient avec moi, je vais poser tes bandages. » Lui ai-je dis.

« Non... Je veux rester avec lui... Il a besoin de moi ! »

Impossible de la faire changer d'avis. J'ai demandé à Bastien et Marc de sortir, pendant que je lui poserais ses pansements. Il y en avait beaucoup à faire pour elle. Et peu importe si je la touchais, si je la regardais, si je lui parlais ou si je lui faisais mal, la même expression restait gravée sur son visage. Une mère en détresse, devant son fils qui agonise tellement qu'il ne peut plus ouvrir la bouche... Elle a perdu espoir je crois bien. Après avoir fini de la soigner, je me suis attaqué à mon bras. Je l'ai fait tout seul, Lucie n'en avait pas la force. De plus, j'aurais refusé l'aide de Bastien, je n'ai pas envie de le voir.

J'ai fait cela un peu vite fait, sans bien me soigner. Je ne savais pas trop m'y prendre. Mais peu importe. Le petit s'était réveillé, et il n'avait plus la force de crier. Il ouvrait simplement les yeux, et a regardé Lucie. La pauvre n'avait pas la force non plus de pleurer, et j'étais tellement inutile à côté.

Désespérément, je suis parti de la salle, les laissant seuls. Même si elle ne s'exprimait pas, je pense qu'elle l'aurait voulu. Je suis allé fouiller dans les rayons qui auraient pu nous aider, sous l'œil de Marc qui ne me lâchait pas d'une semelle.

« Mais enfin, c'est pas possible de le laisser mourir comme ça ! »

Marc ne répondit pas. Forcément, il n'avait pas envie de se mêler à la conversation. La seule chose qu'il m'a dit, c'est :

« Si tu veux manger, attends 2h. Bastien est parti réchauffer un truc pour nous. Vous avez bien de la chance d'être avec lui. »

Je n'ai même pas répondu. Il me sort déjà par les yeux.

2 heures sont passées depuis notre entrée dans la pharmacie. Je n'ai rien trouvé qui pourrait nous aider. Finalement, j'ai abandonné devant le fait accompli, on ne peut plus rien faire...

Bastien est revenu avec de quoi nous nourrir. Nous étions tous les quatre à table. Lucie portait le petit sur ses genoux. Mais tous les regards étaient portés sur elle. Elle regardait le petit, et refusait de manger. Elle a essayé de le nourrir avec ce qu'elle avait dans son assiette, mais rien à faire. Le petit n'ouvrait plus la bouche. De plus, je ne pense pas qu'il aurait pu digérer ces quelques légumes... Il était trop faible. C'est en le regardant plus attentivement que Marc a su qu'il était malade. Assez malade pour ne pas manger, et avoir des plaques rouges partout autour de lui. Sa gorge ne laissait plus passer les aliments.

En fait, j'étais soucieux de cela depuis un certain temps, et je pense que Bastien aussi, car il n'a pas été très surpris. Lucie devait être aussi au courant, mais elle ne devait pas vouloir s'en convaincre... C'est la première fois que cela a été évoqué tout haut.

« Mais... Pourquoi ne pas le soigner ?... » A demandé Lucie, les larmes aux yeux. « On est dans une pharmacie, il y a forcément ce qu'il faut ! »

Personne n'a réagi. Seule elle s'est levée, et a cherché sans espoirs dans les rayons, ne sachant même pas ce qu'elle cherchait.

Marc s'est levé, et lui a répondu :

« Maintenant, c'est trop tard. Il est à bout de forces, et trop faible... Je suis désolé. »

Nous naviguions dans l'horreur. Je ne sais pas pourquoi, je n'ai pas réagi. J'avais perdu espoir devant le teint blanc de ce pauvre petit, qui ne devait demander qu'une chose, c'est d'arrêter de souffrir. Je ne sais pas si ce que dit Marc est totalement la vérité, et je pensais qu'il pouvait être sauvé. Mais je n'ai pas réagi. Au lieu de cela, Lucie est restée pleurant dans les rayons, son assiette désespérément pleine. Nous lui avons gardé pour plus tard. Elle n'osait même plus regarder Luc.

Finalement, elle est revenue, déshydratée par les larmes qui s'écoulaient sur ses joues. Je l'ai forcé à boire et à s'asseoir. Je l'ai prise sur moi, et nous avons tous les deux regardé Luc. J'allais mal aussi, mais moins qu'elle.

Bastien et Marc nous ont laissé. Que je sois là ou pas n'aurait rien changé pour Lucie, j'étais invisible.

Désormais, le petit ne bougeait plus. Il avait fermé les yeux. J'ai l'ai touché, et il ne réagissait pas. Son cœur ne battait plus.

J'ai fait un mouvement de tête, lorsque je l'ai compris. Lucie était dans un autre monde, plein de larmes et de tristesse, un monde auquel je n'avais pas accès. Elle s'était refermée sur elle. Elle n'avait même plus la force de pleurer...

J'ai appelé Bastien, et lorsqu'il a voulu prendre Luc, Lucie ne l'a pas accepté, et l'a gardé contre elle.

Sans un bruit, il est sorti et je l'ai suivi, en me retournant devant la porte avant de fermer le monde de désespoir et de pleurs que contenait cette salle.

Chapitre 4 : Espoir, Liberté, Fraternité

L'après-midi aura été dédié aux larmes, et au recueillement. Ce petit est mort dans d'atroces souffrances, et il est impossible de la définir. Au contraire, on essayait plutôt de ne pas y penser. Lucie a été enfermée avec lui pendant près de 2 heures. J'ai vraiment eu peur qu'elle devienne folle. J'ai voulu m'en assurer et ouvrir la porte. Lorsque j'ai pris la poignée, Marc m'arrêta :

« Ce n'est pas le moment tu ne crois pas ? Il vaut mieux la laisser jusqu'à ce qu'elle sorte. »

« J'ai peur qu'elle devienne folle avec un cadavre dans les bras ! Je veux m'assurer qu'elle n'a pas fait de conneries ! » Ais-je répondu.

Marc est venu devant moi, a saisi la poignée à son tour, et a ouvert un peu la porte. Rien n'avait bougé. Tout était resté en place. On aurait cru que le temps s'était arrêté. La même expression se lisait toujours dans le regard de Lucie. Marc referma la porte.

« Tu vois ? Il lui faut du temps. »

« Si on continue comme ça, c'est moi qui vais devenir fou ! » disais-je, frappant un mur de mon poing.

Bastien s'est alors avancé vers moi, l'air pensif, et m'a raconté qu'il y a encore des communautés dans ce chaos :

« Les gens sont réunis entre eux dans plusieurs bâtiments de la ville. Enfin, pour ceux qui ont pu s'en sortir. De ce côté de la ville, certains sont bloqués dans la boulangerie, d'autres dans le commissariat, une partie de la ville dans l'hôtel et enfin une majeure partie dans le centre commercial. Ici, on était 2 dans la pharmacie. On soupçonne aussi des gens bloqués dans l'usine totalement au sud de la ville, mais c'est vraiment trop loin pour en être certain. Chaque lieu à ses propres conditions de vie, chaque groupe manque de quelque chose. Ici nous manquons de vivres. Si Lucie devient folle, ce sera de voir tout ce carnage. De plus, rien que de poser les yeux dehors donnerait la folie à quiconque n'est pas en mesure de le supporter. Lucie est forte, elle s'en sortira. Maintenant, ce qui est important, c'est les autres groupes qui manquent de médicaments, qui ont besoin de soin. Chacun de ces groupes tentent d'apporter de l'aide, il est naturel d'en faire de même. Et maintenant, j'ai besoin de toi. Cela te permettra de ne pas devenir fou, et de garder en mémoire que le plus important est d'aider les personnes en danger. Il faut aller chercher de quoi se nourrir, en échange de soins. Les gens te demanderont certaines choses, et tu te dois de les offrir tant que tu le peux. »

« Je comprends... » Répondis-je.

« Alors si tu comprends, tu dois laisser Lucie seule. Lorsqu'elle ira mieux, elle nous rejoindra, sans aucuns doutes. Si tu es prêt à m'aider, viens avec moi, je te montrerai ce que nous pouvons faire. »

C'est à ce moment que j'ai pris vraiment une réelle considération pour Bastien, et comme un petit soldat, j'ai rétorqué :

« Oui ! »

Un sourire s'est dessiné sur son visage. Celui de Marc aussi. Finalement, on va pouvoir peut être construire quelque chose ensemble. Marc a dit qu'il resterait garder Lucie,

pour qu'elle ne fasse pas de bêtises. Bastien m'a demandé de le suivre à l'étage supérieur. Des cartons étaient disposés sur le sol.

« Tu vois ça ? Ce sont des médicaments. On a appris par ondes radio qu'il y a des personnes blessés dans le commissariat, et qu'il faut leur donner les premiers soins. Tu sais que j'ai été envoyé ici pour aider les personnes en difficultés, et rapatrier les survivants pas vrais ? J'ai l'habitude de ce genre d'exercices. Je vais t'apprendre, et je vais venir avec toi les premières fois, après il faudra que tu sois capable de te débrouiller seul. Tu veux protéger Lucie n'est-ce-pas ? »

Je n'ai pas osé le regarder dans les yeux.

« Ce qui est arrivé n'est pas ta faute. Mais maintenant, tu peux décider ou non de la protéger à l'avenir. »

Je m'en veux qu'il ait tellement raison. J'ai pris un carton, où Marc avait écrit « Commissariat ».

« Le plus important dans ces missions, c'est le chargement. Ecoute, nous ne savons pas quand nous serons secouru. Nous ne savons pas si nous serons secourus. Les quantités de médicaments sont limitées, c'est essentiel d'en perdre le moins possible ! Tu comprends ? »

J'ai fait un signe de tête pour montrer ma détermination.

« Suis-moi, le commissariat est à deux rues. Les toits ne permettent pas d'accéder jusque là-bas. Alors je vais te demander, comment ferais-tu ? »

La rue est encombrée en bas. Inutile d'aller au-devant du suicide.

« On ne pourrait pas simplement envoyer les médicaments par x moyen ? » ais-je demandé.

« Et comment tu récupères le reste, pour nous ? »

Il avait raison, ça me chagrinerait. Il ne va pas me demander d'aller faire Tarzan entre les immeubles quand même ?

« Et les égouts ? »

« Accessible depuis seulement la rue, et on en garde une mauvaise expérience tu ne crois pas ? » m'a-t-il rétorqué.

En effet, il faudrait presque un engin volant. Il y a des quartiers de la ville qui sont pires que d'autres. Le commissariat n'est pas un des plus peuplés, mais il reste dangereux quand même.

« Eh bien je ne sais pas. Comment peut-on faire ? »

« C'est simple. Je ne sais pas non plus, et c'est tout le problème. C'est la première fois que je rencontre une situation pareille. Je ne vois pas des zombies tous les jours. Maintenant, il faut réfléchir vite et bien. Le temps nous est compté. »

Nous avons marché, remuant le problème dans tous les sens. Je me suis baladé entre les étages, marchant dans les escaliers, songeur. Je n'ai pourtant pas osé déranger Lucie, bien que j'en aie eu envie. Je ne sais pas ce qu'elle ressent, ni comment elle va.

Bastien est retourné auprès de son ami, et moi je suis monté sur le toit, prendre un peu l'air. La ville n'a jamais aussi été calme qu'à ce moment. Certaines personnes, recluses chez elles, ne devaient déjà ne plus avoir de forces. D'autres devaient déjà dormir profondément, à jamais, échappant au destin de ces milliers de personnes, déambulant aujourd'hui sans but dans les rues de la ville. L'obscurité va bientôt rendre son jugement sur la ville. Vraiment, rien n'est plus calme que le crépuscule. Un petit vent secoua mes cheveux, remuant tous les tracas que je pouvais garder dans ma tête. Si l'électricité était

encore active, la ville nous montrerait un tout autre visage. Au lieu de cela, les derniers rayons solaires se retiraient un à un des bâtiments urbains. La beauté d'un coucher de soleil reste désespérément le même, quel qu'en soit la situation. Cela faisait maintenant plus d'un jour et demi que nous étions prisonniers de Luin. La catastrophe a commencé il y a près de quatre jours pour nous, et sans doute davantage pour la population ici. Les personnes non préparés sont sans doute décédés à l'heure qu'il est. Voilà sûrement pourquoi Luin semble si calme. J'étudiais tout cela dans ma tête, regardant les reflets de soleil teintant l'eau du fleuve, qui longeait les rues.

En y regardant profondément, un déclic m'est apparu, un déclic qui aurait pu régler nos problèmes. Je suis descendu au rez-de-chaussée, pour parler à Bastien. Je l'ai trouvé discutant avec Marc, devant la porte de la salle où s'était terrée Lucie.

« Bastien, il n'est pas possible de passer par le fleuve pour rejoindre les autres camps ? »
Ils sont tous deux restés en interrogation, Bastien s'est tourné vers Marc.

« Qu'en penses-tu ? »

« Eh bien, le centre commerciale a été bâti près du fleuve justement afin de permettre d'avoir une vue depuis son intérieur. De plus, le commissariat peut être rejoint par le fleuve assez facilement. Par contre la boulangerie... Eh bien non. Il faudra trouver autre chose. »

Bastien, ravi de cette nouvelle, m'a regardé et m'a dit :

« Bien, nous partons maintenant ! »

Il était près de 22 heures lorsqu'il m'a annoncé cela. Je n'étais pas fatigué, mais Marc s'est permis d'insister en nous disant qu'avec la nuit, ce n'était pas prudent pour le chargement. Bastien a repris :

« Oui je sais, mais certains malades pourraient ne pas passer la nuit, et il est plus important de tenter, ne crois-tu pas ? »

Marc a acquiescé, et Bastien est parti préparer ce qu'il appelle « L'expédition ». Soucieux, j'ai demandé à Marc :

« Et Lucie, elle va bien ? »

Il m'a répondu :

« Elle dort maintenant. Elle a subit un grand choc et maintenant elle se repose. Je lui ai repris le petit, et je vais m'occuper de l'enterrer dans le jardin, à l'arrière. Il ne devrait pas y avoir de ces monstres, là. »

C'est sur ces mots qu'il est parti, me laissant seul. En fait, c'est par ce fleuve que coule la petite rivière par laquelle nous sommes arrivés. Pour tout détailler, la ville possède quatre routes principales qui se divisent à chaque coins cardinaux. La forêt que nous avons traversée est au Nord-Est. Le fleuve se jette dans le lac près duquel nous avons campé, et ce dernier se divise en plusieurs petites rivières dont celle que nous avons suivie. Eh bah si j'avais mieux suivi en cours de géographie, on en serait ptet pas là !

Bastien est redescendu me chercher, et m'a dit :

« Prépare-toi. »

La première chose à faire est de rejoindre le fleuve. Nous pouvons nous approcher par les toits, mais il faudra ensuite nous débrouiller pour entrer dans l'eau sans se faire repérer.

C'est ainsi que nous avons traversés quelques immeubles, laissant Marc et Lucie à l'abri. J'étais derrière Bastien, qui me disait constamment de faire attention. Oui bon, ce n'est pas parce que la nuit tombe que je deviens aveugle ! Et s'il pense que c'est son

briquet qui change tout ! Il portait un sac, avec provisions et ressources de première utilité m'a-t-il dit. Moi je me contentais de porter les produits de pharmacies. Ce qu'il fallait protéger jusqu'à la prunelle de ses yeux quoi. Mais aussi le plus lourd, j'ai l'impression. Tâche ingrate.

Au plus près du fleuve, sur le toit qui bordait la dernière rue qui nous séparait de l'eau, nous observions la marche à suivre. La nuit se fait de plus en plus sentir, et je ne sais pas si les zombies ont un malus aux yeux la nuit, mais en tout cas, je ne voyais plus aussi clair. Par des gloussements, je les identifiais en bas et je distinguais leur silhouette, mais je suis incapable de dire combien il y en avait ! Le problème était bien que nous n'étions pas seuls.

« Suis-moi ! On va descendre au 1^{er} pour y voir plus clair. » Chuchota Bastien.

La porte n'était pas fermée. Peut-être que c'était fait exprès ? En tout cas, ça nous a bien servi !

Une fois devant une fenêtre du couloir du 1^{er} nous nous avons aperçus une troupe d'affreux qui campaient dans la rue. C'est le cas de le dire.

« Dis Bastien, tu ne pourrais pas utiliser ton arme pour les décimer ? »

Il m'a regardé d'un air dubitatif, avant de me répondre en se retournant vers la fenêtre :

« Je n'ai plus que deux balles. Et encore, même avec un chargeur, contre cette masse de zombies, tu me vois bien les dégommer ? »

Ouais bon, si tout ce que je propose est nul, j'ai autant la fermer, je gaspillerai moins ma salive.

« Ce qu'il faudrait, c'est un appât... » A-t-il rajouté, sérieusement.

Je l'ai regardé comme si j'avais mal entendu, en essayant presque de me cacher.

J'ai continué de regarder par la fenêtre, tandis que Bastien s'est levé et a commencé à fouiller. Peu de temps après, on a retourné quelques autres des étages, sans savoir quoi chercher. Nous avons dû défoncer quelques portes, emprunter quelques objets sans ne jamais les rendre, dégrader du matériel... Enfin ce qui était nécessaire quoi. Aucune mauvaises surprises, ce qui a été bien agréable. J'ai pensé à Lucie, dormant profondément, enfouie dans un univers dont elle seule, détient le secret. Rêvait-elle de moi ? Ou simplement de partir de cet enfer ? Ou encore de la catastrophe qui est arrivé ?... Qui pourrait le dire ?

Bastien a posé une main sur mon épaule, et m'a dit « Cette fois, c'est bon ! »

« Qu'est ce qui est bon ? » ais-je dis, surpris.

« Tu verras. On va d'abord s'assurer que toutes les portes soient bien ouvertes. »

Nous sommes descendus, ouvrant délicatement la porte de derrière. D'ici, on voyait plus nettement les zombies, qui se reflétaient sur les embruns de l'eau par l'aide de la Lune. Bastien a transporté avec lui un espèce de jouet, que j'ai à peine entre-vue. Une fois dehors, il m'a dit :

« Toi, tu iras te mettre du côté droit du bâtiment, et moi du gauche. J'ai trouvé une voiture télécommandé en état de marche. Je vais poser ce chat mort dessus que j'ai trouvé tout à l'heure... »

« Ce chat mort ? Erk, non ! Pourquoi faire ? » Ais-je dis, écœuré.

« C'est simple, je vais poser un morceau de bois que j'allumerai sur la voiture, et j'éloignerai les zombies avec. Ensuite, lorsque la voie sera libre, tu me feras un signe, et on fonce ! On se retrouvera dans l'eau, d'accord ? » A-t-il dit, souriant.

J'ai acquiescé sans vraiment savoir quoi répondre, et je me suis dit tout bas :

« Et bah si ça marche, je pourrais vraiment me dire que ces zombies sont les êtres les plus idiots du monde... »

Et moi j'ai suivi les ordres de Bastien, sans discuter. Après avoir installé le chat, il a lancé son auto à toute allure sur les zombies. Et bien le résultat est sans appel : Les zombies n'en ont rien à secouer. C'était à prévoir. Et Bastien avait beau insister, et il avait beau tourner autour du zombie que ça ne changeait strictement rien. J'ai eu du mal à me retenir de le plaindre. Il s'est finalement arrêté lorsque le chat est tombé. Bah oui, il fallait bien cela. Il a ramené la voiture et m'a regardé :

« Bon bah, on fait quoi maintenant ? »

J'ai soupiré. Les rôles ont été inversés pendant une minute. Cela n'a pas duré.

« Yann, viens à l'intérieur. Il y a forcément un moyen de passer ces monstres ! »

Oui bah en attendant, ce serait plutôt à moi de réfléchir pour lui... On est repartis dans les étages sombres de cet immeuble. J'ai laissé les médicaments en bas, mais Bastien m'a repris :

« Tu ne vas pas les laisser là quand même ? Et s'il leurs arrivaient quelque chose ? »

« Et quoi par exemple ? Un zombie malade qui viendrait se passer un sparadrap ? » Ais-je répondu.

Bastien n'a plus reparlé du sujet après cela. Intérieurement j'étais fier. Enfin bon, fini les plaisanteries, on a quand même quelque chose d'important à faire. Nous avons donc repris notre chasse au bon plan. Verdict : Une boîte d'allumette, des piles, des mouchoirs, une paire de ciseaux, un pistolet à bille sans billes donc très utile, des pétards et quelques gâteaux. Ah, et aussi un corps, mais il vaut mieux l'oublier... Une vieille dame enfermée chez elle. Le tout trouvé dans une chambre pour enfant. J'ai demandé pourquoi ne pas fouiller les autres étages plus hauts. Il m'a répondu :

« Inutile. On s'encombrerait. Faisons déjà avec ce qu'on a. Et qui sait ce qu'il nous attendre dans les autres appartements ? En plus, on n'a pas le temps. »

Voilà donc, on aura fouillé trois appartements de l'étage sans rien découvrir de spécialement utile, défoncer trois portes pour finalement prendre quelques babioles dans une chambre pour gosse. C'est moi ou ce type est borné et caractériel ? De toute façon, il a décidé que c'était lui le chef, alors à la limite... Il me sort toujours autant par les yeux.

« Yann, qu'est-ce qu'on pourrait faire de ce qu'on a ? »

« Mis à part un feu d'artifice, je ne vois pas. Quel dommage, le quatorze juillet, c'est que dans quelques jours ! Mais les zombies auraient peut être appréciés le spectacle qui sait ? Tu veux que j'aille leur demander ? » Répondis-je, ironiquement.

« Eh tu sais que ce n'est pas bête ça ? » ais-je eu comme réponse.

« Que je me jette aux zombies, c'est ça que tu veux ? »

« Mais non crétin. Prends quelques pétards, vas sur le toit, allumes les et lances les loin ! Pas dans la flotte par contre ! Si ça se trouve, les zombies seront captivés par les flashes ! »

Une deuxième idée à la con. Je crois qu'il les produit en chaîne ou en paquets. Ah bah quand il n'est plus dans son élément et qu'il n'a plus le contrôle, ce n'est plus le même ! Pour éviter quelques disputes internes, j'ai pris quelques-uns des pétards et je me suis rendu sur le toit. Mais comment peut-il penser que cela pourrait marcher ???

J'ai alors allumé les pétards, et je l'ai ai lancé sur les zombies, en bas. Absolument aucunes réactions. Bah oui, vous vous attendiez à quoi ? Bon, je suis un peu mauvaise

langue, ce n'est pas tout à fait vrai... Les zombies ont réagi lorsque le pétard a explosé m'a dit Bastien, quand je suis redescendu. En fait, il semblerait qu'ils soient attirés par le bruit. Ah. Ah bon, ben d'accord.

« Seulement, l'explosion des pétards n'a pas une durée suffisante pour nous permettre de nous laisser passer. Il faudrait trouver un moyen de faire un raffut terrible. »

« Je veux bien, mais qu'est ce qui pourrait permettre de faire assez de bruits pour attirer cette meute ? »

« Je pense avoir une idée... Tu vois ces voitures dans la rue ? » A-t-il dit.

En effet, il restait bizarrement quelques véhicules qui étaient à l'arrêt.

« Le but serait de déclencher une alarme pour attirer les zombies sur la voiture. Tu en penses quoi ? »

Dans le fond, je ne pouvais pas dire que c'était une mauvaise idée. Mais deux questions sont passées dans mon esprit...

« Et comment tu sais quel véhicule a une alarme? Et surtout comment tu fais pour l'activer à distance ??? »

Devant ma perspicacité, Bastien a froncé les sourcils et commença à imaginer des plans un peu bancals. Il est finalement arrivé à une méthode qu'il a tenté de m'expliquer.

« En fait, il s'agirait de chercher un véhicule, d'activer l'alarme grâce aux pétards en les lançant à l'intérieur ! Tu crois que ça peut marcher ? »

Sceptique, j'ai accepté mais dans son délire, on aurait autant à chercher à fabriquer une bombe. Ce serait plus efficace et on serait certain de réussir à passer.

« Yann, tu vois la cabriolet garée pas très loin ? C'est notre chance ! Ces voitures sont tout le temps équipées d'alarmes ! Montons au 1^{er} et lançons les explosifs dedans. Après on descend et on passe en priant. »

Je ne sais pas pourquoi, mais lorsque je me suis imaginé la situation, j'ai vu la mort arriver. Je n'étais pas bien chaud pour tenter de mourir... Mais de toute façon on serait mort de faim si nous ne tentions rien...

Nous sommes donc allés nous préparer. Cabriolet en vue, nous avons ouvert la fenêtre. Les médicaments étaient en bas, devant la porte. Après avoir lancé les pétards, nul ne peut s'avoir ce qu'il se passerait. Il fallait aller vite, quoi qu'il arrive. Et surtout il ne fallait pas se rater.

Chaqu'un de nous deux tenions deux pétards.

« Je compte jusqu'à trois tu es prêt ? Un ! Deux ! Troiiiiis ! »

Les pétards étaient jetés, tout comme les dés. Courant dans les escaliers, nous les avons entendus exploser.

« Yann, tu l'entends cette alarme ?! Vite, profitons-en ! »

« Je n'en crois pas mes oreilles, une alarme s'est bien déclenchée ! Faut que ça marche maintenant ! »

Au passage, j'ai attrapé les médicaments, et une fois dehors, nous avons pu constater, une centaine de zombies qui se regroupaient autour de la voiture ! Incroyable... Nous sommes passés sans tourner la tête, à toute allure, jusqu'à arriver devant les barrières de sécurité et plonger. Mes yeux n'avaient regardés que devant moi, tout le reste était invisible. Dans ma folie de m'en sortir, j'ai quand même porté une attention cruciale à mon sac, et je ne l'ai pas laissé toucher l'eau. Je suis descendu en glissant sur le bord de la rive, avant d'entrer dans l'eau. Bastien m'attendait, il n'avait pas hésité à plonger, et son sac a pris l'eau...

J'aurais voulu enfin pouvoir passer mes nerfs sur sa bêtise, mais j'ai été interrompu par une explosion. Les zombies auront sans doute trop tapé sur la voiture, et elle aura explosé...

« Bastien, on rentre comment maintenant ? »

« Nage. Pour le reste... On avisera. »

Nous sommes donc baignés dans une eau glacée, sans possibilité de retourner en arrière, sans provisions et entourés de monstres assoiffés de sang. Nous voilà bien. Bastien savait déjà où se trouvait le commissariat, heureusement. Nous nagions sans bruit, sans trop savoir pourquoi. Nous avançons à contre-courant, et dans le froid de cette eau gelée.

« Bastien, mes muscles commencent à lâcher... » Ais-je dis.

« On y est presque. J'ai froid aussi. Mais là, il ne faut pas y penser. »

C'est tellement facile à dire, mais lorsqu'on souffre, notre tête ne pense qu'à cette douleur. Je devais en plus maintenir le sac hors de l'eau... Pour m'échapper du froid, j'ai pensé à Lucie... J'espère qu'elle s'en sort...

On pouvait enfin apercevoir le commissariat. C'est une bâtisse en pierre, de l'autre côté de la rue. Nous nous sommes agrippés aux barrières de sécurité. Il n'y avait pas un bruit. La pénombre avait laissé place au noir.

« Qu'est ce qu'on fait maintenant ? » ais-je chuchoté.

« On passe en force et on espère qu'il n'y a personne ? » a-t-il répondu.

Mauvaise idée... Il suffit qu'il n'y en ai qu'un, et on va se retrouver vite encerclé. Et là, on n'osera pas nous ouvrir.

« C'est quitte ou double, et là je n'ai pas vraiment envie d'y laisser ma peau. J'ai encore trop froid... » Ais-je répliqué.

Bastien a regardé dans son sac, et a constaté que tout ou presque était inutilisable. Je lui ai dit de le jeter, mais il n'a pas voulu. Bref, s'il veut s'encombrer, c'est son problème.

« Bon, je t'ai attiré dans cette galère. Tu portes les médicaments. Je vais y aller, et tu restes là. Si jamais cela tourne mal, tu... tu vas t'en sortir. »

C'est sur ces quelques mots qu'il a franchi les barrières. C'était censé me rassurer ? Bah tiens... Il sera le premier sauf tu veux dire...

J'ai entendu le bruit d'une porte, il avait dû frapper. Mais déjà, mes oreilles ont croisé les gloussements d'un de ces monstres que nous redoutions.

« Bastien fait gaffe ! » Ais-je lancé, au noir devant moi.

Il commençait à rappliquer, de plus en plus, en paquets. Il devait être une bonne dizaine. Bastien n'a eu le temps que de crier une injure, et pis je ne l'ai plus entendu. Les hurlements des zombies ont remplacé toutes formes de vie.

« Il est mort ? Il n'est pas mort ? Qu'est-ce que je fais maintenant... » Me suis-je demandé.

J'avais trop froid, je n'arrivais pas à penser. Soit je sors et je me fais dévorer, soit je me noie dans cette eau, luttant contre le léger courant en m'accrochant aux rives.

« Yann, tu m'entends ? Je suis sauf. Je suis à l'intérieur. Tiens bon, on s'équipe et on vient te chercher ! Au signal tu fonces droit devant toi ! Fais gaffe aux médocs ! »

La voix de Bastien provenait d'un peu plus haut, sûrement à l'étage du bâtiment. Je n'aurais pas eu à attendre longtemps en fait. J'ai entendu quelques coups de fusils. Puis plus rien pendant quelques secondes, jusqu'à ce que Bastien me crie de venir. J'étais prêt, je me suis dépêché, trainant mon bagage.

Quelques corps traînaient par terre, mais il n'y en avait que trois ou quatre. J'étais sûr d'en avoir entendu plus que cela...

J'ai gagné la porte, qu'un homme a refermée aussi tôt.

« Tu vois Yann, je t'avais dit qu'on réussirait ! »

« Merci, mais il n'y en avait que si peu ? J'étais pourtant sûr d'en avoir entendu plus... »

Bastien et cet homme se sont regardés, laissant présager une mauvaise nouvelle. Cet homme est en fait un officier, on le voit à son uniforme. Il m'a répondu brièvement.

« Un de nos hommes s'est dévoué tout seul pour les éloigner. Je ne voulais pas, mais il a répondu que cela valait mieux, et qu'on pourrait soigner plus de personnes comme cela. Il est sorti pendant que j'étais à l'étage, et a couru en éloignant ces zombies. Les hurlements ont cessé dehors, j'imagine qu'il ne doit plus être de ce monde. »

Un grand élan de chagrin m'a parcouru lorsque j'ai entendu cette histoire. Encore aujourd'hui, je ne peux qu'admirer cet homme. C'est un exemple pour la population, et quand ce massacre sera terminé, je compte bien le faire reconnaître.

L'officier m'a demandé si j'allais bien. J'étais trempé, et j'avais très froid. Il m'a ordonné d'aller me réchauffer près d'un radiateur, et m'a dit qu'il me rapporterait des couvertures et des vêtements. Bastien ne semblait pas vouloir quitter les siens, et a insisté pour l'accompagner. Moi tout ce que je voulais, c'était un bon coin chaud.

L'officier m'a rapporté tout ce dont il avait besoin, et a pris le sac de médicaments.

« Nous allons à l'étage avec Bastien. C'est là où sont regroupés les malades. Quand vous vous sentirez mieux, vous pourrez nous rejoindre. Je vous laisse cet uniforme, on en a toujours en réserve. J'espère qu'il vous ira, si ce n'est pas le cas, vous demandez à ce qu'on vous le change. Pour la cause et l'aide que vous nous avez fourni, vous méritez bien de vous habiller en défenseur de la nation. »

Il s'est bien écoulé dix minutes avant que je ne décide à bouger. Je suis allé dans la salle voisine, et je me suis changé. Séché et en uniforme, je les ai rejoint. L'uniforme était à ma taille. Peut-être un peu serré à certains endroits, mais ce n'était pas le moment de faire le difficile.

A l'étage, j'ai vu de nombreuses personnes avec des blessures un peu partout. J'ai éprouvé tant de dégoût à les regarder... Quelle vie horrible.

Bastien et l'officier était un peu plus loin et en me voyant arriver, il a déclaré avec un ton sérieux mais moqueur :

« Sergent Yann, vous voilà ! On ne vous espère plus ! Cet uniforme vous va à merveille, on croirait qu'il a été taillé pour vous ! »

Je n'en demandais pas tant... C'est plus de la gêne que j'ai ressentie, mais cela vient de mon caractère...

« Yann, c'est l'officier Marcel. C'était lui notre contact depuis la pharmacie. » a dit Bastien.

« Ah oui alors c'est vous qui venez de la pharmacie... » Répliqua Marcel.

Un ton beaucoup plus froid et plus sombre s'était installé.

« Y a-t-il un problème ? » Ais-je demandé, commençant à m'inquiéter.

« Y avait-il des autres personnes qui sont restés dans la pharmacie ? » a-t-il dit, se retournant vers Bastien.

Ce dernier lui a répondu que oui, et Marcel a regardé le sol.

« Nous n'avons plus de nouvelles depuis une bonne heure au moins. Nous avons seulement reçu un message de détresse, puis plus rien. Les personnes restées à l'intérieur sont sans doute mortes. »

Effondré. Il n'y a pas de mot. Je me suis retrouvé le cul par terre. Je n'arrivais plus à parler. Je ne pouvais pas crier ma rage. Pas encore...

Bastien a eu un moment de silence puis a demandé à Marcel de m'accompagner dans une salle pour être seul, et de me remonter le moral. Enfin, c'est ce que je crois. Il m'a donc emmené dans une salle d'interrogatoire. Mais que voulait-il que je lui raconte dans mon état ?...

Il s'en ai suivi une longue discussion entre l'officier et moi... :

« Ça va aller pour vous ? Vous tenez le coup ? » Demanda-t-il.

« La fille qui compte le plus pour moi risque de perdre la vie, à quelques rues de moi... Je n'arrête pas de penser à elle. Nous avons fait tant de chemin elle et moi... Nous nous sommes battus, nous avons résisté, nous avons traversé toute les épreuves ensemble... Faudrait-il qu'elle me laisse maintenant ? J'ai vu mourir ma famille, mes amis, des personnes que je ne connaissais pas, j'ai détruit certaines de ces créatures... Mais je ne suis pas capable de protéger une seule personne ? »

« Je comprends ce que vous ressentez. » a-t-il répondu.

« Vous comprenez ce que je ressens ? Détrompez-vous... Les sentiments ne se voient pas, ils se ressentent au plus profond de l'être. Vous ne pouvez pas savoir. Il faut l'avoir vécu pour cela. Pensez-vous réellement pouvoir me mettre dans une de vos petites cases comme vous le faites si bien avec des victimes ?... La victimologie n'est-ce-pas ?... Ou encore du profilage ?...

Croyez-vous pouvoir pénétrer dans le cerveau des gens aussi simplement que cela ?... Nous vivons dans un monde où l'homme se doit de tout contrôler, de tout savoir, de donner un nom à toutes choses... Sans quoi il est perdu... Alors dans ce cas, qui suis-je ? Un malade ? Un dépressif ? Ou bien un autre de ces termes prouvant que je suis comme les autres et vous permettant de vous sentir supérieur ? Je ne suis pas une catégorie d'individu. Chaque personne est différente selon son histoire. C'est le passé qui forge le caractère dont nous héritons. Tout se joue dès notre plus jeune âge...

Ce qui renforce le plus la personnalité, savez-vous ce que c'est ? »

« L'amour ? » m'a-t-il dit, sérieusement.

« Bien des gens aimerait le croire... Pourtant, rien de tel que la souffrance pour avancer... Il n'y a rien de mieux pour se sentir plus fort... C'est elle qui nous fait progresser. Vous raconter mon histoire ne serait que perte de temps... Ce qui peut paraître banal aux yeux de tous peut être traumatisant pour un. C'est ce qui reste en nous qui est important. Ce qui est invisible à l'œil d'autrui. Cette chose que l'on ressent et qui fait de nous des êtres uniques... L'Homme devrait-il être parfait dans ce cas ? » Ais-je demandé, en souriant. « Que neni... C'est bien le seul animal qui aime torturer ses semblables. L'évolution aurait dû s'arrêter avant nous. A force de vouloir se rapprocher de la perfection, du savoir, nous faisons que devenir plus horrible encore... Inutile de préciser que je déteste notre race, ce serait inexplicable mais suis-je alors quelqu'un de « mauvais » ? Dans ce cas, faudrait-il me soigner ? M'envoyer dans un hôpital spécialisé ? Chez des médecins ? Pourtant j'ai toute ma tête... » Ais-je poursuivi, calmement. « Mais voyez-vous, j'ai vu tellement de monde derrière moi que je ne sais plus vraiment ce que sont mes sentiments... J'enferme tout en moi, et j'intériorise, ainsi personne ne s'est

jamais soucie de moi... Aujourd'hui, j'ai mal. Je voudrais tellement pleurer et je ne peux pas. Je n'y arrive pas. Je n'y arrive plus. Je regarde des corps, j'ai vu la fille que j'aime proche de la mort, et pourtant je ne peux pas... Comment expliquez-vous que je puisse vous parler aussi calmement, le sourire aux lèvres, sans aucuns regrets ni remords ? J'ai juste envie de rire devant vous maintenant. Ne pensez-vous toujours pas qu'il y a des exceptions ? Que tout n'est pas possible à comprendre ? »

Sur ces mots, il est parti. Sans se retourner. Il n'a rien dit, et moi je regardais le sol. M'avait-il compris ? Non bien sûr, je ne pense pas. Mais là n'était pas ma préoccupation. Je pensais à Lucie... Est-elle vraiment morte ? Non, je n'y crois pas.

Je suis remonté à l'étage voir Bastien.

« Bastien, je pars retrouver Lucie. N'essaye pas de m'en empêcher. »

Il m'a regardé d'un air naturel, sans changer sa prétention habituelle et m'a répondu :
« Ok. »

Cela ne m'a même pas fait réagir. Je suis redescendu, et lorsque je me suis retrouvé devant la grande porte, Marcel est intervenu.

« Tu ne penses quand même pas que tu vas sortir ! Encore moins par-là, et mettre tout le monde en danger ! »

Je me moquais de ce qu'il me disait. Mon objectif était simple, et il n'allait pas me mettre des bâtons dans les roues.

« Suis-moi. » M'a-t-il dit.

Il m'a emmené dans une salle, remplie d'armes. Armes à feu, arme de poings, il y avait de la défense ici.

« Prends ce que tu veux. Bastien a déjà fait ses provisions. Il t'accompagne, et cherche un moyen de rejoindre le fleuve. Vous partirez demain matin aux aurores. »

Il y avait de nombreuses armes qui pouvaient se révéler utile. Le plus efficace restait sans doute les armes à feu. Le seul souci que j'ai, c'est que je ne m'en suis jamais servi. Comme on dit, il faut bien apprendre un jour. Les seules connaissances des armes que j'ai me viennent des jeux vidéo, mais on ne peut pas dire que je m'en servais bien. Maintenant que c'est la réalité, il n'y aura pas de Game Over. C'est loin de me faire peur à l'heure actuelle, je suis plutôt en rage à nouveau. En rage de retrouver Lucie vivante, et de la tirer de son état actuel. Là, c'en était trop, j'en pouvais plus, c'était à moi de prendre les rênes. Pour moi, Lucie n'était pas morte, c'était impossible.

J'ai donc fait ce petit stock d'armes, où j'ai pris un petit revolver tout simple comme les tous les agents et un taser. J'ai également pris un long couteau que j'ai caché entre l'uniforme et ma peau, le tout dans un étui. Quelques grenades artisanales, comme l'a précisé Marcel. Il ne fallait pas pour autant vider l'armurerie. Il a eu la gentillesse de m'apporter aussi un sac, où je les ai déposés. J'ai pris des réserves de munitions, et une arme automatique avec un plus gros calibre pour pouvoir fonder dans le tas. Maintenant, j'étais prêt. Dans cet uniforme bleu, je disposais d'une arme dans son étui, d'un taser et d'un couteau, mais je portais munitions et grenades dans mon sac ainsi que d'un moyen de renvoyer plus efficacement ces monstres de là où ils n'auraient pas dû bouger. C'est fou de parler ainsi d'êtres humains, lorsqu'on nage dans sa fureur... Fureur qui nous attire lentement vers la folie.

Cette nuit, je n'ai pas dormi. Je n'ai pas pu. J'ai gardé mes équipements près de moi, j'étais allongé sur un des bancs dont disposait le commissariat. Inutile d'essayer de dormir. J'entendais certains cris depuis le premier étage. Je n'avais pourtant aucune

notion de l'heure qu'il était. C'est Marcel qui m'a interrompu dans mes songes, et m'a proposé du café. Oui, du café. Bah pourquoi pas. J'ai donc bu ma tasse en vitesse, et Marcel a rapporté un peu de nourriture que d'autres ont ramené du centre commercial. J'ai placé ces vivres et l'eau dans mon sac, puis je lui ai dit adieu.

J'ai rejoint Bastien au 1^{er}, qui m'a observé de haut en bas, sourire aux lèvres. Il m'a dit :

« Voilà, je vois qu'on se comprend ! »

Lui aussi s'était équipé de la même manière que moi.

« Bastien, comment comptes-tu rejoindre le fleuve à nouveau ? En essayant de ne pas tout tremper bien entendu... »

« Tu t'es déjà servi d'une arme ? » a-t-il répondu.

« Non, mais je m'en fou, comment on fait pour aller à la pharmacie ?! »

« Le fleuve est une mauvaise idée pour rejoindre la pharmacie. Tu ne te souviens pas le mal qu'on a eu pour entrer dans l'eau ? Alors pour en sortir, imagine. »

J'ai acquiescé.

« Bon alors, une idée pour continuer notre route ? »

Bastien m'a répondu :

« Tu te souviens que le bruit fort attire les zombies ? Il va falloir se servir de cet atout.»

« Oui, mais qu'est-ce que tu veux faire en fait ? Semer des réveils et des radios ? Ce n'est pas ça qui nous empêchera de nous faire bouffer ! »

« Dis, tu veux bien arrêter ton pessimiste deux minutes Yann ? Le coup de la voiture et de son alarme était intéressant quand même... »

Marcel est arrivé, et il nous a appris que les toits étaient reliés aussi de ce côté-ci. Evidemment, nous savions déjà qu'ils n'allaient pas jusqu'à la pharmacie, mais tant que nous pouvions s'approcher, ce ne pouvait être que du plus. C'est sur ces toits que nous avons poursuivi cette conversation. Marcel est resté auprès des malades, et nous sommes partis.

« Bon, alors la pharmacie se trouve un peu plus loin, près du court d'eau. Les toits des bâtiments qui sont accessibles entre eux ne suivent pas le fleuve, mais se dirigent vers le centre-ville. Comment faire pour rejoindre les deux ? » A conclut Bastien.

Je ne l'écoutais même plus. J'ai suivi la direction des toits. Rester plantés comme deux piquets en jacassant ne nous fera pas voler jusqu'à la pharmacie.

« Yann !? Ce n'est pas la bonne direction ! Il doit y avoir un autre moyen ! »

« Pas le temps de se creuser la tête. Moi j'avance, et je n'ai pas besoin de ta protection cette fois. »

Quand je dis que je dirige et que je prends la tête, je n'y vais pas à moitié. J'en avais marre de tourner les problèmes dans ma tête. Bastien m'a suivi sans dire grand-chose. Nous nous sommes éloignés du fleuve traversant les toits, à la recherche de la solution miracle. Plus nous regardions en bas, plus on voyait des espèces de petites fourmis mouvantes un peu partout, qui s'agitaient dans tous les sens. Les bâtiments devaient posséder une dizaine d'étages, heureusement. Une douzaine de bâtisses étaient reliés entre elles. Nous sommes arrivés sur le toit du dernier immeuble, qui marquait la fin du chemin. Sur le sol, un carrefour séparait les différents quartiers, et donc les toits. Je me suis assis et j'ai posé ma tête entre mes mains.

« Eh merde, putain mais aidez-nous pour une fois... »

« Voilà, tu es content Yann ? Il n'y a rien ! Je te l'avais dit, tu nous as fait perdre notre temps, une fois de plus ! »

« Tu ne l'aurais pas regagné autrement ton temps ! Ce n'est pas en se tournant tes idées moisies dans ta tête que tu vas pouvoir régler les problèmes ! Arrête de te croire supérieur à moi, tu es chiant et prétentieux, tu ne sais même pas comment ! »

« Je te rappelle que tu es ici grâce à moi, et mon idée d'alarme de voiture ! » a-t-il répliqué.

« Un pur coup de bol. On ne peut pas en dire autant de ton chat mort et de ta voiture télécommandée ! »

Je crois qu'on aurait pu en venir aux mains. Je me suis levé et j'ai bougé, je ne supportais plus de le voir. J'ai regardé en bas, dans la rue, et les immeubles que nous avions traversés.

« Moi au moins je propose des idées, et qui marche ! Tu te crois plus expérimenté que moi ou... »

« Attends... » Un sourire s'est glissé sur mon visage. Une des enseignes en bas de la rue, sur un des bâtiments que nous avons traversés a attiré mon attention. « Arrête de t'énerver pour rien, je la tiens ton idée. »

Je me suis dirigé vers le toit du bâtiment qui m'intéressait.

« Suis moi, et fais-moi confiance pour une fois. »

Il m'a suivi d'abord en silence. Lorsque nous sommes arrivés devant la porte qui menait à la cage d'escalier, sa langue s'est déliée :

« Bon alors, c'est quoi cette idée ? Quelque chose qui vaille la peine au moins ? »

« Patience. En attendant, il faut ouvrir cette porte. »

Un gros cadenas était posé dessus. Signe que le bâtiment était peut être sous l'emprise de ces créatures ? De là où nous nous trouvions, nous ne pouvions pas savoir si l'immeuble avait été pénétré ou non.

« Laisse, je m'occupe du cadenas. » m'a-t-il dit.

« Inutile. »

J'ai décroché l'arme de ma poche, et j'ai tiré un coup sur le cadenas. Pour quelqu'un qui n'a jamais utilisé d'arme, je trouvais que je m'en sortais pas mal. Je n'avais cependant ni l'envie ni le temps en bavardages inutiles.

Bastien et moi-même avons serré nos armes d'assaut contre nous, pendant que nous descendions. Qui c'est ce qu'il pouvait y avoir ? Avec la prudence et le calme, nous avons fouillé chaque étage des yeux. RAS. Jusqu'au rez-de-chaussée, tout était calme. Les personnes qui habitaient ces immeubles sont sans doute toutes parties vers le commissariat. Comme ils sont reliés, les habitants ont pris bon nombre d'affaires, il n'y a pas de traces de lutte ni rien d'anormal.

Une fois au rez-de-chaussée, j'ai posé mon arme et j'ai commencé à fouiller les rayons. Bastien s'est demandé ce que je comptais faire :

« Une boutique de musique ? Et tu crois que c'est le moment de jouer un concert ?! »

Dans ses paroles, il s'est vite rendu compte de l'idée, et je n'ai pas eu à réagir à ce qu'il venait de dire.

« Tu sais que tu n'es pas bête Yann ? » m'a-t-il dit en posant son arme.

« Aide-moi à remonter les guitares électriques, batteries, ampli et tout ce que tu trouveras qui pourrait réveiller les morts ! »

« Compte sur moi ! »

Nous avons travaillé pour la première fois en totale harmonie. Cette fois on s'est vraiment compris, il était temps ! Les stores qui donnaient sur la rue étaient tous

abaissés, et c'était une chance ! On a pu opérer tranquillement. Par contre, monter et descendre les étages... nous a pris un temps fou. Nous étions bien fatigués en haut, mais nous avons rapporté des ampli, des guitares électriques et une batterie.

Une fois tout cela rapporté, nous les avons laissés sur le côté du toit. Après avoir récupéré nos armes, nous sommes retournés dans le commissariat, où nous avons retrouvé Marcel.

« Mais ? Vous n'étiez pas partis ? » A-t-il demandé.

« Un petit problème suite au fleuve, où ce n'est plus une bonne idée pour rejoindre la pharmacie. Mais ne vous en faites pas, on a réfléchi sur l'idée. » A rétorqué Bastien, en me regardant.

« Marcel, vos hommes ont-ils la fibre artistique ? » Ais-je demandé avec un grand sourire ironique, m'attendant à une stupéfaction devant cette question qui n'avait du sens que pour nous.

« Mais... Qu'est-ce que vous racontez ? Quel est votre plan en fait, je ne vois pas bien où vous voulez en venir. »

« Votre commissariat dispose bien d'une alimentation de secours, n'est-ce-pas ? Les lumières étaient allumées hier soir au premier. » Lui ai-je demandé.

« En effet, mais que comptez-vous faire ? »

« Appelez vos hommes, et qu'ils aillent chercher les instruments que nous avons laissés sur un des toits. En fait, nous savons que les zombies sont obsédés par le bruit. Dans une boutique de musique, nous avons réunis tout le nécessaire pour faire un gros concert pour nos morts vivants ! » A continué Bastien.

« Ainsi, vos hommes devront les occuper en jouant plusieurs heures, à vous de vous débrouiller pour cela. Ils peuvent se relayer, mais il faut en attirer le plus. Pendant ce temps, Bastien et moi sortirons prendre un de vos véhicules de police. Une fois au plus proche de la pharmacie, nous déclencherons l'alarme du véhicule pour en attirer le plus contre la voiture. Pendant ce temps, nous aurons assez de temps j'espère pour constater ce qu'il se passe dans la pharmacie, ramener tout le monde et des médicaments. »

Bastien s'est tourné vers moi et m'a dit :

« En voilà un bon plan ! Il n'y a plus qu'à ! »

« C'est sûrement un bon plan... Mais d'où allons-nous émettre ? » A repris Marcel.

« Il n'y a pas un endroit assez exposé dehors, et surtout en sécurité ? » A demandé Bastien.

« Au premier étage, il y a l'accès à un balcon depuis une des fenêtres. Je pense qu'il doit être assez surélevé pour garantir la sécurité, mais je ne pense pas que les malades à l'étage soient d'accord... »

« On a pas besoin de leur accord ! Maintenant, il y a des vies en jeu ! Et si cela marche, on aura un moyen de contrer les attaques des zombies. C'est à tenter, vous ne pensez pas ? » Ais-je répondu, agacé.

« Très bien, je vais aller prévenir mes hommes. Ils devraient être prêts dans une petite heure. Pendant ce temps, je vais vous donner les clés d'un de mes véhicules. Il va vous falloir vous organiser pour aller chercher la voiture sans vous faire attraper quand mes hommes joueront ! Les voitures sont garées sur le côté droit du bâtiment. Le balcon donne sur l'avant du commissariat, vers la route. Je ne suis pas certain qu'on puisse vous protéger d'ici ! »

« Merci Marcel. Mais ne vous en faites pas, nous sommes équipés pour ce genre de situations ! Il faudra juste ne pas se rater ! » A enchaîné Bastien.

En attendant que les hommes eu ramené et posé le matériel, nous sommes allés vers une fenêtre d'où nous voyions les voitures. Des zombies trainaient autour des voitures, et dans l'allée.

« Comment comptes-tu t'en débarrasser ? On ne peut pas les tuer aussi facilement que cela, sans en attirer encore davantage vers les voitures... Et s'ils deviennent trop nombreux devant le commissariat, on ne pourra plus prendre la route... » S'est expliqué Bastien.

« Héhé, pour cela j'ai ma petite idée. Il faudra à nouveau demander le concours des policiers, mais on ne devrait pas avoir trop de soucis. »

J'ai tiré mon sac vers moi, et j'ai pris la bouteille que j'avais à l'intérieur. Après avoir bu, je lui ai redis :

« Fais-moi confiance. »

Marcel est arrivé un peu plus tard en nous disant que les instruments étaient en place. Nous sommes allés sur ce balcon, et je me suis adressé aux hommes :

« Ecoutez, nous allons tenter avec Bastien de porter secours aux gens restés dans la pharmacie. Nous savons que les zombies sont très sensibles aux grands bruits. Ils devraient donc se diriger tous vers vous, et vous avais pour missions de les retenir en jouant jusqu'à ce que nous revenons. Si vous aviez envie d'exprimer votre talent artistique, c'est maintenant pour déchaîner les foules ! »

Les hommes ont néanmoins souri malgré la tâche que nous leur avons donnée. Ils sont responsables de nos vies, mais ils sont bien déterminés, malgré les apparences. Marcel est revenu vers nous :

« Toutes les personnes du 1ere étage ont été descendues dans les blocs où elles ne sont pas mise à l'épreuve d'un trop grand bruit. Revenez vite quand même. »

« Ne vous inquiétez pas, je ne compte pas trainer là-haut. » Lui ai-je répondu.

« Mais Yann, et ton idée pour dégager le chemin ? » M'a rappelé Bastien.

« Ah oui, j'allais oublier. Marcel, je vais vous donner aussi une tâche. Lorsque vous hommes commenceront à jouer, les zombies essayeront d'attraper vos hommes, et se rejoindront devant la sortie. Dès que vous entendrez la voiture démarrer, je vous demande de lancer les quelques grenades que j'avais pris, et que je vais vous confier. On n'aura pas le droit à une deuxième chance. »

J'ai tiré les quelques grenades que j'avais dans mon sac, et Marcel m'a confié les clés d'un des véhicules, me précisant la plaque.

« Bonne chance. » Nous a-t-il dit, avant de s'éclipser avec ses hommes.

Nous nous sommes postés devant une porte de service, et nous avions attendu que le boucan commence.

« Tu y crois à ce plan Yann ? » M'a demandé Bastien.

« Tu es flic spécialisé non ? Tu n'as rien eu à redire, j'ai confiance en nous. Pour le moment, je ne m'occupe que de retrouver Lucie et de nous tirer de ce pas. Elle a besoin de nous. »

Après quelques secondes de silence, Bastien a rompu ma concentration a nouveau :

« Tu la connais depuis longtemps pas vrai ? »

« Oui. » Ais-je répondu, pour me débarrasser de sa question.

« Et elle est amoureuse de toi... » A-t-il poursuivi d'une petite voix.

Je me suis retourné, croyant avoir mal entendu.

« Quoi ? Me où veut-tu en venir ? Je veux la sauver parce que je tiens à elle plus qu'à tout, et je veux nous tirer de cet enfer pour pouvoir vivre avec elle dans un futur proche. »

« Oui, je vois... » A-t-il répondu.

« Qu'est que... »

Ma phrase a été coupée par le bruit fracassant d'une des guitares, ils avaient commencé à jouer. J'entendais déjà derrière la porte les hurlements de la foule, et nous sommes sortis quelques secondes après. Une masse de zombies était déjà obsédée par le bruit des instruments. Dans l'allée j'ai cherché la voiture dont nous avons les clés.

« Yann, derrière toi ! Fait gaffe ! »

Une des créatures proche de nous a tenté de m'attaquer. Bastien a aussitôt répliqué avec une rafale de balle qui a immobilisé ce monstre.

« Merci Bastien, je te dois la vie cette fois ! »

« Regarde Yann, c'est celle-là ! Monte vite ! » M'a-t-il crié.

Bastien s'est dépêché de mettre le contact.

« Allez Marcel, on attend plus que vous, grouillez-vous !! » Ais-je pensé fort dans mon esprit.

Bastien a grogné :

« C'est pas possible, on ne peut plus attendre ! »

Une vague d'affreux était de nouveau apparue, renforçant toujours plus leur nombre !

« Allez, allez Marcel, merde quoi !! » Ais-je lâché dans ma rage.

Et enfin, on a vu les grenades qui ont volés dans le ciel, avant d'atterrir dans la masse. Devant nous, un spectacle peu appétissant, mais qui nous a dégagé le chemin !

« Bastien, fonce ! »

Bastien a démarré la voiture, et a foncé dans les quelques zombies restants pour pouvoir passer.

« C'est bon, c'est juste de la tôle ! » M'a-t-il dit, alors que je m'étais agrippé au siège.

Le concert a repris de plus belle, et nous avons pu prendre la route. Les zombies qui étaient à l'épicentre ne faisaient même pas attention à nous, et n'avaient d'yeux que pour les instruments de musique. Ils ne nous évitaient pas pour autant, et Bastien a dû réduire sa vitesse pour ne pas en percuter trop. C'est en s'éloignant de plus en plus que les zombies ont retrouvé leurs capacités. Nous n'étions plus qu'à une rue ou deux de la pharmacie, mais déjà certains zombies ont commencé à attaquer la voiture.

« Bastien, ça commence à craindre là ! »

Le carreau de ma vitre a volé en éclat. J'ai tiré quelques balles sur le monstre qui s'était accroché.

« Bastien, ça craint vraiment là ! »

« Je suis au courant, mais je fais ce que je peux, occupe-toi d'eux ! »

Arme en main, j'ai commencé à éparpiller les balles près de ceux qui s'approchaient trop de nous.

« On est encore loin ?! »

« Elle est droit devant ! Encore un peu de patience ! » M'a-t-il répondu, concentré.

Il en arrivait de plus en plus. Là, c'était trop, il fallait sortir de la voiture, ou on allait se retrouver piégé.

« Bastien, arrête-toi ! Sortons de là ! »

« Attend, je tente une manœuvre, accroche toi bien ! »

Il a commencé à accélérer, naviguant aléatoirement entre les carcasses, déchets et zombies.

« Mais tu es fou ?! Arrête-toi ! »

Lorsque les zombies qui s'étaient accrochés étaient pour la plupart tombés, il a donné un grand coup de frein en tournant le volant et la voiture s'est immobilisée dans un crissement de pneus. Il a alors enclenché la sirène.

« Préviens quand tu fais ça, j'ai failli me blesser ! » Lui ai-je hurlé.

« Je t'avais dit de t'accrocher ! Sors de là, la pharmacie est au bout de la rue ! »

Une fois dehors, nous avons entamé un sprint vers la pharmacie. Tous les zombies devant nous furent exécutés. Tous les zombies derrière nous tapaient contre la voiture. Avec nos armes, chaque danger qui s'approchait un peu trop près recevait des rafales de balles contre lui. Comme dans une scène au ralenti, sous l'emprise de la rage, ils sont tous tombés sous mes coups. Je n'en faisais plus qu'une bouchée. La pharmacie n'était plus qu'à quelques pas, elle était détruite et les zombies avaient pénétré à l'intérieur. Une fois à l'intérieur, je n'ai pas pu me retenir d'hurler.

« Lucie, où es-tu !?! »

Les étagères étaient renversées au sol, nous marchions sur des cachets et des médicaments. Certains zombies étaient à l'intérieur, et ils ont subi le même sort que ceux dans la rue. Derrière nous, la voiture venait d'exploser.

« Lucie, tu m'entends ?! Réponds ! »

La salle où je l'avais laissé était désespérément vide. Nous sommes montés aux étages pour tenter de les retrouver. Il n'y avait rien.

« Lucie, répond moi !! »

Nous sommes montés sur le toit, mais là encore, aucune trace de Lucie ou de Marc. Je me suis effondré par terre, et je me suis laissé abattre cette fois-ci. Bastien m'a pris par les épaules, et m'a dit :

« Nan, mais tu ne vas pas me faire ça maintenant dis ! Nous ne les avons pas trouvés d'accord ! Mais nous n'avons pas trouvé de corps, et ils n'ont pas été zombifiés ! Ils sont partis quelque part, j'en suis sûr. »

Au fond de moi, je savais qu'il avait raison. Mais à ce moment-là, je ne voulais pas l'entendre.

« Ah oui, et où ?! Tu peux me le dire ?! Et on fait quoi maintenant !?! »

« Yann, tu vas te calmer maintenant ! On va rejoindre le centre-commercial et on avisera là-haut. Pour y aller, il faut suivre le fleuve dans l'autre sens. »

« Ah non ! Je n'ai pas envie de refaire trempette dans cette eau gelée, tu y vas tout seul ! »

« Mais qui te dis que l'on y va en nageant ? On a des armes maintenant, on va trouver un autre moyen ! Arrête de râler sur tout aussi ! » M'a-t-il répondu.

« Ah oui ?! Et c'est moi qui râle tout le temps ? Finalement, on était peut être mieux quand on te croyait mort, on n'aurait pas eu tous ces problèmes. »

Bastien m'a alors giflé. J'étais allé trop loin cette fois. Et je venais de m'en apercevoir.

« C'est bon, ça va mieux maintenant ? Tu es calmé et on peut réfléchir maintenant ? »

« Excuse-moi Bastien, je ne voulais pas dire ça. J'ai une rage que... »

Je n'ai pas eu le temps de finir qu'il m'a coupé :

« Eh bien cette rage, sers-t-en contre les zombies, c'est eux le problème. Tu te bats bien alors autant en profiter. Il faut aller au centre commercial maintenant. »

« Mais nous n'avons plus de voiture, comment allons-nous y aller ? » Ais-je demandé.

« A pied, en se faisant tout petit, en attirant le moins de monde possible sur nous. »

« Mais et on ne retourne pas au commissariat ? »

« Là, c'est pas possible Yann. Tu le sais, on se ferait dévorer. Mais autant profiter du raffut qu'ils font encore pour éviter les confrontations. »

En effet, on entendait encore certains accords en bruit de fond, lorsque notre oreille y prêtait attention.

« Regarde, on voit le centre commercial d'ici ! » M'a dit Bastien.

C'était un grand bâtiment à quelques rues de notre position. J'ai pris ma bouteille et j'ai bu à nouveau, elle était déjà presque vide...

« Yann, il va falloir redescendre maintenant, et si nous pouvions emporter quelques médicaments en plus pour les malades, ce serait bien. »

En descendant, le calme s'était réinstallé. Comme pour le magasin de musique, nous nous sommes protégés tous les deux. La vitre de la pharmacie était détruite, et les zombies pouvaient nous voir facilement. Au rez-de-chaussée, on a dû agir avec la plus grande prudence. Nous avons rechargé nos armes, et nous sommes allés dans l'arrière-boutique en rampant. Personne, heureusement. Bastien a ouvert son sac, et lorsque Marcel avait dit qu'il avait préparé ses affaires, j'y ai vraiment cru.

En fait, il n'avait que quelques munitions, mais rien de bien conséquent pour la défense.

« Tu n'avais rien pris au commissariat ou quoi ?! » Ais-je chuchoté.

« J'ai juste besoin de munitions et de vivres. Le reste, c'est pour les médicaments comme j'ai su que nous revenions. »

J'ai rempli son sac avec des boîtes qui traînaient d'un peu toutes sortes.

« Et maintenant, pour sortir, tu as une idée ? »

« Par où vous êtes arrivés toi et Lucie ? » M'a-t-il demandé.

« Par les toits, mais le toit que nous avons passé portait des barbelés, je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée. »

« Tu crois que c'est une meilleure idée de passer par la grande porte ? Allez, on y va ! »

Je l'ai suivi, et nous avons rampé à nouveau, tel deux infiltrés en camp ennemi. Cette aventure aura pris des airs de rallye mortel, où on ne fait que grimper des marches et esquiver nos agresseurs. J'en avais un peu marre de jouer au chat et à la souris.

Nous montions les marches en discutant comme deux amis d'école. Mais je voulais savoir une chose, maintenant que nous étions retournés au calme.

« Bastien, avant de partir du commissariat, tu m'as dit quelque chose, mais je n'ai pas bien compris où tu voulais en venir... »

Il ne m'a pas répondu. Lorsqu'on fut sur le toit, je lui ai reposé la question.

« Alors Bastien, dis-moi maintenant, ça m'intrigue ! »

« Oublie ça, c'est rien. »

Je me doutais que le harceler de questions n'aurait servi à rien, alors j'ai fait comme si de rien n'était. Pourtant, je me doutais bien de ce qu'il se passait dans son esprit. Je suis sûr qu'il a un faible pour Lucie, mais qu'il ne veut pas me le dire...

De toute façon, elle était à moi. Bastien ou pas, je ne le laisserais pas faire quoi que ce soit.

Je l'ai conduit devant les barbelés. L'endroit où nous avons passé notre nuit avec Luc était désert maintenant. Les zombies étaient repartis.

Bastien a tiré plusieurs fois sur la clenche de la porte. J'ai eu peur que cela les attire, mais il a donné un grand coup à la porte, et elle est tombée sous son coup. Il avait une espèce de fureur en lui, et de nonchalance depuis que je lui avais demandé ce qu'il voulait dire. Pour moi, c'était clair.

Nous avons descendu ces marches que j'avais eu tant de mal à grimper en portant Lucie dans mes bras, c'était un événement douloureux qui était ravivé en moi. Pourtant cela ne faisait pas si longtemps pour moi, mais bien des choses ont changés depuis...

A ce moment j'avais réussi à sauver Lucie, mais lorsque je suis passé avec Bastien... Je ne savais pas. J'avais pourtant bien plus d'expérience, bien plus d'armes et plus de détermination, mais Lucie était peut-être déjà aux griffes de mes ennemis... Et je ne supporterai pas de la voir dans cet état. Obliger de la tirer dessus... Une idée effroyable pour moi.

Une fois en bas, Bastien m'a dit :

« Regarde là, dans le jardin ! »

En fait, il parlait de la voiture que j'avais essayé de conduire.

« Oui, c'est mon œuvre ça... Quand on a essayé de s'enfuir avec Lucie. »

« Ah d'accord je vois. Tu ne sais pas conduire quoi. »

« J'aurais voulu t'y voir... » Ais-je répondu, un peu vexé.

« Regarde là, sur la route ! » M'a-t-il dit, en montrant une plaque d'égout du doigt.

J'ai tourné la tête vers la route, et je lui ai répondu :

« Ah non, on ne vas pas recommencer ça ! Tu te rappelles la dernière fois ? »

« La dernière fois, on était 3, sans armes, et sans savoir ce qu'il nous attendait !

Maintenant, je pense qu'on est un peu plus préparé non ? Et ce ne peut être meilleur qu'en dessous. »

Les zombies sont beaucoup moins dans la rue, sûrement grâce aux policiers. Pourquoi ne pas tenter notre chance ? Mais en même temps, c'est risqué.

« Bastien, tu crois que tu vas réussir à soulever la plaque si je te couvre ? »

« Pas de souci, allez go ! »

Bastien a foncé vers la plaque. Certains des zombies qui trainaient là se sont dirigés vers lui.

« Fais gaffe ! » Lui ai-je dis en tirant sur un de ces monstres.

« Et toi, couvre moi ! Elle est lourde cette plaque... »

Le bruit attire de plus en plus de convives, et certains se relèvent malgré les balles qui se sont logés en eux.

« Yann, si tu ne tires pas dans la tête, ça ne sert à rien ! Fais un effort ! »

Ils en venaient de partout, et nous fîmes vite encerclés. J'ai dû tourner sur moi-même pour ne pas me faire surprendre. J'ai entendu un bruit de plaque, puis Bastien me crier :

« C'est bon, viens vite ! »

Il a récupéré son arme, et m'a aidé à contenir nos assaillants, le temps qu'on entre dans les égouts.

« Allez Yann, vas-y ! J'ai plus de balles que toi ! »

Ni une ni deux, je suis entré dans le tunnel, et miraculeusement Bastien a réussi à me suivre malgré le nombre de zombies qu'il devait contenir. Pas une griffure ni même une morsure. Il n'avait pas eu le temps de refermer par contre, et derrière nous se mouvait

une vague d'affreux qui voulait nous attraper. Le tunnel était toujours aussi noir, mais je n'avais pas pensé à cela. Bastien a attrapé une lampe de poche dans ses affaires, en me disant :

« Tu remercieras Marcel, et sa générosité ! »

Pas le temps, les égouts ne sont pas un endroit sûr pour discuter !! Ils démultipliaient les hurlements émis par les zombies, c'était vraiment flippant...

A nouveau on courait sans savoir où. Bastien me disait juste :

« Essayons de toujours suivre cette direction, c'est par là-bas qu'il y a le centre commercial ! »

Toujours tout droit, sans ralentir et handicapés par le poids de nos affaires. Même si les zombies ne couraient pas aussi rapidement que nous, ils n'avaient pas à subir l'absence de souffle ! A un moment, j'ai regardé derrière moi et malgré les hurlements toujours aussi forts, on ne les voyait plus.

« Bastien... Je crois qu'on les a semés... » Lui ai-je dit, en suffoquant.

« Ne traînons pas pour autant, je n'ai pas envie de moisir ici ! »

On a arrêté de courir en veillant bien derrière nous, le danger n'était pas écarté pour autant. On marchait vite, mais nous n'avions aucune indication sur la distance pour remonter le plus près du centre commercial. Bastien s'est arrêté devant une échelle et m'a dit :

« Attends-moi, je vais voir si on est près du centre commercial. »

Et s'il tombait nez à nez avec d'autres zombies en ouvrant ?

« Tu es sûr de ce que tu fais ? »

« Parfaitement ! » M'a-t-il répondu, en poussant doucement la plaque d'égout pour ne pas faire trop de bruit.

Il a très vite refermé, et m'a rejoint en me disant :

« J'ai dû vite fermer, un des zombies en haut m'a remarqué. »

En effet, on entendait quelqu'un qui frappait la plaque d'égout.

« Tu aurais pu te tuer pour rien, tu sais ça ? »

« Il fallait bien voir où on est, Yann. Le centre commercial est un peu plus loin, je l'ai vu du coin de l'œil, continuons et arrêtons de discuter, sinon on va nous rattraper ! »

Il n'avait rien perdu de sa « qualité » de chef, il a pris la tête et je l'ai suivi en silence, en essuyant quelques :

« Dépêche-toi ! »

Il était quand même plus entraîné que moi pour ce genre de missions, ce n'était pas de ma faute ! Après avoir tourné dans l'allée que nous suivions, il m'a dit :

« Arrête toi, on va sortir par là. Maintenant, les égouts continuent dans un autre sens. On devrait être au plus proche. »

« Et comment peux-tu le savoir ? »

« Je vais voir, et si je monte tu me suis, d'accord ? »

« Très bien... »

Je me suis préparé à le suivre. Lorsque Bastien a soulevé la plaque, j'ai eu le réflexe de tourner ma tête. Et j'ai bien fait ; Les zombies qui nous suivaient nous avaient rattrapé !

« Merde Bastien, grouille toi ! Ils reviennent, sort vite ! »

La distance entre eux et moi était très réduite, on ne pouvait pas savoir qu'ils étaient là avant de tourner. J'ai grimpé à l'échelle pendant que Bastien sortait du trou. Je suis sorti à temps, et à quatre pattes. En levant la tête, j'ai aperçu le centre commercial juste

devant nous. Bastien était déjà loin, et en se retournant, je l'ai vu me montrer du doigt en criant :

« Derrière ! »

J'ai tourné la tête et un zombie s'est jeté sur moi. J'étais bloqué, comme avec le pêcheur quand j'étais avec Lucie. Bastien a dû contenir les autres zombies qui étaient bien plus nombreux. Moi j'essayais désespérément d'attraper mon couteau, mais il n'y avait rien à faire... J'étais en manque de force, et jamais personne ne serait venu m'aider cette fois-ci... Il était près de midi. Comment je l'ai su ? Les cloches ont sonné à ce moment-là. Et le bruit de ces cloches a littéralement paralysé le zombie au-dessus de moi ! Je me suis débarrassé de lui, et j'ai couru avec Bastien vers le centre commercial.

« Sauvé grâce à l'Eglise hein ! » M'a-t-il dit.

Pas le temps pour l'ironie, je comptais les sons de cloches dans ma tête, comme un compte à rebours... six... sept...

Bastien s'est jeté contre une des portes et a frappé de toutes ses forces.

« Allez ouvrez !! »

Dix... onze...

Personne n'a ouvert, Personne n'aurait pu ouvrir, même s'il y avait quelqu'un à l'intérieur, nous n'étions probablement que des zombies pour eux.

Les cloches se sont tût. Et avec elle la chance que les portes puissent s'ouvrir !

« Grimpe Yann ! » M'a crié Bastien.

Il était en train de s'agripper comme il pouvait pour monter aux vitres du premier étage.

« Il n'y a plus que ça à faire ! »

Je l'ai suivi en lâchant mon arme et les zombies s'étaient déjà regroupés en dessous de nous. Si nous tombions, c'était pire que la mort. Il n'y avait pas beaucoup de prises pour s'accrocher en plus, et faire l'équilibriste, ce n'était pas vraiment mon truc.

« Yann, accroche toi, je vais casser la vitre ! »

J'étais en dessous, et Bastien a donné de grands coups dessus, jusqu'à ce qu'elle se brise en morceau. J'ai reçu des bouts qui se sont éparpillés sur moi mais je n'avais protégé que ma tête. Bastien est entré dans le bâtiment et m'a attrapé la main en me tirant à l'intérieur. Nous nous sommes tous les deux écroulés sur le sol d'un des magasins du centre commercial, synonyme de victoire pour nous.

« Alors, tu vois Yann, je t'avais dit qu'on y arriverait ! »

« Pourquoi à chaque fois qu'on se tire d'une situation, c'est toujours à la limite de la mort, tu peux me le dire ?! »

Une femme est arrivée, alertée par le bruit de la vitre brisée.

« Mais ?! Qui êtes-vous et pourquoi vous avez cassé cette vitre ?! » Nous a-t-elle demandé, batte en main.

« C'était ça ou nous jeter en pâture aux zombies, on a choisi ! »

D'autres personnes sont arrivées et ont posé la même question. La femme a repris la parole :

« Mais qui êtes-vous ? »

« Nous sommes les prisonniers de la pharmacie, et nous sommes venus rapporter les médicaments. » A répondu Bastien.

La femme a eu l'air de ne pas comprendre :

« Mais la pharmacie n'a pas été détruite ? »

Interloqué, je lui ai demandé :

« Mais comment le savez-vous ?! »

« Hier, nous avons recueilli une personne qui nous a dit qu'elle venait de la pharmacie, qu'elle avait été détruite. »

Je l'ai regardé dans les yeux, totalement surpris de cette nouvelle. Je n'ai pas pu parler.

« Une personne ?! Il n'y en avait pas deux ? » A ajouté Bastien.

« Euh non, juste une personne... » A répondu la femme. « Suivez-moi. »